This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

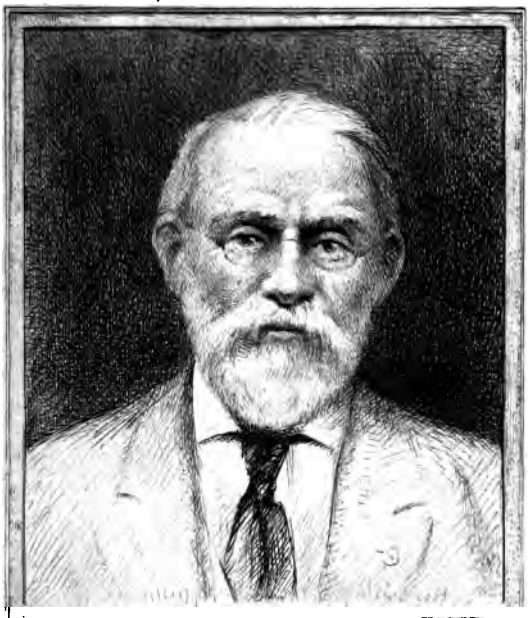
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

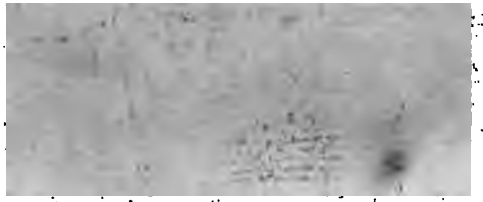
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



JOURNAL ÉTRANGER.

DÉCEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.

A PARIS,
Chez MICHEL LAMBERT, Impr. Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

AP
20
.J87
1758

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

OEuvres de Deſtouches, *in*-4°, 4 Vol. brochés, ... 36. l.

In-12, 10 Vol. pp. reliés, . . . 20.

De Pierre & Thomas Corneille, 18 Vol. *in*-12, pp. reliés, . . 38.

De M. de Voltaire, *in*-12, 22 Vol. reliés, ... 60.

Le Pere de Famille, Comédie en cinq Actes, avec un diſcours ſur la Poëſie Dramatique par M. Diderot, 1 Vol. *in*-8°, broché, ... 4. 4.

Le Pere de Famille; & le véritable Ami, Comédies, traduites de l'Italien de Goldoni, 1 Vol. *in*-8°, broché, . . 3.

J. J. Rouſſeau, Citoyen de Genève à M. d'Alembert, ſur ſon article, *Geneve*, dans le ſeptiéme Vol. de l'Encyclopédie, & particuliérement ſur le projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette Ville, 1 Vol. *in*-8°, broché, ... 3. 12.

Annales Typographiques, ou Notice du progrès des connoiſſances humaines. Ouvrage Périodique, dont on diſtribuera, tous les Samedis, une feuille *in*-4°; le prix de chaque feuille ſéparée ſera de . . . . . 4.

Celui de la Souſcription pour l'année entiere, compoſée de 70 feuilles, ... 12.

T24-27742

JOURNAL ETRANGER.

ESPAGNE.

I.

L'ESPAGNE, où les Sciences & les Arts ſont maintenant fort cultivés, peut figurer avec diſtinction dans l'Europe ſçavante; mais les communications ont été juſqu'à préſent très-difficiles par rapport à notre Journal. Cependant on nous fait eſpérer pour 1759 une récolte plus abondante que celles des années dernieres, & ſur-tout bien des nouveautés. En attendant, nous avons cru que dans les circonſtances actuelles, il n'étoit point indifférent de donner aux

Lecteurs une idée du Code Maritime d'Espagne. Ainsi la matiere qui va suivre ne peut qu'intéresser ceux qui voudront connoître la Marine Espagnole.

Ordenanzas de Su Magestad para el Govierno militar, Politico, y Economico de su Armada Naval, &c. » Ordonnances de Sa Majesté Catholique, pour le » Gouvernement Militaire, Politique & » Economique de son Armée Navale. « A Madrid, chez Jean de Zuniga, 1748. 2. vol. *in*-4°.

Le premier Réglement concerne l'Amiral Général. Le deuxiéme, diviſé en pluſieurs titres, explique fort amplement toutes les fonctions du Capitaine Général des Armées Navales. L'Ordonnance ſuivante régle tout ce qui a rapport au Commandant Général de chaque Département. La Marine d'Eſpagne étant diviſée en trois Départemens, qui ſont ceux du Ferrol, de Cadix & de Carthagène, ce Commandant ne peut permettre à aucun Officier de s'abſenter plus d'un mois de ſon diſtrict.

Il eſt traité au troiſiéme Titre des devoirs du Major Général qui a la nomination du Directeur ou Capitaine Gé-

néral. On donne au premier dans cette Ordonnance rang de Capitaine de Vaiſſeaux. Son poſte eſt d'une grande importance, puiſqu'il eſt chargé de faire paſſer la plûpart des ordres de la Cour. On vient enſuite au Capitaine d'Eſcadre, dont les fonctions ſont fort détaillées. Il eſt preſcrit très-expreſſément par le dix-huitiéme article, de recevoir ſous ſa conſerve tous les embarquemens des Alliés du Roi d'Eſpagne. Il lui eſt enjoint par le trente-uniéme de ne point s'oppoſer à ce que les Receveurs des Domaines du Roi viſitent les Vaiſſeaux de guerre, pour voir s'il ne s'y trouve point de contrebande. Le cinquiéme Titre roule ſur le Capitaine de Navire. Par le cinquiéme article, il lui eſt expreſſément défendu de découcher de ſon bord, ſans la permiſſion du Commandant de l'Eſcadre, & il eſt reſponſable de tout ce qui arrive à ſon Vaiſſeau. L'article 14 le rend même garant de la déſertion de ſon équipage, toutes les fois qu'elle arrive par ſa faute. L'article vingt-uniéme preſcrit de ne ſe ſervir pour la manœuvre que de la langue Eſpagnole. Comme un Capitaine peut deſirer d'avoir dans ſon équipage

quelques perſonnes qu'il affectionne plus particulierement, quand il change de Vaiſſeau, il lui eſt permis d'emmener avec lui vingt hommes de l'équipage qu'il vient de quitter. On traite dans le ſixiéme Titre des Officiers ſubalternes & des Gardes. Lorſque le Navire eſt en mer, les Gardes ſe repartiſſent en trois quarts qui ſe relevent toutes les quatre heures. Dans les débarquemens des Troupes, s'il y a cinquante hommes, c'eſt un Capitaine d'Infanterie qui commandera; ſi le nombre eſt au-deſſous, ce ſera un Lieutenant; & s'il eſt de trente à vingt, un Enſeigne. Tous les Officiers de Marine, qui ſont à leur Departement, ſont tenus d'y paſſer en revue tous les mois, comme auſſi de ſe trouver à l'Audience du Commandant Général tous les jours de gala. Par le vingt-cinquiéme article, il eſt défendu, ſous peine de privation d'emploi, à tout Officier de Marine, de ſe marier ſans la permiſſion du Commandant Général, à qui il eſt preſcrit de s'informer de tout ce qui concerne la perſonne recherchée par l'Officier qui demande cette permiſſion. Afin d'éviter les pernicieuſes ſuites de l'oiſiveté, il eſt

ordonné au Commandant Général d'employer les Officiers ſubalternes, à leur retour de la campagne, dans les atteliers, Arſenaux & Académies, ou bien de les incorporer dans les Compagnies d'Infanterie qui ſervent au Département.

Le troiſiéme Traité entre dans le détail du commandement, du rang, des ſaluts & des honneurs de la Marine. Voici la table qui fixe les rangs reſpectifs des Officiers de terre & de mer.

Officiers de Marine.	*Officiers de Terre.*
Capitaine Général.	Idem.
Lieutenant-Général.	Idem.
Chef d'Eſcadre.	Maréchal de Camp.
Capitaine de Vaiſſeau.	Colonel.
Capitaine de Frégate.	Lieutenant-Colonel.
Lieutenant de Vaiſſeau.	Capitaine.
Lieutenant de Frégate.	Dernier Capitaine.
Enſeigne de Vaiſſeau.	Lieutenant.
Enſeigne de Frégate.	Enſeigne.

Cette même Ordonnance attribue au Directeur Général de l'Armée le droit de ſuſpendre de leurs emplois les Officiers de Marine, toutes les fois qu'il le jugera néceſſaire. Le ſecond Titre qui régle les honneurs, accorde aux Grands d'Eſpagne, non employés au ſervice &

Les exemptions dont doivent jouir tous les membres du Corps de la Marine, font l'objet du ſixiéme Titre. Tout travail dans la navigation & dans le trafic Maritime, eſt interdit à tout homme qui n'eſt pas claſſé. Il eſt défendu par le ſixiéme article d'enrôler tous hommes employés dans la Marine, comme auſſi de les comprendre dans les recrues qu'on leve pour le Roi.

On diſcute dans le cinquiéme Traité tout ce qui concerne la diſcipline & les formalités de juſtice de la Marine. Afin d'accoutumer les gens de mer au maniement des armes, on les y exercera de tems en tems, & dans les premiers jours qui ſuivront l'armement, on fera le plus ſouvent qu'il ſera poſſible l'exercice du canon. Le premier Titre contient toutes les précautions qui doivent s'obſerver, pour que le feu & la lumiere n'occaſionnent aucun incendie. Le quarantiéme article défend de vendre du tabac, du vin, de l'eau-de-vie & des cartes dans le Vaiſſeau, à peine de confiſcation. On juge bien que les jeux de hazard ſont interdits avec la derniere rigueur. On va même plus loin : pour accoutumer le Soldat aux

Idées d'honneur qui doivent faire la baſe de ſes devoirs, on condamne au fouet tout Marinier qui trompera aux jeux permis. Le Soldat qui ſera dans ce cas, doit être paſſé par les baguettes. Indépendamment de la Meſſe, à laquelle il eſt naturel que les Soldats aſſiſtent les jours de Fête, l'article 51 les oblige au Roſaire. Le blaſphémateur eſt condamné à porter une marque infâmante, & à être privé pendant un mois de ſa ration de vin. En cas de récidive, le Conſeil de guerre doit le juger & le condamner à avoir la langue traverſée d'un fer chaud. On met aux fers & au pain & à l'eau pendant quatre jours ceux à qui il arrive de s'enyvrer. Il y a des peines plus ſévères pour ceux qui tombent plus fréquemment dans ce vice. Tout homme convaincu de vol, doit être fouetté ſur un canon, & mis à la chaîne pendant tout le reſte de la campagne, ſans compter qu'on lui retient ſur ſa paye la valeur de ce qu'il a volé. Le ſecond & le troiſiéme Titres traitent de l'étendue de la juriſdiction de la Marine, des cas qui lui ſont attribués, & du Conſeil de guerre : les formalités qui s'y doivent obſerver, y ſont dans

le plus grand détail, & reſſemblent aſſez à tout ce qui ſe pratique à cet égard en France. On donne à l'accuſé un défenſeur, c'eſt-à-dire, quelqu'un entierement neutre, qui prend en main ſa cauſe. S'il réſulte du procès que le délinquant étoit tout-à-fait yvre, lorſqu'il a commis le délit, & cela au point de n'avoir plus de raiſon, on ne le condamnera qu'aux galères, ou au banniſſement, à moins cependant qu'on ne puiſſe prouver qu'il s'eſt enyvré avec le deſſein de commettre ce crime, ou qu'il ne l'ait commis étant revenu de ſon yvreſſe. S'il eſt queſtion de déſertion, on examinera s'il a fait ſes diligences pour rentrer dans ſon Corps; quand ſon yvreſſe a ceſſé. Il faut qu'il y ait pour condamner à la mort deux voix de plus. Dans ce cas, on ne comptera celle du Préſident que pour une ſeule; mais elle en vaudra deux lorſqu'il ſera queſtion de donner la vie. A l'égard de la condamnation aux galères ou au banniſſement, il ne faudra qu'une voix de plus. S'il y a trois opinions différentes, comme l'une pour juger à mort, l'autre pour le condamner à des peines corporelles, & la troiſiéme pour l'ab-

ſoudre, on ſuivra la plus favorable à l'accuſé. Quand il y aura une ſentence qui condamnera à mort, elle ne ſera exécutée que le troiſiéme jour après qu'elle aura été prononcée, à moins qu'il n'y ait des raiſons particulieres pour en agir autrement. S'il y a pluſieurs déſerteurs condamnés par la même ſentence, il n'y aura qu'un tiers qui ſubira la peine. Ils tireront au ſort, & ceux qui ameneront le plus petit point, ſubiront la peine du crime. Si le coupable ſe réfugie dans une Egliſe, & que par la ſuite on s'en ſaiſiſſe, il n'en ſera pas moins exécuté. Si c'eſt un déſerteur qui ait pris cet aſyle, on l'en arrachera en lui faiſant continuer ſon même ſervice.

Il eſt queſtion dans le ſixiéme Traité des appointemens, des gratifications & payes des Troupes de Marine, des voyages d'Amérique, des priſes & des bâtimens. Il n'y a que les Officiers Généraux qui recevront leurs appointemens eux-mêmes chez le Tréſorier de l'Armée : tout le reſte ira recevoir la ſolde chez un Officier chargé du détail, & nommé par le Commandant. Les Officiers de Marine auront permiſſion

d'aller chez eux pendant quatre mois de l'année, mais il n'y aura qu'un tiers des Officiers de chaque Corps qui jouira de ce congé. La ſolde des Officiers pendant le voyage d'Amérique ſera plus forte. Dans les voyages ordinaires, on ne recevra ſa paye qu'au retour ; mais dans les voyages d'Amérique, qui ſont d'un an pour la Nouvelle Eſpagne, & de dix-huit mois pour la Terre ferme, on donnera des à-compte. Ceux à qui on aura donné les Invalides, reſteront dans la Capitale du département où ils recevront leur vie durant les deux tiers de la paye dont ils jouiſſoient, lorſqu'ils ont été nommés Invalides.

La gratification qu'on accorde aux Officiers Généraux pour tenir table, ſera de 500 écus de Vellon par mois au Capitaine Général, de trois cens cinquante au Lieutenant-Général, de deux cens cinquante au Chef-d'Eſcadre. En vertu de cette gratification, l'Officier Général ſera tenu de donner à manger à tout l'Etat Major. A l'égard des Capitaines de Vaiſſeaux, la régle eſt de leur donner neuf reaux & demi de Vellon par jour pour chaque perſonne qu'ils ont à leur table. On donnera aux

uns & aux autres à cet effet des avances. On paſſera auſſi la paye de vingt domeſtiques au Capitaine-Général, de douze au Lieutenant-Général, de huit au Chef-d'Eſcadre, & l'on en réglera aux Commandans de Vaiſſeaux à proportion du nombre de perſonnes qu'ils auront à leur table. Cette paye de domeſtiques montera à treize écus de Vellon.

La diſtribution eſt réglée ici, à raiſon de dix-huit onces de biſcuit, & d'une chopine & demie de vin par jour; huit onces de viande le Lundi & le Jeudi; ſix onces & un ſeptiéme de lard le Dimanche & le Mardi; cinq onces de morue le Mercredi & le Vendredi; ſix onces de fromage le Samedi; deux onces de mineſtre tous les jours; une once d'huile le Mercredi & le Vendredi, avec la ſixiéme partie d'une chopine de vinaigre, & une demi-once d'huile le Samedi.

La mineſtre ſera de ris & de pois. On donne deux pintes d'eau par tête, ſur quoi on en prend un demi-ſeptier pour la marmite. Le bois eſt livré à raiſon d'une livre & demie pour chaque ration, & le ſel ſur le pied d'un minot pour mille rations. Toutes les

fois que le Bâtiment ſera dans quelque Port, la Marine aura de la viande fraîche & du pain frais ſur le pied de douze onces au lieu de huit de chair ſalée, & de vingt-quatre onces de pain au lieu de biſcuit. On ne donne point de vin dans les voyages d'Amérique, on y ſupplée par un extraordinaire de quarante écus.

Le commerce eſt défendu à tout homme de Mer dans les voyages d'Amérique. On permet aux Vaiſſeaux de guerre de ſe charger de paſſagers; mais ce n'eſt qu'à condition qu'ils ſoient approuvés, & que le nombre en ſoit fixé par le Commandant Général. Ces paſſagers n'ont le droit de porter que deux coffres de moyenne grandeur. On n'en accorde pas davantage aux Officiers de Vaiſſeau. Tout ce qui regarde les Eſcortes ſe trouve dans le même Traité. Il eſt expreſſément défendu aux Commandans d'Eſcadres ou de Vaiſſeaux détachés, d'exiger aucune gratification des Bâtimens qu'ils auront eſcortés.

L'Article des Priſes n'eſt pas moins amplement diſcuté. Il eſt ordonné par le dix-ſeptiéme Article, que tout Bâtiment de Nation Etrangere, neutre ou

alliée, qui ſe trouvera commercer dans les Ports de la domination Eſpagnole, ſera regardé de bonne priſe. On juge bien que, lorſqu'un Vaiſſeau de guerre reprend un Bâtiment ſur l'Ennemi ou ſur des Pirates, l'Ordonnance entend qu'il le rende à ſon propriétaire; mais elle lui adjuge par le dix-neuviéme Article le tiers de la priſe, s'il a été obligé de combattre, & la cinquiéme partie ſeulement dans le cas contraire.

Cette partie de l'Ordonnance régle au long la diſtribution des Priſes, tout ce qui en aſſure la légitimité, & les diſpoſitions relatives aux teſtamens.

ITALIE.

I.

Œuvres de M. Algarotti.

Suite de la Diſſertation ſur l'Opéra Italien.

APRÈS l'examen critique des deux principales parties de ce Dramme, qui ſont les paroles & la Muſique, l'Auteur paſſe à la Danſe. Cet article ne lui fournit pas moins de ſujets de plainte contre ſes compatriotes. Il leur reproche encore le défaut d'harmonie en ce genre, & le peu de rapport de leurs Ballets, au ſujet qu'a traité le Poëte. *Qu'eſt-ce que la Danſe parmi nous*, dit-il ? *Une monotonie perpétuelle, l'ennuyeuſe répétition de deux ou trois pas & d'autant de figures, des cabrioles ſans fin, des ſauts immodeſtes que décemment tout homme bien né ne ſçauroit applaudir.* Quiconque, ajoûte M. Algarotti, ne jugeroit de cet article que d'après le tableau qu'en préſente l'Italie, auroit raiſon de révoquer en doute les effets tragiques que produi-

fit autrefois à Athènes le Ballet des Euménides, & tout ce que l'Hiſtoire rapporte de merveilleux ſur le compte de Pilade & de Batille. La Danſe grave, ſelon cet Auteur, eſt preſque méconnue dans ſa Patrie. Il eſt rare d'y voir le même ſujet réunir les graces du corps & la force du jarret, le moëleux des attitudes, & l'agilité des jambes, qualités cependant indiſpenſables ſur le Théâtre, & qui ne ſont que les premiers rudimens de la Danſe. Car, pour faire un Danſeur accompli, il faut de plus qu'il poſſéde l'art d'imiter & de peindre la Nature; que ſes geſtes & ſes mouvemens d'accord avec la Muſique, expriment aux yeux du Spectateur les paſſions de ſon ame, & lui tiennent lieu de langage, pour retracer ce qui ſe paſſe intérieurement en lui. Un Ballet, continue notre Critique, doit avoir une intrigue & un dénouement conformes à la piéce; ou plutôt un Ballet doit être un précis très-ſubſtantiel (1) de l'action traitée par le Poëte. Tel eſt, par exemple, le fameux Bal-

(1) Compendio ſugoſiſſimo di un'azione.

let du *Joueur*. M. Algarotti convient qu'en ce genre, c'eſt-à-dire, dans le comique, & même dans la Pantomime burleſque, ſa patrie peut en citer plus d'un excellent, & des Danſeurs dignes peut-être de marcher de pair avec Batiſte. Mais il convient en même tems, que c'eſt à la France que la palme appartient, en fait de Danſe noble, & que nos Ballets de la Roſe, des Odaliques, d'Ariadne, & de Pigmalion, ſont propres à donner une idée de la Danſe des Anciens.

Vient enſuite la critique des habillemens des Théâtres. Autre défaut de concordance que l'Auteur reproche encore à ſes compatriotes. Ne devroit-on pas, dit-il, ſe rapprocher ſur cet article, le plus qu'il ſeroit poſſible, de la vraiſemblance, & ne pas offrir au Spectateur les Compagnons d'Enée, une pipe à la bouche, & vêtus de haut de chauſſe à la Hollandoiſe?

Quant à la partie des Décorations, cet article ſi eſſentiel, d'où dépend tout le phénomène de l'illuſion & de l'enchantement, il convient des progrès que l'art a fait en ce genre, & ſur-tout dans ſa Patrie. Il n'eſt plus, dit-il, de

difficultés dont la perſpective ne triomphe, depuis que l'on a découvert en optique le grand art de l'interruption, & le ménagement des points de vûe. Mais que de défauts de vraiſemblance défigurent encore cette partie, qui d'ailleurs ne laiſſeroit rien à deſirer! Quoi de plus choquant que de voir de l'Architecture Gotique dans une Place de Carthage; qu'un Temple de Jupiter ou de Mars conſtruit & diſtribué ſur le modéle de nos Egliſes; ou un Cabinet qui peut tour à la fois devenir à volonté un ſalon, une priſon, ou une place publique? Ce défaut vient, ſelon M. Algarotti, de ce que les Peintres de Décorations, à force de tendre à l'univerſalité, ſe livrent à toute la bizarrerie de leur imagination, & négligent beaucoup trop la belle ſimplicité de *Colonna*, du *Mitelli*, & du *Denton*, cet homme ſi recommandable en ce genre, & dont ſouvent les plus habiles Architectes ont pratiqué les leçons avec ſuccès. Quelle différence de procédé entre ces illuſtres modéles & nos Décorations! Qu'applaudit-on de nos jours ſur la Scène, dit-il encore? Des labyrinthes d'Architecture, qui

péchent contre la vraiſemblance ; des conſtructions d'Edifices, qu'il ſeroit impoſſible à un Artiſte de réaliſer ; des colonnes, en un mot, qui, au lieu de ſoutenir le chapiteau & la voûte du bâtiment, ſemblent percer les panneaux du plafond, & perdre dans la voûte une partie de leur hauteur. Il ſeroit beaucoup plus à propos, ſelon lui, de donner en Décorations ſur le Théâtre une fidele copie de quelques-uns de ces anciens Edifices que conſtruiſirent autrefois les célebres Vignole, Scammozzi, Sanſovino, Jules Romain, & principalement certains beaux morceaux du Palladio, tels que ſon fameux pont deſſiné par Rialte le Vénitien, la Baſilique de Vicence, ce chef-d'œuvre de légereté, & tant d'autres. De telles Décorations bien rendues, & choiſies relativement au ſujet, ne pourroient que faire un bon effet. Il en ſeroit comme d'un air du Bononcini qui, chanté par Seneſino, plaira toujours plus aux gens de bon goût, que tous les points d'Orgue des Modernes. En fait de Décorations champêtres, les payſages du Pouſſin, du Titien, de Marchetto Ricci, & de Claudio, ſeroient d'une reſ-

ſource infinie. En un mot, il vaudroit mieux, ſelon M. Algarotti, prendre ce parti, & imiter ce Prédicateur qui, pour ne pas donner au Public de mauvais ſermons de ſon crû, prêchoit ceux du Pere Seigneri, que de heurter de front, comme l'on fait aujourd'hui, la vraiſemblance & le coſtume.

Voici un de ces défauts très-eſſentiels que reproche en paſſant notre Critique aux Décorateurs, & qui eſt un effet de leur inattention : c'eſt que l'ouverture de la Scène par où l'Acteur entre & ſort, eſt ordinairement diſpoſée de façon, que dans les Décorations d'Architecture, la taille du perſonnage qui vient à paroître, n'eſt nullement en proportion avec les colonnes qui ſe trouvent à ſa droite & à ſa gauche ; défaut choquant, & qui bleſſe l'œil du Spectateur délicat. Car comme la grandeur apparente de l'objet, dépend de l'idée que l'on a de ſa grandeur abſolue, & de la diſtance dans laquelle on l'apperçoit, il en réſulte que cette grandeur apparente ſera d'autant plus conſidérable que l'objet paroîtra plus éloigné. C'eſt ce qui arrive en effet

l'Acteur vû du fond du Théâtre, paroît un homme giganteſque, & cela par l'effet de la Perſpective. Comparez-le alors aux colonnes qui ſont près de lui, les chapiteaux ſemblent lui venir à la ceinture ou aux épaules, & vous voyez enſuite ce même coloſſe décroître, & devenir enfin un Pigmée, lorſqu'il eſt ſur l'avant-Scène. Pour remédier à cet inconvénient, il faudroit chercher ſur les côtés de la Décoration le point de proportion, par où l'Acteur pût entrer & ſortir, ſans cauſer à l'œil cette diſcordance, & non pas le faire arriver, comme c'eſt l'uſage, du fond du Théâtre.

Un autre défaut, non moins important, & dont on ne ſe met pas non plus fort en peine, c'eſt le peu d'art avec lequel on place l'illumination. Elle eſt la même dans toutes les couliſſes, & ſemée, pour ainſi dire, avec une égalité qui l'empêche de produire le bon effet qu'il y auroit moyen d'opérer, ſi en la diſtribuant avec intelligence, on en dirigeoit le fort ſur les maſſes de lumiere que préſente la Décoration, & ſi en même tems on cherchoit à affoiblir celle qui donne

ſur

ſur les demi-teintes : par-là on produiroit ſur le Théâtre ces coups de force, & cette harmonie du clair obſcur que l'on admire dans les Tableaux de Rembrand.

Il y auroit même un moyen de pouſſer l'Art encore plus loin, ſelon M. Algarotti, & il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'on en fît uſage : ce ſeroit d'éclairer le Théâtre dans le goût de ces Spectacles d'Optique, où la lumiere en parvenant ſur les objets au travers d'un papier huilé, leur donne un air de vérité ſi frappant, qu'on jureroit voir non l'objet en peinture, mais en réalité. Il eſt ſûr qu'en apportant de telles précautions, on réuſſiroit à faire du Théâtre un véritable lieu enchanté, & c'eſt pour-lors que l'avantage que les lumieres donnent à nos Spectacles ſur ceux des Anciens, brilleroit dans tout ſon jour.

Telles ſont les idées de réforme que M. Algarotti propoſe à ſes compatriotes, pour perfectionner un genre d'amuſement qui intéreſſe tant par lui-même. Et comme de toutes les parties qui entrent dans la compoſition de l'Opéra, le ſujet & les paroles ſont ce qu'il y a de plus eſſentiel, & ce qui doit

régler tout le reſte, l'Auteur finit par donner le cannevas d'un de ceux qu'il a propoſés au commencement de cette Diſſertation. Il eſt intitulé, *Enée dans Troye*, & pris du deuxiéme Livre de l'Enéide. Nous l'allons repréſenter.

Enée dans Troye.

Les perſonnages ſont: *Enée*, *Priam*, *Paris*, *Anchiſe*, *Jule*, *Sinon*, *Pirrhus*, *Calchas*, *Caſſandre*, *Hécube*, *Creüſe*. Chœurs de Troyens, de Troyennes, de Grecs, & de différens Dieux, les uns protecteurs, les autres ennemis juréz de Troye.

Au premier Acte, la Scène repréſente les environs de la ville de Troye, & le Cheval de Bois ſera vû ſur un des côtés du Théâtre. Priam, à la tête de ſa Cour, ſort de la Ville, pour célebrer la fuite des Grecs & la délivrance de ſa Patrie. Il contemple avec plaiſir le rivage que les Vaiſſeaux ennemis ont enfin abandonné. » C'eſt ici, dit-il, qu'étoit » placé le Camp des Dolopes; là ſe raſ» ſembloient les Troupes du terrible » Achille. « Au nom d'Achille, Hécube ſe rappelle la perte de ſon fils, & donne des larmes à ſa mémoire. Le

Cheval la console, & s'unit à Priam pour célébrer le départ des ennemis, dont le Cheval consacré à Minerve éternise la honte. Ces chants d'allégresse sont interrompus par l'arrivée de Cassandre. Cette véridique Prêtresse que l'on ne veut jamais croire, prédit que ce jour sera le dernier jour des Troyens, & leur conseille de jetter le Cheval dans la Mer. » *Timeo Danaos & dona* » *ferentes.* » Enée se range de son avis ; il tâche de persuader aux Troyens de sonder du moins le Cheval, & de s'assurer s'il ne renferme pas quelque piége : tout le monde se déclare contre ce parti. Le Roi dans cet état de perplexité, adresse ses vœux aux Dieux Tutelaires de Troye, & les prie de lui inspirer ce qu'il est le plus à propos qu'il fasse. D'autre part les Prêtres sacrifient au Xante & aux Nymphes du mont Ida, en chantant l'Hymne suivante.

» Nymphes de l'Ida, descendez de » vos retraites, & venez dans la cam» pagne cueillir des fleurs qui s'em» pressent de naître pour vous parer. » Venez faire succéder la joie & les » danses aux affreux hurlemens de

» l'impitoyable Mars, & que déſor-
» mais Venus préſide en ces lieux aux
» Fêtes que vous allez célébrer. »

Acte ſecond. On amene à Priam le fourbe Sinon chargé de fers. Cet impoſteur tient au Monarque cet éloquent diſcours que Virgile lui met dans la bouche. Il eſt contredit par Enée qui blâme avec force le projet de faire entrer le Cheval dans la Ville; mais l'artifice prévaut, & perſuade ces mêmes Troyens,

Quos neque Tydides, nec Lariſſæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille Carinæ.

Alors Paris, la lyre à la main, chante une Hymne en l'honneur de Minerve & de Venus, dont le ſujet eſt la réconciliation des deux Déeſſes, pendant que des ouvriers ſont occupés à détruire une partie du mur de la Ville pour le paſſage du funeſte Cheval, qui enfin y eſt introduit au milieu des cris de joie, & des danſes du Peuple Troyen.

Enée ouvre le troiſiéme Acte. Ce Héros épouvanté de l'apparition d'Hector, dont l'ombre eſt venue troubler ſon

premier ſommeil, vient à ſa tombe dans l'intention d'appaiſer ſes mânes. Là ſaiſi des malheureux preſſentimens qui le déchirent au ſujet de ſa Patrie, il en plaint la deſtinée, & conjure les Dieux de l'animer du même courage dont brûla ce Héros, lorſqu'il mit le feu à la Flotte des Grecs; afin que s'il eſt arrêté que ſa Patrie doive périr, elle ſoit du moins vengée. Après cette priere, il court au Palais de Priam. Changement de décoration en cet endroit: la ſcène repréſente la place publique qui eſt au-devant du Temple de Pallas, & dans laquelle eſt le Cheval de bois. Calchas & Pirrhus ſortent du flanc de cette funeſte machine; ils apprennent de Sinon le ſuccès de ſon artifice, malgré l'oppoſition d'Enée, & la néceſſité de ſe défaire d'abord de ce Héros, en qui Troye a un appui auſſi conſidérable qu'elle l'avoit auparavant dans Hector. Pendant tout cet entretien, les Grecs achevent de ſortir du Cheval: alors Calchas les anime en deux mots au carnage, & entonne à voix baſſe une Hymne à laquelle tous les aſſiſtans répondent de même. Lorſque ce Chœur eſt prêt d'achever, il

le passe au fond du théâtre quelques légeres escarmouches entre les Grecs, & les Troyens de la Citadelle. Le bruit augmente ; ce sont les ennemis que la Flotte a débarqués, & qui se sont déja fait à leur arrivée un passage aux portes. Calchas & Sinon sur le devant du théâtre, conjurent à haute voix la Déesse de leur être propice, & peu à peu des cris lamentables de gens blessés & mourants, viennent se confondre avec leurs prieres.

La scène du quatriéme Acte est dans la Cour du Palais de Priam :

Ædibus in mediis, nudoque sub æthere axe,
Ingens ara fuit, juxtàque veterrima lauus.

C'est-là que l'on voit Hécube accompagnée de quelques Troyennes qui embrassent les Statues des Dieux. La malheureuse Reine force son Epoux, qui, malgré le poids des ans, est revêtu de ses armes, à prendre place dans la Chaise sacrée qui est voisine de l'Autel, & elle lui adresse ces mots :

» Quelle fureur a pû vous porter, » malheureux Epoux, à vous embarraſſer de ces armes ? &c. Nous n'avons pas beſoin d'un pareil ſecours. » Si quelqu'un doit ſauver Troye, c'eſt » à Enée que cet honneur eſt réſervé.

Une des Dames Troyennes commence alors des regrets ſur l'aveuglement avec lequel chacun s'eſt refuſé aux avis de ce Héros, & de la Prêtreſſe. Un grand bruit qui ſe fait tout-à-coup entendre, annonce que la Tour vient de s'écrouler. Hécube ſaiſie d'effroi, conjure les Dieux de la ſauver de l'eſclavage. Le reſte des Dames Troyennes forme un chœur avec elle, lorſque Pyrrhus entre ſur la ſcène, pourſuivant Polites qui tombe percé des coups du Vainqueur, aux pieds mêmes de ſon malheureux pere. Les reproches que Priam adreſſe à ce barbare ennemi, ſe trouvent tout faits dans Virgile. Le Vieillard lance enſuite un trait ſans force, & la réponſe de Pyrrhus eſt encore dans le Poëte. Enfin Priam meurt : toutes les femmes font retentir l'air de leurs gémiſſemens ; le Vainqueur les fait conduire aux Vaiſſeaux, & court chercher Enée que le

hazard amene du côté opposé. Priam étendu par terre, lui arrache les plaintes les plus touchantes ; d'un autre côté, le souvenir d'Anchise & de son fils Jule vient allarmer sa tendresse. Mais le courage l'emporte dans son cœur sur la nature. Son devoir & le desir de venger sa Patrie, le déterminent à s'exposer de nouveau. Il part dans ce dessein, lorsque Venus lui apparoît, & lui fait considérer dans le fond du Théâtre les Dieux qui combattent pour les Grecs. Enée se retire : l'Acte finit par un chœur de ces mêmes Dieux, & par une danse de Furies.

Le 5me Acte représente la maison d'Enée, & commence par cette scène attendrissante, si bien peinte dans Virgile, entre Anchise obstiné à périr avec sa Patrie, & Enée qui veut le soustraire à la fureur des Grecs. Ce Héros, comme on sçait, voyant son pere inébranlable, veut reprendre ses armes & courir à l'ennemi. Creüse & son fils Ascagne l'en empêchent : un phénomène soudain qui se fait voir au-dessus de la tête de l'Enfant, détermine enfin le Vieillard à partir. Ici la scène doit

changer & repréſenter l'affreux tableau d'une Ville à demi conſumée. Deux chœurs ſe font entendre, l'un de Troyens pleurant leur ſort, l'autre de Grecs, & Calchas à leur tête inſultant aux Vaincus. Lorſqu'ils ſont retirés, vient Enée cherchant ſon Epouſe. Son ombre ſe préſente à lui, & lui prédit la fondation de Rome. Alors du milieu de l'embraſement de Troye, on apperçoit le Capitole, & la piéce finit par un chœur de Dieux. Suit un Ballet exécuté par les Génies, protecteurs de Rome.

II.

ESSAI ſur l'Architecture.

Il n'eſt point de Science ni d'Art, où il ne ſe ſoit introduit quantité d'abus qui les défigurent. Les uns ſautent, pour ainſi dire, à la vûe; mais pour appercevoir les autres, l'œil ſubtil du Philoſophe eſt abſolument néceſſaire. Parmi ceux de la premiere claſſe, un des principaux, eſt de ne pas connoître les juſtes bornes d'une Science, de vouloir lui faire franchir les limites de ſa Sphère, ou de tranſporter chez elle

le génie & les procédés d'une autre, qui n'y a ſouvent aucun rapport. C'eſt ainſi que la Géométrie, pour s'être mal-à-propos introduite dans la Phyſique, y a cauſé du déſordre. Il ne faut être que médiocrement verſé dans la Littérature, pour ſentir combien elle y eſt déplacée. Les ſyſtêmes modernes de Morale n'ont pas fait moins de tort à la Théologie, & c'eſt de ce mélange mal-entendu que réſultent, comme on ſçait, tant de conſéquences également abſurdes & ſcandaleuſes; telles que l'imagination de cet Anglois, qui, de ce point de Foi, que Jeſus-Chriſt après ſa Réſurrection, eſt deſcendu aux Enfers, conclud que le ſéjour des damnés eſt ſitué au centre du ſyſtême planétaire, c'eſt-à-dire, dans le Soleil.

L'autre genre d'abus, dont il eſt plus difficile de s'appercevoir, eſt d'une nature toute différente. Né dans le ſein même de l'Art ou de la Science qu'il mine ſourdement, il paroît en faire partie. Méconnu du grand nombre, ſouvent il paſſe pour une perfection de ce même Art, & à la faveur d'un faux air de merveilleux, ou d'un nom recommandable dont il ne lui arrive que

trop de ſe parer, il parvient à s'attirer l'applaudiſſement du Public. L'Artiſte éclairé & le Philoſophe ſeront les ſeuls à l'appercevoir & à le condamner. Il n'y a, par exemple, qu'un Ecrivain habile, & à qui la langue Italienne ſoit parfaitement connue, qui ſente l'abus que quelques-uns de nos Auteurs claſſiques ont fait des inverſions Latines, & combien il eſt puérile de les imiter en cela, comme font tant de leurs Copiſtes. Le Médecin de même, s'il n'eſt bien au fait des principes de ſon Art, & plein du but où il doit tendre, ne ſçaura pas condamner & bannir de ſes conſultations toutes ces ingénieuſes hypothèſes ſur l'œconomie animale, qui ne contribuent en rien au ſoulagement du Malade.

Le fameux Palladio qui connoiſſoit la théorie de ſon art, & qui n'ignoroit pas qu'en fait d'Architecture toute ſuperfluité eſt un défaut, que chaque édifice doit avoir ſon uſage, & répondre à un équivalent dans le même ouvrage conſtruit en bois, a relevé dans un chapitre exprès de ſon Traité, les différens abus introduits dans l'Art pendant les ſiécles de barbarie. Beaucoup d'Artiſtes

de ſon tems y étoient encore livrés : on voyoit, par exemple, un Cartouche ſaillir de la corniche ; quelquefois le comble de l'édifice, au lieu de poſer ſur des colonnes ou des pilaſtres que tout le monde ſçait être deſtinés par leur ſtructure à le ſoutenir, portoit contre toute vraiſemblance ſur le fragile ornement d'un Cartel. L'abus de ſéparer dans le milieu les frontiſpices, ſoit des portes, ſoit des fenêtres, eſt encore un de ceux qu'il condamne. Leur uſage eſt, dit-il, de garantir de la pluie : c'eſt pour cela que nos peres leur ont donné la forme triangulaire, & pointue par en-haut, ainſi qu'au toît, pour l'écoulement des eaux ; or il eſt ridicule qu'une partie faite pour préſerver ceux qui entrent & ſortent des injures du Ciel, ſoit ſéparée par le milieu. Il y a lieu de penſer que le Palladio avoit en vue de critiquer Michel-Ange, qui a pris de ſemblables licences dans le deſſein de quelques-unes de ſes portes de Rome, afin de donner vraiſemblablement à ſon ouvrage & plus de graces & le piquant de la nouveauté : qualités, ajoûte Vaſari, auxquelles il viſoit plus qu'aux regles

de juſte proportion. Ce défaut a toujours été celui des Peintres d'Architecture, exception faite cependant de Peruzzi, de Jules Romain, & de Raphael qui ſçurent aſſujettir les ſaillies pittoreſques, aux Loix de l'Art.

L'Architecture a donc trois objets principaux ; il faut qu'elle conſtruiſe, qu'elle orne, & qu'elle démontre. C'eſt ainſi que s'exprime un docte perſonnage de nos jours, en qui l'amour de l'Architecture a ſuſcité ce même zéle qui anima jadis Socrate, lorſqu'appuyé de la ſeule vérité, il entreprit de purger la Philoſophie des Sophiſmes qui la défiguroient de ſon tems. Cet Auteur trouve en plus d'une choſe la pratique de nos Architectes, tant anciens même que modernes, irrépréhenſible. Il blâme entr'autres (quoiqu'un uſage immémorial ſemble l'autoriſer) la corniche dans l'intérieur des Edifices, & en général dans tout endroit couvert, attendu qu'elle n'a été inventée que pour défendre des injures de l'air la colonne & le mur qui ſont au-deſſous. Le Palladio moins rigoureux, s'étoit contenté de recommander qu'on lui donnât alors moins de ſaillie, afin

de ne pas retrecir le vaiſſeau, & de n'en point déranger l'aplomb. Scamozzi y ſubſtitua le cordon dans le ſecond Ordre de la cour des Triſſins, qui n'eſt que médiocrement ſpatieuſe. Michel-Ange a haché les corniches de la cimaiſe dans l'intérieur de l'Egliſe de Saint Pierre ; mais notre Philoſophe les exclut entierement de tout lieu couvert, attendu l'inutilité de cette partie. Par la même raiſon, il doit blâmer auſſi l'uſage des frontiſpices au-deſſus des portes & des fenêtres qui ſe trouvent renfermées ſous la couverture : choſe pratiquée cependant par tous nos anciens Maîtres. Cicéron penſoit différemment ſur ce chapitre : il croyoit devoir admettre des beautés dans un Edifice indépendantes de l'utilité, & dont les ſeules fonctions fuſſent de plaire à l'œil. C'eſt ce qui lui faiſoit dire, que le faîte du Capitole plairoit, vu l'élégance de ſa forme, même quand on le ſuppoſeroit plus élevé que les nues, & par conſéquent inutile pour garantir de la pluie. Mais les Philoſophes ſe piquent trop d'exactitude, pour applaudir à ce raiſonnement. Quelque élégance qu'il y ait, par exemple, à placer deux ordres d'Ar-

chitecture l'un ſur l'autre, ils ne les admettent point dans la façade d'un Temple, parce qu'ils diſent que la corniche inférieure ſervant à indiquer au-dehors le plancher qui diviſe au-dedans le premier étage du ſecond, il eſt contre la vraiſemblance de ne l'y point rencontrer, lorſqu'on entre, & de voir un vaiſſeau continué juſqu'à la voûte, & dans lequel les deux étages ſont confondus.

Enfin notre Philoſophe paroîtra vraiſemblablement pouſſer à l'excès la ſévérité, & paſſera même aux yeux des plus rigoriſtes pour beaucoup trop ſévère, lorſqu'ils ſçauront qu'il prétend, & cela ſans aucune exception, rejetter de l'Architecture tout ce qui n'a pas ſon uſage marqué & abſolu. En un mot, l'utilité de chaque piéce eſt, ſelon lui, indiſpenſable: tout ce qui s'éloigne de ce principe, qu'il appelle la Pierre fondamentale de l'art de bâtir, eſt abus. C'eſt faire main baſſe, comme l'on voit, ſur preſque toute la partie de l'ornement. C'eſt vouloir nous réduire à ces premieres cavernes qu'habitoient les hommes, lorſque repus de glands, ils cherchoient à ſe ſouſtraire

aux rigueurs de l'air. Que deviendront en ce cas les feuillages du chapiteau Corinthien, les volutes de l'Ionique, les canelures, la Sculpture & les reliefs d'animaux, & autres choſes ſemblables? Il faudroit enlever aux Arts trop de beautés & d'agrémens, ſi l'on adoptoit toujours des principes ſi auſtères. Ce que les Artiſtes appellent aider à la Nature, ſeroit preſque toujours une contravention aux Loix de l'Art. N'eſt-on pas en droit de demander à ce Rigoriſte qui cite nos plus grands Maîtres au Tribunal de la Nature, qu'il nous définiſſe l'utilité abſolue des poils aux paupieres, des cheveux à la tête, des mammelles aux mâles, de ces pannaches qui chargent la tête de certains Volatiles, de la queue enfin dans la plûpart des animaux? Pourra-t-il prouver que la Nature, dans ces différens cas, ait eu d'autre objet en vûe que le pur ornement, & que le méchaniſme entre pour quelque choſe dans ces beautés qui ſemblent être l'effet d'une imagination enjouée, & l'ouvrage d'une main folâtre qui a prétendu s'amuſer?

Il y a plus: l'ornement en Architec-

ture eſt comme la draperie dans un tableau; celle-ci ſert à cacher la nudité, mais par-là même elle en fait concevoir l'exiſtence; le Peintre employe alors avec art l'ondulation de l'étoffe, un air voltigeant, quelquefois même des déchirures, pour mieux imiter le naturel. Il en eſt de même des ornemens dans un Edifice. Jamais on ne condamnera une licence, lorſqu'elle eſt priſe à propos (1). Si l'ornement choque la vraiſemblance, & qu'au lieu de laiſſer entrevoir la Nature, il en impoſe au Spectateur, en lui faiſant entendre tout autre choſe que ce qu'il doit lui repréſenter, c'eſt-là le cas de le bannir, j'en conviens. Tel eſt, par exemple, le pavé en compartiment de la fameuſe Egliſe de Sainte Juſtine de Padoue, où l'on voit élégamment exprimés en Moſaïque, mille objets déplacés qui ſemblent mis là à deſſein de faire tomber le Spectateur, comme des poutres & de gros cubes de pierre, ſemés de côté & d'autre, qui paroiſſent tellement ſaillants & naturels, que l'on éprouve à chaque pas la peur de s'y

(1) Licentia ſumpta prudenter.

heurter. Ce ſont de ſemblables beautés contre leſquelles il eſt permis de ſe récrier. En effet, que d'argent & de peines ont été employés en cet endroit pour peindre aux yeux des objets, qu'il faudroit, s'ils étoient réels, ôter au plus vîte, comme embarraſſans!

Au reſte le procès que notre Philoſophe fait aux ornemens d'Architecture, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il ajoute plus bas. Ce que nous avons vû juſqu'ici de ſon opinion lui eſt commun avec d'autres (1); ce n'eſt d'ailleurs qu'un rafinement outré de la doctrine de Vitruve. Mais à la faveur du raiſonnement & des Sillogiſmes il va plus loin, & partant indiviſiblement de ſon principe, que chaque partie doit être utile & démonſtrative, il parvient à en tirer la plus dangereuſe des conſéquences, & la plus nuiſible à l'Art, puiſqu'elle ne tend à rien moins qu'à jetter à bas, comme défectueux, tous nos plus beaux morceaux d'Architec-

(1) M. Algarotti renvoye à *la Diſſertation de M.* Frezier, *ſur les ordres d'Architecture.* Strasbourg 1738. Cette Diſſertation eſt à la fin du troiſiéme tome de ſa *Stéréotomie.*

ture, tant ancienne que moderne, quelqu'ils ſoient. Que démontrent en effet nos plus fameux Edifices pris par parties? l'équivalent de ce qu'ils euſſent été, ſi au lieu de pierre, on eût employé le bois dans leur conſtruction. Plus cette reſſemblance eſt parfaite, plus, ſelon la doctrine de Vitruve, l'ouvrage eſt beau & régulier, parce qu'il ſe rapproche davantage de l'origine de l'Art qui employa le bois avant la pierre. Ainſi penſe ce grand Maître de l'Art, ainſi penſerent auſſi ceux qui ſont venus après lui. Et c'eſt juſtement ce principe fondamental de la ſaine Doctrine que notre Philoſophe attaque. Ce caractère de beauté eſt à ſes yeux un défaut énorme: il faut, ſelon lui, qu'un Edifice conſtruit en pierre n'offre à l'eſprit du Spectateur que l'idée de la pierre. C'eſt à l'Architecture à diſpoſer la coupe & la diſtribution de ſes parties, de façon que l'on y reconnoiſſe les qualités eſſentielles & caractériſtiques de la matiere qu'elle a employée. D'où il réſulte, que, comme les propriétés du bois différent de celles de la pierre, la bâtiſſe dans l'un & l'autre cas ne ſera pas la même. Ce

n'eſt que par-là, ajoûte l'Auteur, que l'on peut ſaiſir la juſte harmonie & l'exacte ſolidité. Tel eſt l'argument dont ce Rigoriſte outré ſe ſert pour ſaper juſques dans ſes fondemens toute l'Architecture ancienne & moderne. Eſſayons d'y répondre, & de venger cet Art des coups qu'il lui porte. D'abord il faut conſidérer deux choſes dans un Edifice, dit M. Algarotti, la ſolidité intrinſéque & la beauté extérieure. Quant à la premiere, tout le monde ſçait qu'elle dépend uniquement de la nature des matériaux que l'on met en œuvre, & que l'Architrave, par exemple, ne doit pas avoir plus de longueur que le permet la réſiſtance de la pierre qui y eſt employée. C'eſt-là ce que l'on nomme la partie méchanique de l'Art, partie qui peut & doit varier ſelon la qualité de la matiere que l'Artiſte a dans ſa main. Comme les différences en cela ſont très-grandes; que la pierre vive, par exemple, n'eſt pas à beaucoup près la même que la cuite; que le bois a une force proportionnée à ſa péſanteur, & varie ſelon ſa nature plus ou moins compacte, c'eſt à l'Architecte à faire ſes combinaiſons, & à ſe

conformer aux différentes circonſtances qui naiſſent de cette ſource ſujette au changement. Mais eſt-il tenu de varier de même la forme extérieure de l'ouvrage ? Voilà la queſtion. Pourquoi non ? répond le Philoſophe. Il en impoſe, s'il ne le fait pas. Quelle eſt d'ailleurs, ajoûte-t-il, la raiſon pour laquelle le bois joue en Architecture le rôle de matiere premiere ? D'où lui vient cette préférence qui aſſujettit tous les autres corps à prendre une forme relative à la ſienne ? Cette queſtion eſt aſſez importante, & la Métaphyſique des Arts n'aura pas peu d'obligations à notre Philoſophe, ſi ſon doute à cet égard en procure la déciſion, & fait naître à quelqu'un l'envie de l'éclaircir.

Voici de quelle maniere M. Algarotti diſcute cette matiere. Perſonne ne demandera, je penſe, pourquoi l'on employe plutôt la pierre que la brique, & la brique que le bois. Un enfant répondroit que la pierre l'emporte ſur le bois pour la durée, & que ce n'eſt que la néceſſité qui fait qu'on ſe ſert du dernier dans quelques pays, où l'autre matiere eſt plus rare. Quant à la brique, quoique auſſi ſolide que la pierre, elle

n'eſt pas auſſi eſtimable, & par-là ne mérite pas d'avoir la préférence. La pierre donc, le marbre ſur-tout, eſt la ſeule eſpéce de matiere qui réuniſſe tout à la fois l'éclat & la ſolidité, & elle doit par ces deux raiſons l'emporter ſur la brique & ſur le bois. Mais pourquoi donc en l'employant lui donner une forme qui lui faſſe imiter ce même bois, à qui la préférence n'eſt pas dûe? C'eſt, dit Palladio, parce que l'Architecture doit, comme tous les autres Arts, tendre à l'imitation du naturel. Les premiers Architectes qui ont fait ſuccéder l'uſage de la pierre au bois, ont dû, d'après ce principe, chercher dans la pierre la reſſemblance du bois. C'eſt la ſeule raiſon que nous en donnent tous les Auteurs qui ont parlé de la Fabrique des Egyptiens, Fabrique qui nous eſt venue d'eux rectifiée ſeulement par les Grecs, mais non altérée, & qui de tems immémorial fut au fond toujours la même.

Mais, dira-t-on, dans quelle partie du monde exiſte le plan de conſtruction donné par la matiere, que l'Architecte doit embraſſer & ſuivre

comme modéle ? Le Statuaire & le Peintre en ont un, & ils le trouvent sans ceſſe dans l'homme répandu par tout l'Univers. Cet homme a des paſſions, qu'il tient encore de la Nature : qu'on les conſulte, elles fourniſſent au Poëte & au Muſicien des ſujets d'étude & de méditation. Mais où eſt encore un coup le modéle naturel d'Architecture ? Où l'Artiſte en ce genre puiſera-t-il des notions relatives & analogues à la Nature ? Ne ſeroit-ce point de-là que provient la difficulté d'exceller en cette partie, d'être en un mot bon Architecte ?

Pour répondre à cette difficulté, dira-t-on que l'homme ayant été guidé par la Nature à tailler des arbres pour s'en faire une demeure, c'eſt cette premiere Fabrique qu'il faut regarder comme le Prototype de l'Architecture ? Ou bien avancera-t-on, que quand nos premiers Peres eurent vû la maniere dont les oiſeaux conſtruiſoient leurs nids, ils leur ſervirent de modéles ? Il me paroîtroit beaucoup plus raiſonnable, ajoûte M. Algarotti, de dire que la premiere idée d'Architecture leur vint des cavernes creuſées par la Nature dans les

montagnes, & où l'inſtinct dut les porter d'abord à ſe réfugier. Les ouvertures de ces cavernes & les ſoupiraux qu'ils y virent, leur donnerent les notions de portes & de fenêtres. Mais une autre difficulté qui doit naître de cette opinion, c'eſt que ces cavernes étant creuſées dans la pierre, le bâtiment de bois n'a donc pas été le modéle primitif? Or ſi l'idée du bois n'étoit venue qu'en ſecond & après celle de la pierre, les hommes en ſe ſervant du bois, y auroient employé une coupe & une façon de bâtir tout-à-fait analogues à la pierre: ainſi ce ſeroit l'Edifice en pierre qui ſerviroit aujourd'hui de modéle à celui de bois, tandis que c'eſt le contraire.

Voici, dit M. Algarotti, la réponſe qui me paroît la plus raiſonnable à faire. Lorſque les hommes penſerent à réduire l'Architecture en Art, parmi les différens matériaux qui ſe préſentoient à eux, ils durent faire choix d'une coupe & d'une forme d'arrangement analogues à l'un d'eux, pour en faire après l'application à tous les autres, & ſe procurer par-là des regles certaines & déterminées qui rendant l'Art invariable, puſſent procurer à leurs habita-

tions

tions l'uniformité. Dans ce choix, il eſt donc plauſible qu'ils donnerent la préférence à celui des matériaux qui leur parut le plus maniable, & le plus ſuſceptible de prendre différentes formes & des modifications plus variées. Or le bois, de toutes les matieres propres à la conſtruction, eſt celle qui leur offroit d'une maniere plus ſenſible la réunion de tous ces avantages.

Que le bois, m'objectera-t-on, ſoit à pluſieurs égards une matiere très-propre à bâtir, cela n'eſt pas douteux : ſa longueur, ſa ſalubrité, la commodité que les hommes eurent de le tailler & de le mettre en œuvre, tout cela parle en ſa faveur. Mais n'eſt-il pas en même tems vrai de dire, que de tous les matériaux qu'on puiſſe employer, c'eſt le plus vil ? Il ne ſert aujourd'hui qu'aux bâtimens les plus abjects. Or comment ſe peut-il faire qu'il ait eu originairement la préférence ? Cette préférence, répond M. Algarotti, ne ſeroit peut-être pas ſi difficile à concevoir, ſi l'on daignoit ſe tranſporter en idée dans ces premiers tems, & conſidérer d'un côté la pierre qui ſe préſente à l'homme, brute & in-

ſubſtituer d'autres, que de reprendre tout l'Edifice en ſous-œuvre. On en peut dire autant des chapiteaux. C'étoit encore des taſſeaux poſés ſur la cime de l'arbre, & dont l'office étoit de ſoutenir l'architrave, qui n'étoit alors autre choſe qu'un arbre placé tranſverſalement ſur ceux d'aplomb, & qui ſervoit d'appui à la couverture. Telle eſt l'origine des colonnades ſimples.

En ſuivant ce plan de conjectures, on parviendroit, ſelon M. Algarotti, à découvrir le ſyſtême le plus plauſible touchant la naiſſance de cet Art. Il eſt vrai qu'il faudroit quelquefois laiſſer à l'écart l'opinion de Palladio & des autres, qui, quelques habiles Artiſtes qu'ils ayent été, n'en ſont pas moins blâmables, dit-il, d'avoir avancé des choſes que la raiſon refuſe de croire. Tel eſt, par exemple, l'opinion du Barbaro, qui veut que les timpans de l'ordre Dorique repréſentent des gouttes d'eau tombées des trygliphes; ou bien celle de Vitruve lui-même, qui trouva dans les baſes de l'Ionique des veſtiges de la chauſſure des femmes: étymologie, ajoûte M. Algarotti, auſſi tirée aux cheveux que l'*Equus* dérivé d'*Alfana* par Ménage.

A meſure que l'expérience forma nos premiers Peres, elle leur fit appercevoir, continue notre Auteur, la néceſſité d'éloigner davantage l'un de l'autre les arbres qui leur ſervoient de colonnes, pour que les corps de grand volume qu'ils deſiroient mettre à couvert, puſſent paſſer dans les intervalles. Mais en reculant ainſi leurs pilliers, ils ſentirent qu'il y avoit à craindre que l'Architrave trop chargée, ne vînt à ſe rompre dans les endroits où elle portoit à faux. Pour parer donc à cet inconvénient, ils imaginerent la double potence, qui faiſoit l'effet de deux bras partant du tronc & élevés en l'air pour ſoutenir l'Architrave, & en diminuer la charge; de-là l'origine des arcades entre les colonnes. Ces mêmes potences ſervoient enſuite à ſoutenir les planchers dans l'intérieur de l'Edifice, & elles donnerent l'idée de la voûte qui tire la variété de ſa coupe, de la différente inclinaiſon de ces étais de bois, c'eſt-à-dire, de leur obliquité plus ou moins grande.

L'inſtinct dut enſuite porter les hommes à ſe préſerver de l'humidité dans l'intérieur de leurs habitations. Ils éle-

verent donc alors l'Edifice au-deſſus du ſol, & ils commencerent à conſtruire ſur des maſſifs qu'ils fabriquerent vraiſemblablement, en rangeant des poutres par terre & à pluſieurs étages, & comblant enſuite tout l'eſpace intérieur, pour former un plain exhauſſé : de-là les cubes, les piédeſtaux, & les baſes ſous les colonnes. Il n'eſt pas douteux non plus que bien-tôt le froid dût les engager à fermer en-dedans avec des planches les intervalles des colonnes, n'y laiſſant que les ouvertures néceſſaires & indiſpenſables pour y introduire le jour, & pouvoir eux-mêmes y entrer. Qui ne reconnoît-là les veſtiges frappans de ce genre d'Architecture que quelques-uns nomment *Bas-reliefs*, où les colonnes ſont incruſtées dans la muraille, & n'ont que la moitié, ou tout au plus les deux tiers de leur diamétre d'excédent ? A l'égard de ces plattes-bandes, ou de cette eſpéce d'encadremens ſaillans qui regnent dans les façades le long de l'entablement, ou qui environnent les fenêtres & les portes, elles repréſentent une ſeconde rangée de planches miſes par-deſſus les premieres, pour mieux préſerver des injures de-

l'air, & donner plus de corps à l'ouvrage en ces endroits-là.

L'Arbre horizontal posé sur ceux d'aplomb, répond donc, comme on l'a dit plus haut, à l'entablement. L'extrémité des poutres de traverse qui forment le plancher, & viennent y aboutir, font les trygliphes de la frise, ou les modillons & les dentelures de la corniche; & à celle-ci répond l'avance du toît, faite ainsi à dessein d'empêcher la pluie de couler le long de l'Edifice. Aussi est-ce par cette raison que dans les façades à plusieurs rangées de colonnes, la corniche de l'ordre inférieur doit avoir beaucoup moins de saillie, que celle du haut du bâtiment. Par-là l'usage de cette partie se fait mieux sentir, & l'idée d'abri est mieux rendue: on pourroit ajoûter même que cela donne plus de majesté à l'Edifice. C'est ce qu'il est aisé de remarquer dans le Palais Farnese de Michel-Ange, dans la Bibliothéque de Saint Marc du Sansovino, & dans le Palais Grimani de Calergi, aujourd'hui appellé Vendramino, le plus beau sans contredit qu'il y ait à Venise. L'ordre inférieur de tous ces Edifices n'a pas même de corniche;

ce n'eſt qu'une ſimple platte-bande qui la remplace.

En ſuppoſant encore qu'autrefois l'extrémité des poutres de traverſe formant le plancher, ſe trouvoit enchaſſée dans celle qui ſervoit d'entablement, on aura l'origine de ces corniches entretaillées, contre leſquelles quelques gens de l'art ſe ſont révoltés, non ſans fondement, dit M. Algarotti. De même on trouvera dans les frontiſpices des fenêtres, des portes, & des niches un veſtige certain de l'ancien uſage, qui conſiſtoit à mettre deux bouts de planche, inclinés en forme de toît au-deſſus des embraſures, pour les couvrir & en écarter la pluie. Lorſque les planches, qui ſervoient ainſi de chapiteau à la porte, débordoient de beaucoup, il falloit bien alors les ſoutenir par le moyen de pieux plantés des deux côtés, comme cela ſe pratique encore en Allemagne. Ainſi commencerent les galleries & les portiques au-devant des Temples, avec leur couverture particuliere. Quant aux baluſtrades, on voit parfaitement que ce n'eſt autre choſe que l'échelle de bois miſe ſur le côté, pour empêcher les enfans & les animaux domeſtiques de tomber en-dehors.

Il eſt encore aiſé de concevoir, dit M. Algarotti, que les arbres dont les uns, tels que le ſapin, ſont déliés, les autres gros & maſſifs, tels que le hêtre, ont pû, par la diverſité de leur forme, donner à l'homme l'idée des différens ordres d'Architecture, bien plutôt que la diſtribution des membres de notre corps qui n'y ont aucune analogie. L'inegalité de l'écorce a pû leur ſuggérer, par exemple, l'invention des canelures, beaucoup mieux que les plis de nos vêtemens. On voit donc par ce détail quelle riche ſource de modifications & d'ornemens le bois offre à l'homme, tandis que la pierre en eſt entierement dépourvue. Eût-on jamais connu, par exemple, en Architecture la forme de la colonne, s'il eût fallu que l'homme puiſât ſes idées dans la nature de la pierre? Cependant quelle eſt la Nation chez laquelle on ſe ſoit aviſé de bâtir ſans colonnes, lorſqu'il s'eſt agi de quelque Edifice majeſtueux? Un François connoiſſeur en ce genre prétend, & avec raiſon, ajoûte M. Algarotti, que nos Temples auroient beaucoup plus d'agrément & de nobleſſe, ſi l'intérieur en étoit ſoutenu par

des colonnes isolées, au lieu de ces masses de maçonnerie en arcade, & de ces pilastres monstrueux qui en déparent toute l'harmonie. Le Dôme de Mantoue, exécuté sur ce modéle par Jules Romain, en est un bel exemple. Les anciens Maîtres d'Italie étoient tellement portés pour les colonnes, que l'on peut dire qu'ils faisoient consister en ce genre d'ornement la partie essentielle de leur luxe, jusques-là qu'ils ont employé souvent les colonnes à porter des vases précieux. Auroit-on pû tirer encore de l'idée que la pierre par sa nature peut suggérer, tous ces ornemens de feuillages, de roses, de guirlandes, attributs propres & personnels du bois qui les a produits? Joignez à cela un très-grand inconvénient: c'est que le modéle d'Architecture étant pris de la pierre, les ouvertures ne pourroient jamais avoir une certaine largeur, attendu que cette matiere ne se tire que difficilement & à très-grands frais de la carriere, lorsqu'on la veut d'un certain volume. Il faudroit donc, pour se procurer de larges ouvertures, avoir recours à l'artifice, & remédier avec adresse à l'inconvénient de la rupture

des pierres ; mais en le faiſant, on tomberoit dans un autre encore pire, ſelon les Philoſophes, qui ſeroit de forcer le caractere & l'eſſence de la matiere miſe en uſage. Il s'enſuivroit donc que ce qui a juſqu'ici attiré à nos plus habiles Architectes l'admiration & l'applaudiſſement univerſels, cet Art avec lequel ils donnent une force mutuelle à différens morceaux de pierre rangés les uns à côté des autres, & font des Architraves d'une largeur ſurprenante, ſoit par le moyen de la coupe, ſoit par des arcs-boutans intérieurs & cachés, ſeroit en eux un très-grand défaut. Ce beau portique du Louvre ſi vanté, ne ſeroit qu'un tiſſu de contradictions, & n'offriroit au lieu de beauté, que des répugnances ſans nombre. Cependant y trouvons-nous ces prétendus défauts ? La hardieſſe dans nos Edifices bien percés, loin de nous choquer, ne nous flatte-t-elle pas ? Oui, ſans doute. Quelle en eſt donc la raiſon ? C'eſt que nous ne voyons alors dans la pierre qu'une repréſentation du bois, qui par ſa nature eſt ſuſceptible de ces longues parties. Notre imagination ſe prête volontiers

à une illuſion qui n'eſt point contredite par le bon ſens. D'où vient encore que nous ne ſommes point ſcandaliſés de voir entremêler dans les colonnades l'impoſte des arcades qui ſemble traverſer de part en part les colonnes qui ſont à droite & à gauche ? C'eſt que nous rappellant alors l'idée du bois dont les fibres longitudinales forment un corps uni dans toutes ſes parties, nous ne trouvons point ces apparentes compénétrations incompatibles avec ſa nature, ni contraires aux Loix de la ſolidité ; au lieu que ſans ce rapport d'idées à cette matiere, & en partant de la pierre & de ſes qualités pour en juger, de tels affoibliſſemens nous paroîtroient déraiſonnables. Enfin, ajoûte M. Algarotti, quel ſeroit le genre d'Architecture analogue à la pierre, & tel que ſon eſſence en préſente l'idée ? Des maſſes ſans ornemens tout d'une piéce, ou tout au plus taillées en demi-cercles. Quelle monotonie ! Quelle diſette de modifications ! Le coup d'œil de ces Pyramides d'Egipte, bâties d'après les formes eſſentielles de la pierre, eſt-il flatteur ? Certes l'on y admire bien moins le goût que la puiſſance des Princes qui les éleverent. J'en dis

autant, continue notre Critique, de cet amas informe de pierres appellé *Stone-Enge*, qui eſt près d'Oxford, ſi toutefois il eſt permis de le citer comme un morceau d'Architecture, & ſi (comme quelques-uns l'aſſurent) il eſt vrai que ce ſoit une eſpéce de Baſilique ou de Temple de la façon des anciens habitans de la Grande-Bretagne. Voilà les productions de la pierre priſe pour ſource eſſentielle des formes. Qu'on les compare enſuite à quelques ouvrages en bois, tel que le pont couvert fait à Baſſan ſous les ordres de Palladio, & refait de nos jours par Antonio Ferracina, ce moderne Archimede : quelle différence ! Ici chaque piéce toute eſſentielle & intégrante qu'elle eſt dans ce genre de fabrique, offre mille agrémens que l'on ſent ne devoir rien perdre de leur beauté, s'ils ſe pouvoient ſubitement transformer en marbre. C'eſt ce que peut décider quiconque a vû à Wilton le magnifique Pont de pierre que le défunt Comte de Pembroke y a fait conſtruire ſur le modéle de celui de Baſſan.

La concluſion de tout ceci eſt donc, ajoûte M. Algarotti, que n'y ayant que

deux espéces principales de matériaux propres à la construction, l'une qui est le bois susceptible de mille modifications, applicables même à la pierre; l'autre au contraire très-peu variée dans ses formes, la raison que tous les peuples de l'Univers ont eue de préférer le bois à la pierre, est facile à deviner. Celle-ci, vû sa dureté, n'a été sans doute regardée que comme un moyen de donner plus de stabilité & de durée aux modifications de l'autre moins solide, à la vérité, mais plus maniable. Le Philosophe aura beau se récrier au mensonge, & taxer l'Architecte d'imposture, c'est le cas de lui dire : *Que la fiction l'emporte sur la réalité* (1).

Le reste de cette Dissertation roule sur la nécessité d'approfondir en général les choses plus que l'on ne fait. La Partie Méchanique de l'Architecture a sur-tout besoin, selon M. Algarotti, d'être plus creusée; elle en tireroit de grands avantages. L'Auteur en cite un exemple. L'opinion commune des Architectes, est, dit-il, que

(1) Che del vero più bella è la menzogna.

les arbres coupés dans le déclin de la Lune ſont meilleurs & plus ſolides. Le ſentiment des Anciens eſt le ſeul motif qu'ils ont de croire la choſe. Il ſeroit à propos que le Philoſophe cherchât par des expériences réitérées à s'aſſurer ſi l'influence de cette planette ſur le bois eſt réelle. Car, ajoûte-t-il, il ne faut pas mépriſer entierement les opinions vulgaires; ſouvent elles ſont, ainſi que les proverbes, des réſultats de l'expérience commune, & le *compendium* du bon ſens d'une Nation. Enfin M. Algarotti entreprend de prouver la poſſibilité de cette influence, qu'il ne veut pas qu'on traite abſolument de chimère, & qui mérite, ſelon lui, l'attention des Philoſophes. Il finit même par exhorter en général les Sçavans de tourner de ce côté-là leurs recherches, rien n'étant à ſon avis plus eſſentiel à l'homme & à la ſociété, qu'une parfaite connoiſſance de cette matiere, dont l'uſage eſt ſi étendu.

Nous avons donné à ce morceau ſur l'Architecture plus d'étendue qu'aux autres Piéces qui compoſent la collec-

tion des Œuvres de M. Algarotti, parce que nous avons cru y trouver beaucoup d'idées ingénieuſes, qui, pour être bien conçues des Lecteurs, demandoient ce développement. On voit par la variété auſſi agréable qu'utile qui regne dans les deux volumes dont nous avons repréſenté la ſubſtance, avec combien de facilité, de ſoupleſſe, de génie & de goût, cet élégant Ecrivain manie toutes les matieres. C'eſt ainſi que rien n'eſt étranger à un Philoſophe qui aime les Lettres, & qui ne les exclut point des connoiſſances dont il compoſe ſon ſçavoir.

ANGLETERRE.

I.

LETTRE à l'Auteur du *Gentleman-Magazine*,

POUR ſervir de confirmation des talens extraordinaires de Jedédias Buxton, *en fait de Calcul.*

PIQUÉ de curioſité, Monſieur, par ce que j'ai vû dans votre Journal ſur l'admirable Calculateur Buxton, j'ai été dans ſa Province pour tâcher de le joindre. Je l'ai en effet rencontré dernierement, & j'ai paſſé deux heures avec lui, & avec quelques autres perſonnes. La premiere demi-heure s'eſt paſſée à quelques opérations qui n'étoient que des bagatelles pour lui. Il a été tout le premier à ſouhaiter qu'on lui propoſât quelque choſe de plus ſérieux & de plus difficile. Je vais donc vous rendre compte des queſtions que je lui ai propoſées, auxquelles il a répondu de tête, & ſans mettre la main à la plume, au grand étonnement de tous les aſſiſtans.

PREMIERE QUESTION.

Dans un champ de trois cens cinquante & une verges de long, & de deux cens ſoixante & une de large ; combien y a-t-il d'acres de terre ?

Notez, Que la verge d'Angleterre eſt de trois pieds de Roi, & que l'acre en contient ſept cens vingt de long, & ſoixante-douze de large.

Après onze minutes, il répondit : dix-huit acres trois quarts vingt-huit perches, & reſte quatorze.

DEUXIÉME QUESTION.

Supposé que la marche du ſon ſoit de onze cens quarante-deux pieds par ſecondes, au bout de combien de tems entendra-t-on le bruit d'un canon, à la diſtance de cinq milles ?

Au bout d'un quart-d'heure, il me répondit : En vingt-trois ſecondes, ſept troiſiémes, & reſte quarante-ſix.

TROISIÉME QUESTION.

Supposé qu'on plante trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre brocolis en rangées, qui ſoient à quatre pieds l'un de

l'autre, & que de ſept pieds en ſept pieds on plante un brocolis dans un rectangle, combien d'eſpace ces brocolis occuperont-ils ?

En moins d'une demi-heure, il dit qu'il faudroit deux acres, un quart, huit perches & demie.

QUATRIÉME QUESTION.

Quelle dimenſion donnerai-je à mon Menuiſier, pour me faire une meſure cubique qui tienne un quartier de Malte, eſpéce de liqueur faite avec la Dreche ?

Cette queſtion pour le coup exerça toutes ſes facultés. Il m'avoua qu'on ne lui en avoit point propoſé de plus fortes ; mais bien loin de s'en rebuter, il n'en parut que plus empreſſé de la réſoudre. Il me dit même qu'il y avoit des épines, & qu'il les arracheroit. Il ne prit plus part à notre converſation : on l'auroit jugé inſenſible à tout ce qui l'environnoit, excepté cependant à ſon pot de bierre, auquel il eut recours plus d'une fois. De mon côté, je ne lui donnai aucune aſſiſtance, l'abandonnant entierement à lui-même, comme j'avois

fait pour les autres queſtions. J'ajoûterai encore qu'il n'avoit aucune marque dont il pût s'aider pour compter. Enfin au bout d'une heure il me dit, que c'étoit un peu plus de vingt-cinq pouces trois quarts par côté, mais que vingt-ſix pouces ſeroient trop; ce qui eſt en effet très-exact.

Il finit par me donner le compte des pintes de bierre qu'il avoit bues *gratis* chez environ ſoixante Particuliers depuis l'âge de douze ans, en me ſpécifiant combien chez chacun d'eux: le tout ſe montoit à cinq mille cent ſeize pintes, dont deux mille cent trente chez le Duc de Kingſton. Après avoir couché ce plaiſant mémoire ſur le papier, je lui ai redemandé combien il en avoit bu chez tel ou tel en les prenant au hazard, il me donna toujours le même nombre de pintes qu'il m'avoit d'abord déſigné.

Je ſuis, &c. Signé HOLLIDAY, Mathématicien.

II.

Notice de différens Ports de la Grande-Bretagne.

Saint Davids-Head, c'eſt-à-dire, la Tête de Saint David, eſt le plus occidental des Promontoires du pays de Galles. Il s'avance beaucoup ſur la Mer d'Irlande. La ville de Saint David eſt à peu de lieues du Cap. Ce n'eſt point un lieu de commerce. Elle n'eſt remarquable que par ſa Cathédrale qui eſt d'une ancienne ſtructure, mais dont une grande partie eſt tombée en ruine. C'eſt à la derniere pointe de ce Cap que ſont ces Rochers dangereux nommés *l'Evêque & ſes Clercs.* Il y vient de prodigieuſes volées d'oiſeaux qui y ſéjournent depuis le mois d'Avril juſqu'à celui d'Août, tems auquel ils quittent le Cap.

Cardigan eſt ſitué à l'embouchure de la riviere de Tivy, ſur laquelle il y a un pont de pierre qui conduit dans le Comté de Pembroke. Cette Ville eſt ancienne, conſidérable & bien peuplée. On y fait un grand commerce avec l'Irlande, & en particulier il en ſort

mais peu fréquenté, ſi ce n'eſt par les Pacquebots qui paſſent entre l'Ecoſſe & l'Irlande.

L'Iſle de *Man* eſt à une égale diſtance de l'Angleterre, de l'Ecoſſe & du pays de Galles. La Capitale s'appelle *Caſtle-Town*. Le Château, où il y a garniſon, eſt ſitué au fond de la baye, près de l'extrémité méridionale de l'Iſle. Il a été bâti par Gutherd, Roi de Man, l'an 960. Il n'en eſt pas plus expoſé à tomber en décadence, étant conſtruit de marbre groſſier, mais très-ſolide.

Douglats eſt une Ville très-riche & bien peuplée, & pourvue d'un fort marché. C'eſt un très-bon Havre pour les Vaiſſeaux chargés. Il a un mole commode qui s'étend au loin ſur la Mer.

Péel eſt remarquable par ſon Château, qui eſt la derniere Fortereſſe de l'Ecoſſe. C'eſt la priſon ordinaire des malfaiteurs. Pluſieurs Marchands s'y ſont établis depuis peu.

Toute la Côte qu'on vient de décrire, à l'exception des Ports dont on a parlé, eſt très-dangereuſe par les rochers qui la bordent. On l'évite ſoigneuſement, à moins que d'avoir de bons Pilotes.

Paſſons

ſons aux principaux Ports d'Ir-

oecléar eſt une Iſle où il y a un
:au, ſous le canon duquel les
:aux viennent ſe mettre à l'abri.
la pointe la plus méridionale de
, & il y a toujours quelques Vaiſ-
de guerre deſtinés à protéger la
contre les Pirates.

Havre de *Baltimore* eſt commo-
ſûr pour tous les vents. La Ville
:u commerçante.

baye de *Roſſe* étoit ci-devant très-
entée. Depuis qu'un banc de ſa-
n bouche l'entrée, le commerce
mbé, & cette Ville n'eſt plus qu'un
ge.

Ville de *Kinſale* eſt jolie, bien
, riche & bien peuplée. Sa poſi-
:ſt dans un ſol abondant, près de
uche de la riviere de Bandon. Le
e & la baye ſont très-ſûrs. Il y a
nal pour guider la nuit les Vaiſ-
. Deux Forts ſitués l'un vis-à-vis
utre, défendent la baye de toute
:e, & les fortifications de la Ville
rantiſſent de tout danger du côté
: terre.

a Ville de *Cork*, Siége d'Evê-

ché, eſt ſituée ſur la riviere de Le
à ſix milles de la Mer. Elle eſt d'u
forme ovale. Ses murailles & la rivi
re qui l'environne la rendent inacceſ
ble, ſi ce n'eſt par ſes ponts. La bo
che de ſon Havre a deux milles
large. Les grands Vaiſſeaux vont abo
der à un lieu nommé le Paſſage, à
milles de la Ville. Les petits Bâtime
vont juſqu'à l'entrée de Cork. Ce Po
eſt un des plus commerçans du Roya
me, & il en ſort plus de beurre,
bœufs & de ſuif que de tous les autr
Ports du Royaume.

Youghall eſt à l'embouchure
Blackwater. La convenance de ſon H
vre & la fertilité du pays voiſin y a
tirent beaucoup de Marchands qui re
dent la Ville floriſſante.

Dungarvan eſt ſur la baye de mêm
nom. Son Havre ſeroit aſſez comm
de, s'il y avoit plus de marée. La Vill
eſt entourée de murs, mais peu con
merçante.

Waterford eſt une grande Ville ſi
tuée fort avantageuſement pour
Commerce. Son Havre qui eſt très-ſû
eſt commandé par le Fort de Duncan
non. Les Vaiſſeaux les plus chargé
viennent juſqu'à la Ville, quoiqu'ell

ſoit à une grande diſtance de la Mer. Le confluent des rivieres de Sure & de Barrow, forme le Havre de Waterford. La Citadelle eſt au Sud de la Ville.

La Ville de *Wexford* eſt grande. Son Havre n'eſt bon que pour les Vaiſſeaux qui ne tirent pas plus de douze ou quinze pieds d'eau. Ceux qui demandent plus d'eau, ſont obligés de charger & de décharger dans une petite baye, où il y a aſſez d'eau, mais où il n'y a point d'abri contre les vents de l'Oueſt.

Le Havre de *Wicklow* ſitué à l'embouchure de la riviere de Letrim, eſt étroit, & ne peut recevoir que de petits Bâtimens, de ſorte qu'il y a peu de commerce dans cette Ville. Ce qu'on appelle le Château, n'eſt qu'un rocher environné d'une forte muraille.

On connoît ſi bien le Port de *Dublin*, qu'il eſt inutile de s'y arrêter ici.

Vient enſuite *Drogheda*, ſitué ſur une baye du même nom, avec un bon Havre, dans lequel on ne peut entrer cependant qu'avec un bon Pilote. La Ville eſt ancienne & aſſez commerçante.

La baye de *Dundalk* a un mauvais Havre, où il ne va guères que des Bateaux de Pêcheurs. La Ville étoit anciennement fortifiée. C'eſt aujourd'hui une Place ouverte.

La Ville de *Carlingford* eſt ſituée à l'embouchure de la riviere de Newry, au Sud d'une baye du même nom. Le Havre eſt ſûr & prodigieuſement vaſte, ayant quatre lieues de long & deux de large dans l'endroit où il eſt le plus étroit. Il a depuis dix juſqu'à vingt braſſes d'eau. Comme la Ville eſt un peu écartée, ſon commerce n'eſt pas proportionné à la bonté de ſon Havre. Elle eſt d'ailleurs peuplée, & quoiqu'elle ne ſoit pas d'une force remarquable, elle peut faire une bonne défenſe du côté de la Mer.

Dundrum eſt ſituée ſur un rocher qui commande la baye & le Havre de même nom. La baye eſt ſpacieuſe, ayant trois milles de long & un & demi de large. Les montagnes voiſines pourroient ſervir à guider les Navigateurs, ſi elles n'étoient pas ſouvent cachées par les brouillards & les nuages qui rendent cette baye fort dangereuſe.

La petite ville de *Strangford*, ſituée

ſur un golphe de même nom, eſt ainſi appellée à cauſe de la rapidité prodigieuſe d'un courant qui s'y porte. Le golphe ou lac a environ quatre milles de large, & environ dix-ſept de long. La Mer va vers le Nord juſqu'à Newtown. La marée y coule comme une eau retenue par une écluſe, à raiſon de ſix milles par heure; de ſorte qu'un bateau entraîné par ce courant, va auſſi vîte qu'une fléche. Au milieu du paſſage, vers l'entrée, il y a un long rocher très-dangereux même dans le calme, à cauſe de la force du courant. Le rivage eſt périlleux par-tout, excepté en quelques endroits, dont les gens du pays ont connoiſſance.

Carrickfergus a un excellent Havre ſur une baye de même nom, & un fort Château ſur un roc. Il y a un mole pour recevoir les bateaux qui ne ſont pas fort chargés. Les plus grands arrivent devant la baye, où il y a une ſuffiſante profondeur d'eau.

Belfaſt ſituée au fond de la même baye de Carrickfergus, eſt une des principales villes d'Irlande, tant pour la beauté du lieu & par le nombre de ſes habitans, que pour la force du Commerce

& de la Navigation. Il y a un Havre commode, avec une profondeur d'eau ſuffiſante.

Magée eſt une Iſle ſur la Côte Orientale de la même baye de Carrickfergus. C'eſt entre ce lieu & le Main qu'eſt le Havre, qui eſt fort dangereux.

La ville de *Colerain*, ſituée ſur le rivage de la riviere de Bann, eſt belle, murée & ſpacieuſe. Elle ſeroit très-propre au Commerce, ſi elle avoit un Havre commode. Mais le courant y eſt ſi rapide, que les Vaiſſeaux un peu chargés ne peuvent y entrer.

Londonderry, Ville Epiſcopale, eſt ſituée ſur le Foyle. C'eſt le centre du Commerce de ce canton-là. Les plus forts Vaiſſeaux peuvent aller juſques dans le Port, où il y a quatre ou cinq braſſes d'eau. Cette Place fait un très-grand commerce dans l'Amérique & même dans les Colonnies Françoiſes. La Ville n'eſt pas grande, mais bien bâtie; les rues ſont pavées, & les maiſons toutes de pierre. Une belle Egliſe & un marché ſpacieux concourent à ſon ornement.

Lough-Foyle eſt une baye voiſine,

ayant quatorze milles de long, & près de ſept de large.

Lough-Swilly, lac d'eau ſalée, s'étend à vingt milles au Sud dans le pays. Il a cinq milles de large à ſon embouchure, & près du milieu il y a une Iſle nommée Inch. On pourroit placer mille voiles en ſûreté dans ce lac ; cependant on n'en fait aucun uſage, & l'on n'y commerce point.

Sheephaven eſt une baye, au fond de laquelle ſe trouve un bon Havre ; mais l'un & l'autre ſont ſi écartés & ſi reculés, que les Navigateurs Anglois y ſont même étrangers.

Killybegs, bonne baye & bon Havre, n'eſt pas plus fréquenté, ainſi que Donnegall, baye voiſine.

Ballishannon eſt bâtie ſur une riviere qui ſe jette dans la baye de Donnegall. On y fait un commerce paſſable.

Le Havre de *Sligo*, ſitué dans une baye de même nom, eſt ſi commode, que des Vaiſſeaux de deux cens tonneaux peuvent arriver juſqu'au Port. Il y a un vieux Château, & la Ville eſt aſſez peuplée. On y fait un commerce, qui, ſans être conſidérable, eſt le

plus étendu de cette partie de l'Irlande.

III.

RÉCIT du naufrage du Vaiſſeau le Doddington Indiaman. *Extrait du Journal de Evan-John.*

LE 27 Mai 1755, nous partîmes de Santiago en compagnie de trois autres Vaiſſeaux. Comme nous étions meilleurs voiliers qu'eux, nous les laiſſâmes derriere nous, & nous fîmes un voyage aſſez heureux juſqu'au Cap de Gullas, d'où nous repartîmes le 6 Juillet. Nous tournâmes vers l'Eſt juſqu'au 16 du même mois, & nous nous éloignâmes de douze dégrés cinquante minutes de ce Cap. Ce fut ce jour-là même, qu'environ une heure après minuit le Vaiſſeau toucha contre terre, & qu'en moins de 20 minutes il fut entierement naufragé. La nuit étoit obſcure & fâcheuſe, & nous n'eûmes d'autre avertiſſement que le cri de ceux qui faiſoient la garde. La Mer emporta dans preſqu'un moment une grande partie de l'équipage. Le Vaiſſeau fut bientôt briſé; il ne nous reſta que le bas bord pour nous y tenir. Notre Ca-

pitaine, nommé Samſon, me dit que ſur ſon eſtime nous devions être à quatre-vingt-dix lieues de terre, qu'il falloit que nous euſſions échoué contre un écueil inconnu, & que c'étoit peut-être celui-là même, où le Dauphin s'étoit perdu. Nous nous attendions à chaque minute à être emportés par la Mer. En conſéquence le Capitaine nous avoit dit adieu, en ſouhaitant que nous puſſions nous rejoindre dans l'autre Monde. Nous fûmes en effet enlevés dans l'inſtant, & dix d'entre nous furent portés ſur un petit roc, où nous fûmes obligés de nous ſerrer les uns contre les autres, afin de conſerver quelque chaleur. La rigueur du tems & notre triſte ſituation nous faiſoient deſirer impatiemment le jour. En nous éclairant, il nous donna peu de conſolation, puiſque nous nous trouvâmes ſur un rocher déſert, à deux lieues de la partie du continent, appellé Chaos dans l'Atlas du Pilote Indien, où il eſt à trente-trois dégrés trente minutes Sud. Avec les inſtrumens de Hadley, ce lieu eſt à trente-quatre dégrés Sud de latitude, & avec ceux de Davis à trente-trois

dégrés quarante-quatre minutes (1). Quelques autres perſonnes de l'équipage furent portés ſur le même roc, & pluſieurs d'entr'eux étoient cruellement maltraités de leur chûte. Enfin, de deux cens ſoixante & dix hommes qui étoient à bord, il ne s'en ſauva que vingt-trois.

Nous reſtâmes ſept mois dans ce miſérable endroit, ne ſubſiſtant que de poiſſons, d'oiſeaux de Mer, & du peu de proviſions que le naufrage porta ſur ce roc. Pendant ce tems-là, le Charpentier, qui heureuſement étoit du nombre de ce peu d'élus, bâtit une eſpéce de chaloupe que nous nommâmes l'*Heureuſe Délivrance*. Pendant notre ſéjour dans cette petite Iſle, quelques-uns d'entre nous firent des tentatives à la faveur de la petite chaloupe, pour chercher des proviſions à la terre voiſine qui en étoit à deux lieues. Mais ces barbares habitans les chaſſerent, & tuerent même un des nôtres dans cette expédi-

(1) On a cru devoir conſerver exactement toutes ces poſitions, afin de fixer celles d'un écueil ſi dangereux.

tion. Nous y trouvâmes les débris de deux Vaiſſeaux, qui y avoient, ainſi que nous, fait naufrage. Par les pierres qui étoient encore placées avec quelque ſorte de régularité, nous jugeâmes que quelques malheureux y avoient conſtruit une habitation, ce qui nous fut confirmé par les uſtenciles que nous y trouvâmes. Il eſt remarquable que nous fûmes tous en parfaite ſanté pendant tout le tems que nous fûmes ſur ce rocher, nonobſtant toutes les fatigues incroyables & les autres incommodités que nous eûmes à eſſuyer. Le 18 Février, jour auquel la grande chaloupe fut finie, nous partîmes pour Delagoa. Mais avant que de partir, une nouvelle circonſtance ajoûta à nos peines. On avoit ſauvé du naufrage une caiſſe d'argent comptant que les Officiers vouloient conſerver pour les propriétaires, & que l'équipage vouloit ſe partager. L'avis du plus fort l'emporta; les gens de l'équipage qui étoient en plus grand nombre, s'emparerent du tréſor & le garderent. Les courans qui portoient au Sud, s'oppoſoient à notre voyage. Ce retard, joint au peu de proviſions que nous avions, rendit notre

fort plus terrible encore que dans le lieu que nous quittions. Un morceau de biſcuit ſe vendoit juſqu'à cent ſols, monnoie de France, & nous n'avions chacun par jour qu'une once & demie de porc ſalé. Arrivés à Delagoa, nous trouvâmes d'autres Bâtimens qui nous tranſporterent à Madagaſcar, d'où la plûpart allerent à Madras.

Cet événement, plus vrai que celui de Robinſon Cruſoë, eſt plus fait pour exciter la compaſſion.

IV.

An Eſſay upon Money and Coins. 8°. Hawkins.

ESSAI ſur l'Argent & les Monnoies, 8°. *Chez Hawkins 1757.*

L'objet de cet ouvrage, eſt de développer la nature & la théorie de la Monnoie. Pour préliminaire, l'Auteur a cru devoir donner une idée générale de ce qui conſtitue une Nation puiſſante & commerçante. Ce premier Chapitre eſt traité avec une préciſion qui encourage le Lecteur le moins curieux. Il regarde le produit des terres & du tra-

vail comme les vraies & les uniques ſources de l'opulence. Après avoir remonté à l'origine des Arts & du Commerce, il s'arrête à démontrer la valeur de l'induſtrie. Ce n'eſt pas, dit-il, une très-grande quantité d'argent qui annonce de la vigueur dans le Corps d'une Nation ; c'eſt plutôt la juſte diſtribution de l'argent. L'oiſiveté eſt le poiſon de la ſociété, la ſource du vice, du trouble & de la confuſion. C'eſt l'avant coureur de la détreſſe publique. L'induſtrie produit préciſément les effets contraires. Il y a une infinité de moyens pour l'animer. Tels ſont des loix ſages & ſoigneuſement maintenues, des réglemens bien entendus, tant ſur le Commerce intérieur, que ſur l'étranger, de bons exemples, une attention particuliere de la part du Magiſtrat à réprimer tout vice & toute immoralité, de l'exactitude à tendre une main ſecourable au malheureux qui ne l'eſt pas par ſa faute, un mépris marqué pour ceux qui employent les ruſes & la chicanne, enfin une vigilance particuliere pour que la foi publique ſoit intacte.

De-là l'Auteur paſſe aux échanges des denrées qui avoient lieu avant l'intro-

duction de la Monnoie. Ils ne pouvoient pas toujours ſubſiſter : on en démontre les inconvéniens & l'inſuffiſance. M. Law & quelques autres ont avancé, que l'argent monnoyé avoit été donné d'abord par l'acheteur, comme un gage pour la valeur de ce qu'il achetoit, gage qui ſe rachetoit enſuite. L'Auteur combat ce ſentiment : il regarde l'argent monnoyé comme une balance fixe qui évalue toutes les denrées, & un équivalent ſuffiſant pour toutes ſortes de contrats & d'acquiſitions. En conſéquence, il prétend que cette balance doit être invariable, & que tout marché fait à la charge de payer une ſomme d'argent convenue, doit être exécuté & tenu à la rigueur, ſans avoir égard aux changemens que les circonſtances & le tems peuvent avoir apportés dans la valeur des eſpéces.

Il ſoutient auſſi que toutes les méthodes artificielles, par leſquelles on cherche à augmenter la maſſe des eſpéces & la circulation, ont été ſuivies des plus pernicieuſes conſéquences. Tel eſt ſon raiſonnement. Suppoſons que la ſomme totale de l'argent qui circule dans le Royaume, ſe monte à cent

millions, dont vingt en argent comptant, & quatre-vingt en papiers de crédit, tant au Public qu'aux Particuliers. Si l'on veut augmenter la maſſe, comme, par exemple, de dix millions, il arrivera néceſſairement ou que les denrées hauſſeront de dix pour cent dans leur valeur nominale, ce qui les enchérira tellement que l'Etranger n'en prendra plus, ou bien cette addition de papier de crédit abſorbera & emportera dix millions d'argent de crédit. Enfin l'un & l'autre de ces deux inconvéniens aura lieu en partie, ce qui entraînera néceſſairement une banqueroute générale. Ces obſervations ſont ſuivies de quelques autres qui ne ſont pas moins judicieuſes ſur le cri général des particuliers, & ſur leurs plaintes de ce qu'il n'y a pas aſſez d'argent dans le Royaume. » Le Mendiant, qui n'a » rien en propriété & rien à échanger, » ſeroit encore plus miſérable, s'il y » avoit une plus grande quantité d'ar- » gent dans la Nation. Les denrées les » plus communes enchériroient en ce » cas au point qu'il périroit de faim & » de beſoin. A entendre le Fermier, » il ſeroit plus opulent, s'il y avoit

» plus d'argent, parce qu'il vendroit
» plus cher ſon bled; mais il ne prend
» pas garde qu'il a lui-même d'autres
» beſoins qu'il payera plus cher, & que
» d'ailleurs le Seigneur lui enchérira
» ſa Ferme. On en peut dire autant du
» Marchand. Tant que les denrées ſe
» maintiendront dans leurs valeurs reſ-
» pectives, perſonne en particulier ne
» gagnera à vendre ſes denrées plus
» cher. Le défaut d'induſtrie ou celui
» de frugalité, ce ſont-là les grandes
» ſources de la miſere.

L'Auteur finit par traiter des échanges. Il abrége tellement lui-même ce ſujet, qu'on ne pourroit l'extraire ſans le répéter. Cet eſſai tient encore plus qu'il n'annonce; auſſi a-t-il été fort goûté en Angleterre.

V.

RÉFLEXIONS ſur le Gouvernement Anglois.

Tandis que j'étois à Portſmouth, ce glorieux arſénal qui fait l'honneur & la force de ce Royaume; (honneur un peu fanné à la vérité depuis quelque tems) je pris une matinée pour faire un tour à l'Iſle de Wight. La curioſité me porta naturellement à aller voir la Capitale qui eſt Newport. Comme on découvre de-là le Château de Cariſbrook, je ne manquai point de prendre le plan de ce célèbre Château, où un Monarque (Charles I.) a été ſon propre priſonnier. Ne puis-je pas me ſervir de cette expreſſion, quand il s'agit d'un Roi enfermé dans un Château, dont le gouvernement eſt à ſa propre diſpoſition?

Mais pour quitter ce triſte ſujet de réflexions, & venir ici à un autre objet, qui eſt cependant encore aſſez triſte, je trouvai la ſituation de ce Château vraiment Royale, quoique le bâtiment fût entierement en ruine. Ce ne

peut pas être là, disois-je, la place où il y a tant d'Officiers employés avec de forts appointemens ; il faut certainement qu'elle soit ailleurs. Cependant j'eus beau m'informer, je vis bien à mon grand regret que c'étoit-là la vraie place de Carisbrook. Je regardai aussi-tôt dans la note que j'ai faite pour mon amusement des sommes que paye la Nation pour les garnisons, pensions & Gardes des places. Je trouvai que ce Monceau de pierres ne pouvoit se garder à moins de quarante mille livres par an de dépenses. Je vis qu'on avoit jugé indispensable d'y entretenir un Gouverneur, un Lieutenant du gouvernement, un Major, deux Ingénieurs, un Chapelain & des Canoniers sans nombre, &c. &c. Persuadé que je trouverois beaucoup d'hospitalité dans une si forte Place, je frappai à une vieille porte que j'aurois pû faire tomber d'un coup de pied. Les deux seuls Officiers que j'y vis en fonction, étoient une espéce de portier qui vendoit du pain, du fromage, & de la petite bierre, & un homme déguenillé qui tiroit de l'eau d'un puits très-profond. Je demandai où étoient tous ces Mes-

ſieurs, qui, vû la force de leur ſalaire, étoient fort en état de tenir table ouverte pour la réception des voyageurs: on me répondit, Monſieur, ils ſont tous à Londres, & la plûpart ſont Membres du Parlement. Nous ne les voyons que dans les tems d'élection, & ils n'y reſtent qu'un jour ou deux. Cette réponſe me jetta dans une foule de réflexions mélancoliques. Peut-on en faire d'autres, lorſqu'on penſe que cette pauvre Iſle, autrefois ſi opulente, eſt ruinée par d'indignes Penſionnaires, par des Officiers poſtiches, par des Eſcrocs, par des Paraſites, & par cet eſſain de Sauterelles, qui, &c. &c.

VI.

MÉTHODE pour extraire du Sucre des Plantes communes, par M. Marggraf.

Les Plantes que j'ai examinées chymiquement, dans la vûe d'extraire du ſucre de leurs racines, & qui en rendent beaucoup, ſont très-communes dans pluſieurs contrées, & ne deman-

dent ni un terrein favorable, ni une culture assidue. Telles sont :

1. La Poirée blanche, *Cicla Officinarum.*
2. Le Chervis, *Sisarum Dodonæi.*
3. La Beterave.

On peut connoître la racine des plantes qui contiennent du sucre par ces caractéristiques. Si vous coupez les racines en morceaux & les nettoyez avec soin, elles auront un goût fort agréable. Et si vous les examinez dans le microscope, vous y distinguerez des particules blanches chrystallines, qui sont un vrai sucre.

Le sucre étant un sel qui se dissoud dans l'eau-de-vie, j'imaginai qu'on pourroit aussi l'extraire de la plante avec de l'eau-de-vie de la meilleure & de la plus forte qualité. Pour déterminer provisoirement la quantité de sucre qui pourroit se dissoudre par cette méthode, je mis dans un verre une once du meilleur sucre & du plus fin bien pulvérisé, avec quatre onces de la plus forte eau-de-vie. Le tout étant bien digéré, je le fis bouillir, & le sucre fut parfaitement dissous. Pendant que la

diſſolution étoit encore chaude, je la paſſai à travers un linge fin dans un autre vaſe. Je le bouchai exactement, & j'eus le plaiſir au bout de huit jours de voir le ſucre ſe former de nouveau en beau cryſtal. Pour reuſſir dans l'expérience, il faut que le vaſe & le ſucre ſoient bien ſecs, & l'eau-de-vie bien rectifiée.

M'étant ainſi inſtruit & préparé, je pris des racines de poirée blanche, & les ayant coupées en tranches bien minces, je les fis ſécher au feu, en obſervant de ne les pas brûler. Je les réduiſis en poudre un peu groſſiere, & je la laiſſai ſécher une ſeconde fois, parce qu'elle contracte facilement l'humidité. Tandis qu'elle étoit encore chaude, j'en mis huit onces dans un verre, & je verſai deſſus ſeize onces d'eau-de-vie ſi forte qu'elle allumoit la poudre à canon. Le vaſe étant à moitié plein, après l'avoir bien bouché, je le mis dans un bain de ſable juſqu'à ce que l'eau-de-vie commençât à bouillir, ayant ſoin de bien remuer la poudre, afin qu'elle ne prît pas au fond.

Auſſi-tôt que l'eau-de-vie eut com-

mencé à bouillir, j'ôtai le vaſe du feu & je verſai la mixtion auſſi vîte qu'il me fut poſſible dans un ſac de toile, en le preſſant bien pour en exprimer toute la liqueur. Je paſſai enſuite cette liqueur dans un linge fin, tandis qu'elle étoit encore chaude, & je la mis dans un vaſe de verre que je bouchai bien, & que je tins dans un lieu chaud. La liqueur fut trouble au commencement; mais au bout de quelques ſemaines, on vit paroître un ſédiment chryſtallin qui avoit tout le caractere d'un ſucre impur qui étoit rempli de chryſtaux épais. Pour purifier davantage la liqueur, je la fis diſſoudre une ſeconde fois dans l'eau-de-vie, & je continuai, comme j'avois fait, avec le ſucre ordinaire.

Par cette premiere expérience, je tirai des trois racines ci-deſſus mentionnées les quantités ſuivantes de ſucre.

1. D'une demi-livre de racine de poirée blanche, une demi-once de ſucre pur.

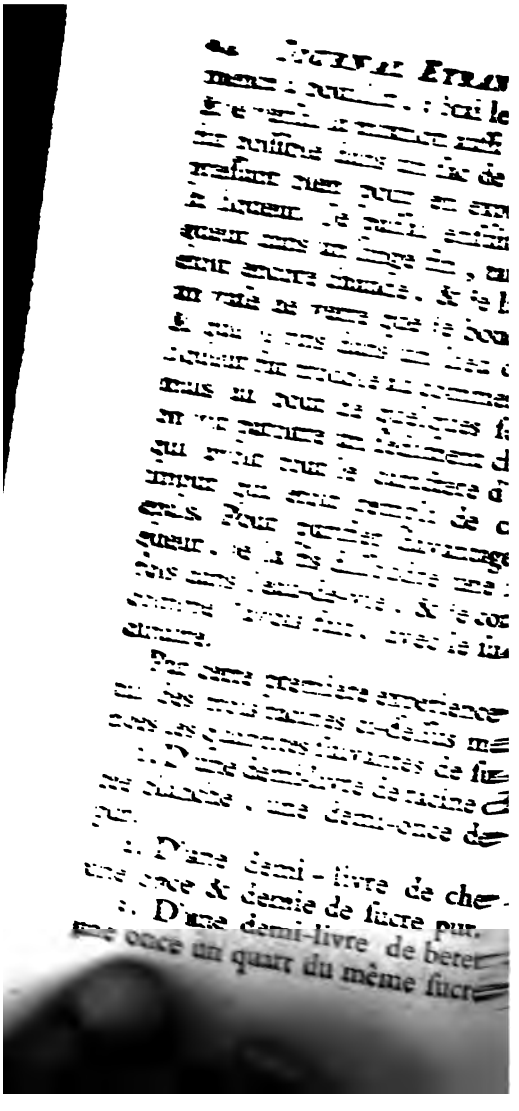
2. D'une demi-livre de chervis, une once & demie de ſucre pur.

3. D'une demi-livre de beterave, une once un quart du même ſucre;

Ces expériences prouvent que l'eau de chaux n'eſt pas néceſſaire, comme l'ont prétendu quelques Chymiſtes, pour ſécher & épaiſſir le ſucre, puiſqu'il ſe cryſtalliſe ſans cela.

Etant bien aſſuré qu'il y avoit un ſucre réel dans les plantes, je m'occupai à chercher une maniere moins diſpendieuſe de l'extraire, & je crus que la meilleure voie ſeroit, 1°. d'exprimer le jus des plantes, de purifier enſuite ce jus, & de le préparer à la cryſtalliſation par l'évaporation; 2°. de bien purifier les cryſtaux qui en proviendroient.

Je pris une certaine quantité de chervis, j'en coupai les racines fraîches en petites parcelles, & je les pilai de toute ma force dans un mortier de fer. Je les mis enſuite dans un ſac de toile, & j'en exprimai le jus dans une preſſe préparée à cet effet; après quoi je verſai de l'eau ſur les racines qui étoient reſtées dans le ſac, & je les preſſai une ſeconde fois. Je mis enſuite toute la liqueur dans des vaiſſeaux propres, & je la tins dans un endroit frais pendant quarante-huit heures. Au bout de ce tems, elle ſe clarifia, & il s'amaſſa au



fond une ſubſtance farineuſe. Je verſai alors tout doucement la liqueur, & je la paſſai à travers un linge fin dans un autre vaiſſeau.

La premiere clarification ainſi faite, j'ajoûtai quelques blancs d'œuf à ce jus que je fis bouillir dans une poële de cuivre en l'écumant continuellement, juſqu'à ce qu'il ne parût plus d'impureté ſur la ſurface. Je la paſſai encore, de ſorte que la liqueur étoit alors auſſi tranſparente que le vin le plus clarifié. Je fis bouillir encore de nouveau la liqueur dans une moindre poële, juſqu'à ce qu'elle diminuât conſidérablement, & je continuai ainſi en de plus petits vaiſſeaux, de ſorte qu'il ne reſta plus qu'un Sirop aſſez épais, que je tins dans un lieu chaud pendant ſix mois, au bout duquel tems, le ſucre s'arrêta ſur les côtés du vaſe en forme de cryſtaux. Pour purifier ces cryſtaux, je mis le vaſe dans de l'eau chaude, & quand la chaleur eut rendu la mixtion fluïde, je verſai la liqueur & les cryſtaux dans un vaſe de terre à large ouverture, dont le fond étroit étoit percé de pluſieurs trous. Je mis enſuite ce vaſe dans un autre, & je les laiſſai dans un endroit

tempéré

Par ce moyen le ſirop tomba par gradations dans le vaiſſeau d'en bas, & les cryſtaux reſterent dans le ſupérieur.

Je mis alors ce ſucre crud dans du papier brouillard plié de différentes façons, & je le preſſai légerement dans le filtre. Cela le rendit plus pur, le papier imbibant beaucoup du ſirop viſqueux & tenace qui étoit attaché à ce ſucre.

Après l'avoir ainſi dégagé de ſes impuretés, je le fis diſſoudre encore dans l'eau. Je le paſſai à travers une toile claire je le fis bouillir; & je lui fis prendre la conſiſtence d'un ſirop épais. J'y verſai enſuite un peu d'eau de chaux, & je le fis encore bouillir juſqu'à ce qu'il filât. Après cela je l'ôtai du feu & je le remuai pendant tout le tems qu'il fut à refroidir; puis je verſai le tout dans des vaſes de terre bien cuite, ayant la forme d'un cône & bien bouchés avec un fouloir de bois. Je mis ces vaſes dans d'autres plus épais. Quand ils eurent été huit jours dans un lieu tempéré, & que le ſucre ſe fut rempli de cryſtaux, j'ôtai le fouloir pour laiſſer écouler le ſirop, & ſéchant encore le ſucre par le moyen du papier brouillard comme auparavant,

j'eus la ſatisfaction de le voir auſſi beau que le meilleur ſucre de Saint Thomas, connu ſous le nom de *Moſcovad*. On obſervera que ce ſirop ſert au même uſage que la Thériaque commune.

On peut par la même opération extraire du ſucre de la poirée blanche & de la betterave. Celui de cherivis eſt meilleur que celui de betterave, mais celui de poirée blanche eſt le meilleur de tous.

J'eſſayai d'en extraire des tiges & des feuilles de ces plantes, mais je n'en obtins qu'une ſorte de mare. Il eſt ſingulier que les racines de ces plantes contiennent du ſucre, tandis que les tiges & des feuilles en ſont entierement dépourvues.

Ne ſeroit-il pas fort avantageux pour les pauvres habitans de la campagne, de ſe procurer à leur porte du ſucre, au lieu de l'acheter fort cher? Ils n'auroient même pas beſoin de ſuivre d'un bout à l'autre l'opération que je viens de preſcrire: il leur ſuffiroit d'exprimer le jus, de le purifier un peu, & de le faire bouillir juſqu'à la conſiſtence de ſirop.

De plus, ces expériences nous ap-

prennent que les contrées qui produiſent les cannes de ſucre, n'en produiſent pas excluſivement, puiſque la Nature en a fourni toutes les autres.

J'ai fait depuis des expériences ſur tous les autres végétaux : les carottes rendent un jus fort doux, mais qui reſſemble plutôt au miel qu'au ſucre. On en peut dire autant des courges. Le chiendent n'en fournit point du tout. J'en ai tiré un peu des panais, ainſi que de l'aloes Américain. Le jus ſorti par l'inciſion qu'on fait en hyver à l'arbre du boulleau, rend une eſpéce de manne. Enfin les raiſins humectés & enſuite preſſés donnent un ſirop qui contient un peu de ſucre.

VII.

RÉFLEXIONS ſur les Inſectes qui ravagent les Livres.

Il y a un très-petit inſecte qui dépoſe au mois d'Août ſes œufs ſur les Livres, & ſpécialement ſur les feuilles les plus proches de la couverture. C'eſt une eſpéce de Mitte aſſez ſemblable à celle qui ſe trouve dans le fromage, laquelle mitte change d'état & devient

eſcargot. Lorſque le tems de leur tranſformation approche, ces inſectes cherchent à prendre l'air, & mangent tout ce qui ſe trouve ſur leur chemin, juſqu'à ce qu'ils ayent atteint l'extrémité du Livre.

Pour dégoûter ces Mittes des Livres, les Relieurs font uſage d'une pâte qui attire ces inſectes, & à laquelle ils mêlent des amers, tels que l'abſynthe. Cette mixtion ne réuſſit pas toujours. Les ſels minéraux que tous les inſectes haïſſent, ſont le meilleur reméde & même le ſeul. Il faut mêler à la pâte dont on a parlé le ſel connu ſous le nom de *Arcanum duplicatum*, l'alun & le vitriol. Avec cette précaution, on peut être aſſuré que les Livres ſeront garntis de toute inſulte.

M. *Prediger*, qui a fait imprimer à Leipſick en 1741 des inſtructions aux Relieurs Allemands, leur conſeille, entre autres choſes, de faire leur pâte avec de l'empois, au lieu de farine dont ils ſe ſervent. Il veut qu'on mêle de l'alun pulvériſé avec du poivre fin, & qu'on en ſoupoudre les Livres, leur couverture & les tablettes ſur leſquelles ils ſont. Il eſt auſſi d'avis que dans les mois de Mars,

Juillet & Septembre, on frotte les Livres avec un morceau d'étoffe de laine, trempé dans de l'alun pulvériſé.

Peut-on trop prendre de précautions, pour conſerver ce qui ſeul peut tranſmettre nos connoiſſances à la poſtérité?

On a remarqué que les Livres imprimés ſur du papier fabriqué en Angleterre, ſont rarement attaqués des vers.

VIII.

EXPÉRIENCES ſur la force du feu, faites avec un Verre Ardent concave de dix pieds de diametre.

Le Verre ardent dont il eſt ici queſtion, a trois pieds de diametre. Il raſſemble les rayons du Soleil à la diſtance de dix pieds, où leur force eſt inconcevable. Mais il y a un point qui en rend l'application très-difficile; c'eſt qu'on ne trouve point de ſubſtance ſur laquelle on puiſſe appliquer les objets de l'expérience, qui ne ſoit elle-même détruite auſſi-tôt par la force du feu, tandis qu'il agit ſur le ſujet même. La ſubſtance dont on uſe en cette occaſion, eſt un morceau de charbon de

bois qui conserve sa nature pendant quelques momens, avant que d'être consumé. Mais la grande difficulté consiste en ce qu'il est impossible de fondre en verre aucun des métaux qui font l'objet de l'expérience. Le métal exposé sur le charbon, reste en état de fusion jusqu'à ce qu'il se dissipe en vapeurs ou en petites parcelles; jusques-là il est toujours métallique, de sorte qu'on ne peut s'en servir pour examiner les principes des métaux, ce qui est le grand objet de ces expériences.

La raison du peu de succès de cette tentative, c'est que le charbon abonde en parties huileuses & sulphureuses, de sorte que quoique le feu sépare d'abord les parties sulphureuses, en décomposant les métaux, le charbon leur en redonne de nouvelles; & conséquemment la séparation des autres principes ne se fait point, & les métaux restent toujours métaux.

On y expose encore la plus belle porcelaine de la Chine, & pourvû que la pièce soit épaisse, & qu'on en ait ôté le vernis, l'expérience réussit assez. Mais entre tous les différens essais, celui qui a le moins manqué, a été

fait avec la matiere ordinaire, dont les Orfévres font leur coupelle, qui est une pâte d'os calcinés, en se servant pour substance d'une pierre à feu grise. Cette pâte de coupelle tient long-tems les métaux en fusion au foyer du verre, sans se fondre, à l'exception cependant du plomb. Au reste, il faut user avec grande précaution des pierres à feu qui se brisent, si on les échauffe trop violemment. Pour éviter cet accident, il faut les échauffer par gradation, jusqu'à ce qu'elles soient toutes rouges; après quoi il n'est rien qu'elles ne supportent, pourvû qu'on les garantisse de l'air froid qui les feroit fondre à l'instant.

Il ne faut pas omettre qu'il est besoin que le tems favorise l'opération. Le milieu du jour est le tems le plus convenable; & comme il faut que le métal soit dans un état uniforme de fusion pendant long-tems, il faut aussi que le Soleil soit clair & sans aucun nuage pendant tout le tems de l'opération.

On a fait diverses expériences sur le fer, le cuivre, l'étain & le plomb.

On plaça un morceau de fer forgé de la pesanteur d'une drachme sur un

morceau de charbon au foyer du Verre ardent. Il ſe rougit à l'inſtant, & ſe couvrit d'une croûte de matiere ſemblable à la poix. Si on ôte le fer en cet état, cette matiere noire forme une écaille épaiſſe qu'on fait tomber en la ſouflant, & qui noircit la ſurface du fer. Cette écaille ſe forme des parties ſulphureuſes qui reſtent ſur le fer, avant qu'il s'exhale. Si on laiſſe le fer plus long-tems dans le foyer, la croûte noire diſparoît, & toute la ſubſtance du métal ſe fond & s'écoule comme de l'eau. C'eſt alors qu'elle eſt très-claire & qu'elle jette à plus d'un pied de diſtance des étincelles très-briſlantes. Si on recueille ces étincelles ſur du papier, & qu'on les laiſſe refroidir, elles forment autant de globes de fer réguliers & creux, ayant la forme de bombes ou de grenades.

Si l'on ſouffle les cendres pendant le procédé, tout le fer s'en va en étincelles, & il n'en reſte rien; mais s'il tombe quelque cendre entre les charbons & le fer fondu, ce dernier ceſſe d'étinceller & reſte en fuſion. Quelquefois le feu vitrifie les cendres du charbon, & le verre ainſi produit nage

ſur la ſurface en petites gouttes rondes, blanches, noires ou rouges.

On mit enſuite un morceau de fer de la même peſanteur ſur une pierre à feu. Il devint rouge & ſe forma en maſſe fluïde & épaiſſe, ſans étinceller aucunement. La matiere fondue fuma conſidérablement, & devint par dégrés comme de l'huile. Si on l'ôte dans cet état, ce n'eſt plus du fer, c'eſt une ſubſtance caſſante faite en forme de pointe d'aiguille, & approchant de la nature du verre. Si on la laiſſe plus long-tems dans le foyer, l'extrême chaleur la vitrifie entierement, la pierre ſe fond avec, & le tout devient émaillé de couleur brune. Ce qu'il y a de particulier au fer, c'eſt qu'il conſume le charbon plus promptement qu'aucun autre métal.

Le cuivre expoſé au foyer blanchit d'abord à ſa ſurface, noircit enſuite & ſe couvre d'écailles noires & irrégulieres, juſqu'à ce qu'il fonde. Si, lorſqu'il blanchit, on l'ôte du foyer, lorſqu'il refroidit, la blancheur diſparoît, & il reprend ſa couleur ordinaire. Cette blancheur lui vient du ſel arſénical du cuivre, qui étant volatil s'éleve d'a-

bord. Le noir qui lui ſuccéde proviens du ſoufre qui ſe ſépare du métal, lorſqu'il eſt prêt à fondre. Si on place le cuivre ſur un morceau de charbon, il ſe fond en peu de momens; & quand il eſt fondu, il rend une belle flamme qui diminue petit à petit, juſqu'à ce qu'il ſoit totalement évaporé. En expoſant le même cuivre ſur la coupelle, il fondit bien-tôt & rendit une fumée épaiſſe ſans flamme, & après être fondu il tourna en huile. En l'ôtant du feu & le laiſſant refroidir, il ſe change en une ſubſtance de couleur brune, qui n'eſt pas ductile ſous le marteau. Si on caſſe cette maſſe en poudre, elle devient rouge comme du cinabre d'antimoine, & en la regardant dans le microſcope, on y voit des parties tranſparentes qu'on prendroit pour autant de rubis, & cette matiere ſemble un verre rouge. Cette matiere vitrifiée forme un verd qui garde peu de tems cette couleur, & devient bleu. Ce verre d'ailleurs n'eſt autre choſe que le métal dépouillé de ſes parties ſulphureuſes, auxquelles il doit ſa malléabilité. Il réſulte de cette expérience, que la baſe du cuivre eſt une terre rouge capable de ſe vitrifier, que

cette terre reçoit sa forme métallique de la mixtion du soufre, qu'on peut dépouiller le cuivre de ce soufre, en le calcinant dans le feu, que l'huile de charbon rend au cuivre sa nature métallique, mais qu'elle n'opere pas tant sur le cuivre que sur le fer.

L'étain exposé au foyer du verre sur un morceau de charbon, fond à l'instant & rend une grande fumée blanche, jusqu'à ce qu'il se consume totalement en vapeur, & qu'il n'en reste rien.

Si on expose de l'étain calciné sur la coupelle, il se forme une croûte transparente cristalline. Quand on l'ôte en cet état & qu'on l'expose de nouveau sur du charbon, cette matiere redevient de l'étain pur & parfait, le charbon lui rendant l'huile dont elle s'étoit dépouillée. On remarque que l'étain se dépouille facilement de son soufre, & s'en revêt de nouveau très-promptement. Sa base est une terre qui peut se vitrifier, mais plus difficilement.

Le plomb exposé au foyer sur du charbon, fond à l'instant & fume considérablement. Si on le met sur la pierre à feu, il en reste une matiere huileuse semblable à de la résine, qui, étant re-

Cette eau coule d'une riche mine de cuivre. Son goût eſt acide & piquant & ſa couleur d'un bleu clair. Elle eſt reçue & recueillie dans des trous, où l'on met des barres de fer, qui, après y avoir été trois mois, ſont entierement conſumées, & l'on trouve au fond des trous une quantité de cuivre plus conſidérable que ce qu'on y avoit mis de fer, en forme de ſable très-groſſier. Ce fait eſt confirmé par pluſieurs expériences répétées depuis la premiere découverte qui en eſt dûe à M. John, un des Propriétaires de la Mine.

Comme cet effet eſt certainement produit par quelque principe agiſſant dans l'eau, je demanderois d'abord quel eſt ce principe, & je ferai une mention particuliere des expériences faites dans la vûe de le découvrir.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

Je pris de l'eau du courant dans l'endroit où les barres de fer ſont placées, & j'y verſai une ſolution de ſel alkalin, d'où il s'éleva une forte effervescence, & il ſe précipita beaucoup de ſubſtance brune & épaiſſe.

COROLLAIRE.

Il s'enſuit donc que cette eau contient un fort acide, avec une ſolution de la ſubſtance précipitée.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

J'y mis de l'eau forte, autrement dite de l'eſprit de nitre, & je remarquai qu'auſſi-tôt l'acier détruiſit la couleur bleue.

COROLLAIRE.

Il faut conclure de-là, que la ſubſtance précipitée par l'alkali dans la premiere expérience, fut diſſoute dans la ſeconde par l'acide au point de tranſmettre tous les rayons de la lumiere.

TROISIÈME EXPÉRIENCE.

Ayant mis quelques clous de fer dans cette eau, ils furent en quatre minutes tout-à-fait couverts d'une ſubſtance de couleur de cuivre, où avec un microcoſpe d'un pouce & demi de foyer je ne pus pas diſcerner le fer: ſeulement les clous acquirent alors quatre grains. L'eau produiſit le même

effet ſur l'argent & ſur l'étain, mais non ſur l'or.

COROLLAIRE.

L'accroiſſement de peſanteur & la couleur n'avoient d'autre cauſe que l'adhéſion des particules de la matiere diſſoute dans l'eau par un acide qui ne put pas pénétrer l'or.

QUATRIÉME EXPÉRIENCE.

Afin de déterminer la quantité & la qualité de la matiere contenue dans cette eau, je mis deux drachmes de petits clous de fer dans trois onces d'eau, & après les y avoir laiſſés vingt-quatre heures, j'en trouvai la ſurface couverte d'une écume épaiſſe ſemblable à l'eau calybée de Spa. L'eau perdit ſa couleur bleuë & ſon goût vitriolique. Elle étoit tout-à-fait tranſparente, & il y avoit au fond une quantité de poudre qui étant ſéchée peſoit quatorze grains. Cette poudre fondue produiſit douze grains de cuivre pur. Les clous perdirent huit grains dans l'eau, & pluſieurs ſe couvrirent d'une lame ſolide de pur cuivre. L'eau dans laquelle étoient ces clous, étant filtrée & évaporée, donna

un vitriol verd reſſemblant à tous égards au *ſal martis*, & qui opéra les mêmes effets en le faiſant diſſoudre, & en le mêlant avec une teinture aſtringente.

Cinquiéme Expérience.

En filtrant & en faiſant évaporer l'eau même de la ſource, j'en obtins du vitriol bleu dont la baſe eſt le cuivre.

Il ſuit de toutes ces expériences, que l'acide minéral eſt la qualité active qui réſide dans cette eau; qu'étant mêlé avec la mine de cuivre, il s'unit avec ce métal, & forme un vitriol qui s'y diſſout, & qui reſte juſqu'à ce qu'il rencontre le fer qu'on y met; qu'alors il eſt plus puiſſamment attiré par le fer que par le cuivre, de ſorte qu'il ronge le fer & le change en un vitriol qui ſe diſſout de même, & qui eſt entraîné dans le courant de l'eau, tandis que le cuivre abandonné par l'acide tombe par ſa gravité ſpécifique au fond du trou. Tout ce procédé eſt une ſimple précipitation du cuivre par le moyen du fer. C'eſt donc très-improprement qu'on a voulu y ſuppoſer la tranſmutation du fer en cuivre.

Enfin, pour qu'il ne reſte aucune dif-

ficulté là-dessus, j'ajoûterai les obſervations ſuivantes.

1°. L'eau qui eſt dans ces trous eſt couverte d'une écume épaiſſe, occaſionnée par des bulles d'air qui s'élevent ſur la ſurface, ce qui eſt un ſigne évident de la diſſolution du fer.

2°. Ce fer eſt conſumé par gradation, & il abonde comme le vieux fer en dépreſſions irrégulieres, ſymptomes certains qui annoncent qu'il eſt rongé par un acide.

3°. Le ruiſſeau d'eau qui y coule, eſt chargé d'ocre rouge, qui étant jetté dans un grand feu, eſt attiré par l'aimant. Comme on ne trouve cet ocre que là, il paroît que c'eſt une partie du fer diſſout dans l'eau.

4°. La quantité de cuivre qui ſe trouve dans les trous, après que le fer en a diſparu, ſurpaſſe tellement celle du fer, qu'on m'a aſſuré que ſouvent une tonne de fer produit, ou plutôt précipite une tonne & demie de cuivre. Ce dernier fait prouve ſuffiſamment que le fer n'eſt pas converti en cuivre, puiſque, ſuivant la table de Newton, la gravité ſpécifique du cuivre eſt à celle du fer comme 9000 à 7645.

X.

DESCRIPTION des Mines de Charbon de Caſtle-Comber.

La Mine de ce charbon extraordinaire eſt ſituée à Caſtle-Comber, village d'Irlande, à ſoixante milles Sud-Oueſt de Dublin. Ce charbon brûle dès le premier inſtant qu'on le met au feu, ſans faire la moindre fumée. On voit ſeulement paroître une flamme bleue fortement empreinte de ſoufre, qui paroît conſtamment au-deſſus du feu. Ce phénomène mérite d'autant plus l'attention des curieux, que tous les autres combuſtibles, comme le bois, la tourbe, & les mottes rendent une fumée ſale & mal-ſaine qui infecte toute l'Atmoſphère à trois lieues à la ronde. Ce charbon ſe trouve dans une couche de pierre noire de chaux marbrée, & on le tire du trou à la profondeur de ſoixante & dix ou quatre-vingt pieds. On le ſort de la Mine en morceaux de cent ou deux cens livres peſant, & ſa couleur eſt alors d'un beau bleu de Japon agréablement émaillé avec du ſoufre

fre. La proportion de ce ſoufre qui eſt répandu dans les entrailles de ce précieux combuſtible, a produit aux habitans & à ceux des pays voiſins l'avantage d'un meilleur climat. Il n'y eſt plus queſtion d'air nébuleux, ni impur: un Atmoſphère clair & brillant y a ſuccédé, & ils ont un Ciel d'azur, tandis même que le reſte du Royaume eſt environné des brouillards épais de l'hyver. Le Docteur Méad, quelque tems avant ſa mort, étant inſtruit des qualités de ce charbon, rendit publiquement juſtice à ſon utilité. Il ajoûta qu'il étoit perſuadé que, ſi l'on ſe ſervoit de ce charbon dans la Ville de Londres, le climat deviendroit auſſi ſain pour le moins que celui de Naples, étant encore plus tempéré & exempt des chaleurs exceſſives; qu'il n'y avoit pas à douter que la fumée du charbon ordinaire étoit ſi pernicieuſe, qu'elle enlevoit tous les ans des milliers de perſonnes, par les maladies épidémiques qu'elle occaſionnoit. Une autre utilité qu'on en pourroit retirer, & qui ne ſeroit pas moins conſidérable, ce ſeroit de l'employer ſur Mer dans les voyages de long cours. Perſonne n'ignore que le charbon or-

dinaire eſt une vraie peſte pour les Matelots, la fumée qui en ſort étant ſujette à rentrer dans le Vaiſſeau au moindre ſouffle de vent, mêlée avec les vapeurs de la Mer qui ajoûtent encore à ſon infection. Le charbon de Caſtle-Comber procureroit au contraire un Atmoſphère pur & exempt de toutes ces mauvaiſes vapeurs. Il ſeroit en même tems un antidote certain contre le ſcorbut. Il eſt bien conſtant qu'il ſeroit ſuffiſamment empreint de ſoufre pour opérer ce bon effet. C'eſt de quoi l'on s'eſt convaincu par plus d'une expérience. Entr'autres, on prit un chat dont on mit la tête ſur la flamme bleuë qui ſort du feu de ce charbon. En peu de minutes, l'animal commença à ſe débattre & tomba enfin comme mort. On l'enleva immédiatement de la flamme; à l'aide de la machine pneumatique on pompa tout l'air ſulfureux & raréfié qui étoit dans ſes reins, & on y ſubſtitua un air frais qui rendit à l'animal la vie & l'uſage de ſes jambes.

Tous les Médecins & Apoticaires du pays conviennent qu'il n'y a preſque jamais de maladies chroniques, ni de fiévres épidémiques; qu'il n'y a preſque

point d'exemples de malades attaqués du ſcorbut ou d'aucunes maladies cutanées, ce qu'ils attribuent à la pureté de leur air qui eſt purgé continuellement par les vapeurs ſulfureuſes. Tous les habitans en effet ont un air vif & leſte, qui les fait diſtinguer des habitans du Nord.

On achete ce charbon quatre ſols, monnoie de France, le cent peſant, encore les frais de tranſport y ſont-ils compris juſqu'à dix milles à la ronde. On le tranſporte ſur des traîneaux particuliers qui ſont d'une ſimplicité admirable. Ils ne coûtent pas quarante-huit ſols monnoie de France, bois & façon. Le plus chetif cheval traînera juſqu'à mille peſant, & celaſans gâter les chemins. Voici en quoi conſiſte l'humble méchaniſme de cette utile machine. Ce ſont deux fléches de bois de freſne traverſées par cinq ou ſix piéces de bois attachées ſur un eſſieu quarré. Cet eſſieu eſt fixé ſi immédiatement ſur les roues qu'il tourne avec elles, par le moyen d'un aiguillon tourillé qui n'a pas un pouce de diamétre, & qui poſe dans deux trous pratiqués exprès dans les fléches. En outre, le cheval entraî-

ne l'aiguillon qui force l'eſſieu de tourner avec lui. L'eſſieu donne enſuite le mouvement aux roues qui tournent en même tems. Il eſt certain qu'il y a moins de frottement dans une voiture ainſi fabriquée, n'y ayant qu'un ſeul point de l'eſſieu de la courbe qui en ſoit affecté. D'un autre côté, les roues étant baſſes, & n'ayant pas quatorze pouces de diamétre, elles donnent plus de portre, & la charge étant plus près du cheval, il en tire plus aiſément. Quelquefois l'aiguillon ſort de ſes trous, & il ſemble alors que toute la machine eſt diſloquée; mais on en eſt quitte pour le replacer, & il n'y paroît plus.

Rien n'eſt plus difficile à allumer que ce charbon, & quand on n'eſt pas au fait, on a beaucoup de peine à y parvenir. Le vrai moyen de l'éteindre, c'eſt de le ſouffler: il eſt ſi délicat qu'il ne ſupporte pas le ſoufflet. Tout l'art conſiſte à le bien arranger, & à y laiſſer un trou pour y placer au milieu un peu de charbon ordinaire avec quelques allumettes allumées. Il faut enſuite attendre une heure & demie, quelquefois deux heures, au bout deſquelles on eſt bien dédommagé de ſa

patience par une éruption ſoudaine du feu le plus clair & le plus agréable. Le charbon ainſi allumé durera huit ou neuf heures de ſuite. La chaleur qu'il rend eſt dix fois plus vive que celle d'aucun autre charbon d'Angleterre. Il fait encore de très-bon feu pour la cuiſine. La viande qu'on y rotit étant d'une couleur & d'un goût au-de-là de toute expreſſion. Enfin ce charbon eſt très-propre & net, ne laiſſant pas la moindre ordure après lui. La braiſe qui en reſte peut ſervir aux pauvres, ou bien elle ſert aux Forgerons qui l'employent, & qui l'acheterent quarante-huit ſols le baril.

La commodité du tranſport ajoûte encore à ſon éloge, puiſque la Mine n'eſt pas loin de la riviere de Waterford, qui reçoit des Bâtimens de cent canons.

XI.

XI.

LETTRE du Docteur Jean Fothergill *à la Societé de Médecine de Londres, ſur un Gomme très-aſtringente.*

La nouvelle Gomme aſtringente qu'on a découverte en Afrique, eſt épaiſſe & caſſante, de couleur rouge, tirant ſur le noir, & d'ailleurs fort opaque. Si cependant on la caſſe en très-petites parcelles, elles ſont d'un rouge tranſparent.

Elle n'a point d'odeur; mais dès qu'on la met dans la bouche, on la trouve fortement aſtringente, quoiqu'agréable. La plus grande partie s'y diſſout promptement. Rien n'eſt en même tems plus ſtiptique. Si on la jette dans l'eau, les ſix ſeptiémes ſe fondent promptement, lui communiquent un goût aſtringent, & la colorent d'un rouge foncé; ce qui reſte ſans ſe diſſoudre, ſemble réſineux. Cette gomme diffère du Senega en ce qu'elle eſt beaucoup plus caſſante; du ſang de Dragon, en ce qu'elle ſe diſſout dans l'eau; & des deux par ſa ſtipticité re-

marquable. Sans ces différences, on la prendroit ſans contredit à l'apparence pour du ſang de Dragon.

On m'avoit envoyé des eſſais d'une autre Gomme rouge & épaiſſe, qui provient ſans doute d'un autre arbre, puiſqu'elle ne ſe diſſout pas ſi promptement, & qu'elle eſt d'un goût amer & déſagréable.

La premiere fois que j'en entendis faire mention, ce fut dans une conſultion avec le feu Docteur Oldfield ſur une diarrhée chronique très-obſtinée qui avoit réſiſté à toutes ſortes de remédes. Ce Médecin nous aſſura qu'il avoit ordonné avec ſuccès cette drogue en pareil cas. Je la cherchai en conſéquence chez plus d'un Apoticaire, & je ne la trouvai qu'à Yorck. Le poſſeſſeur n'en avoit qu'une petite quantité qu'il avoit achetée à bord d'un Vaiſſeau venu de Guinée.

Je parcourus enſuite nos Voyageurs d'Afrique, & voici ce que je trouvai dans les voyages de Moore ;

EXTRAIT d'une Lettre d'inſtruction du Gouvernement du Fort Jacques à l'Auteur, alors Facteur à Brucoë, ſur la riviere de Gambi, datée du 27 Mai 1733.

Il y a une liqueur rouge qui coule abondamment de l'écorce d'un arbre nommé *Pau de ſangue*, (le mot de *Pau* eſt une corruption du mot Portugais, *Palo*, qui ſignifie bois), en y faiſant une inciſion, & en peu de tems elle s'épaiſſit juſqu'à la conſiſtence d'une gomme d'un très-grand prix. C'eſt pourquoi vous m'obligerez de faire vos efforts, pour nous en procurer une grande quantité.

En réponſe à cette Lettre, l'Auteur en envoya un échantion de Brucoë, qu'on prit pour de vraie gomme d'Adragan. Il ſe donna beaucoup de mouvement pour tâcher d'en ramaſſer: mais comme on lui en apportoit de toutes les eſpéces juſqu'à des dix & douze livres à la fois, il avoit beaucoup de peine à trouver ſur cette quantité deux livres de vraie gomme d'Adragan; le reſte n'étoit que de la gomme de Sene-

gal, beaucoup moins parfaite.

On peut conclure de tout ce qu'on vient de dire, qu'il se trouve de cette vraie gomme astringente, & que ce seroit une nouvelle découverte à joindre à toutes celles qui ont été faites sur la matiere médicale. Peut-être même en tireroit-on parti dans le commerce, sur-tout pour les couleurs.

Les maladies où cette drogue semble le plus nécessaire, sont la diarrhée habituelle, les fleurs blanches, & généralement toutes les incommodités qui viennent de relâchement & d'acrimonie.

XII.

OBSERVATIONS sur l'Arrack.

Le préjugé général est que l'Arrack est fait avec du ris: je l'avois toujours cru jusqu'à plus ample information. Mes recherches sur ce sujet m'ont appris, que le meilleur Arrack de Goa est fait du jus de l'arbre de Coco de la maniere suivante. On se fournit à cet effet de vaisseaux de terre qui ont un gros ventre & un col étroit, quoique large. Ainsi chargé de ces vaisseaux, on mon-

re ſur l'arbre. Auſſi-tôt qu'on a coupé un nœud, on attache à l'orifice un de ces vaiſſeaux de terre, afin que la liqueur y découle. On fait d'autres inciſions ſemblables, & on y attache autour des pots de terre. Quand on eſt deſcendu, on prépare un grand vaiſſeau pour recevoir le ſuc, & on laiſſe ordinairement le tout en cet état pendant la nuit, qui eſt le tems où l'arbre rend le plus de liqueur. On y retourne le lendemain, & on vuide tous ces vaiſſeaux de terre dans celui de bois, où la liqueur s'épaiſſit, commence à fermenter, & s'éleve juſqu'au haut du baquet. Quand la fermentation eſt finie, la liqueur débarraſſée du ſuperflu, ſe vuide dans un autre vaiſſeau. Etant ainſi diſtillée, elle eſt de la nature de ce que nos Diſtillateurs appellent nos bas-Vins. Cette liqueur eſt ſi foible qu'elle s'aigriroit bien-tôt; mais on la diſtille encore une fois, & c'eſt en cet état qu'on nous l'envoye. Quoique cette liqueur nous ſemble auſſi forte que le Malt, elle n'a en effet que le tiers ou le quart de ſa force : car on rectifie le dernier dans l'eſprit de vin. La moitié de ces eſprits eſt du Malt, tan-

dis que dans le meilleur Arrack de C
les eſprits de ce ſuc n'en occupent qu'
ſixiéme ou huitiéme partie. On ext
de l'Arrack de quelques autres arbr
mais le plus commun, le plus abonc
& le plus facile à extraire, eſt celui
Coco.

Lorſque je vins demeurer en Am
que, j'y trouvai l'Erable dont on ext
dans le printems le ſuc, dit d'*Era*
en y faiſant un trou. On en fait un
queur qui eſt d'uſage. Perſonne juſq
ci n'avoit penſé à l'employer au
ment; j'imaginai d'en faire la même
ſe que les Indiens font du jus de Co
puiſque ces deux liqueurs ſont fort ſe
blables pour le goût. Après l'avoir
fermenter pendant vingt-quatre heu
je le fis diſtiller & rectifier, & l'eſ
qu'on en tira étoit auſſi parfait que c
que donne l'Arrack des Indes Ori
tales.

Il eſt vraiſemblable que le Sycom
& le Bouleau donneroient le même

XIII.

DESCRIPTION de quelques animaux de l'Amérique Septentrionale.

Le *Carcajou* eſt un animal carnacier qui habite les cantons les plus froids de l'Amérique Septentrionale. Il peſe communément depuis vingt-cinq juſqu'à trente livres. Sa longueur depuis la tête juſqu'à la queue eſt de deux pieds, & ſa queue ſeule a huit pouces de long. Il a la tête courte & épaiſſe vis-à-vis du reſte du corps, les yeux fort petits, les machoires très-fortes & fournies de trente-deux dents aigues. Il eſt très-fort & très-furieux pour ſa taille. Quoique carnacier, il eſt ſi lent & ſi peſant, qu'il ſerpente plutôt ſur la neige qu'il n'y marche. Il faut convenir que preſque tout ce qu'on vient d'en dire n'annonce guères un animal carnacier.

Suivant ſa marche, telle qu'on vient de la dépeindre, on voit qu'il ne peut guères ſaiſir d'autre proie que le Caſtor qui eſt auſſi lent que lui. Encore cela n'arrive-t-il que l'Eté, lorſque le Caſtor eſt hors de ſa cabane. L'Hyver le

Carcajou borne ſes efforts à rompre & à détruire la cabane dans l'eſpérance de ſurprendre ainſi le Caſtor, ce qui n'arrive pas ſouvent, parce qu'au moindre bruit que ce dernier entend, il ſe retire ſous la glace. Au reſte, étant forcé l'hyver d'aller chercher dans les bois des proviſions fraiches dont il eſt fort gourmand, le Carcajou ſaiſit ce moment pour l'attaquer.

Une autre chaſſe qui réuſſit quelquefois à cet animal carnacier, c'eſt celle de l'Elan, autrement dit Caribou ou Cerf du Canada. Ce dernier a coutume de choiſir l'hyver ſa retraite dans quelque lieu où croît l'*Anagyris fetide*, connue ſous le nom de *Féve de Treffle*, qui lui ſert de nourriture. Lorſque la terre eſt couverte de cinq ou ſix pieds de neige, il ſe fait des routes pour y arriver. Le Carcajou ſuit ſa manœuvre, grimpe ſur un arbre voiſin de ſon paſſage, ſaute ſur lui & lui coupe la gorge dans le moment. Rien ne peut ſauver cette proie de la force & de l'attaque d'un auſſi dangereux ennemi.

Le Caribou eſt une eſpéce de Cerf. Rien n'eſt plus léger, & il court ſur la neige preſqu'auſſi vîte que ſur la ter-

re, parce que ſes ongles ſont garnis de poils épais qui l'empêchent de gliſſer. Il ſe fait ainſi que l'Elan une retraite dans les bois ſous la neige, & y eſt également expoſé à l'invaſion du Carcajou, qui d'un autre côté ne l'attaque jamais en pleine campagne, n'étant pas accoutumé à perdre ſon tems, ni à riſquer des combats réglés.

I.

PORTUGAL.

LOYSII Antonii Verneii Equitis Torquati, Archidiaconi Eborenſis de Re Logica, ad uſum Luſitanorum adoleſcentium, libri ſex, &c. » Traité de » Logique en ſix Livres, à l'uſage de » la Jeuneſſe Portugaiſe. Par M. *Louis-Antoine Verney*, Archidiacre d'Evora. A Rome 1757. *in*-8°. «

QUOIQUE cet ouvrage ſoit imprimé à Rome, & que l'Auteur même y ſoit établi, nous avons cru qu'il convenoit d'en faire honneur au Portugal. M. *Verney*, Portugais célebre, n'eſt pas inconnu aux Lecteurs de notre Journal : celui de Mars 1755. pag. 10. en parle avec éloge, & donne une idée très-avantageuſe de la premiere édition de ſa Logique faite à Rome en 1751.

Cette premiere édition n'étoit qu'en cinq Livres : celle-ci eſt diſtribuée en ſix, & l'Auteur y a fait encore quelques

autres changemens. Plusieurs endroits qui pouvoient laisser quelque embarras aux Lecteurs, ont été refondus, ou éclaircis par des notes. Quelques-uns ont été plus développés, d'autres au contraire racourcis : enfin l'Auteur en a retouché soigneusement la diction.

Pour prouver la bonté de cet ouvrage, il suffiroit d'observer que la Logique de M. *Verney* est adoptée en Italie par plusieurs Evêques, & par différentes Ecoles. Mais elle n'est pas moins estimée de Sçavans d'Allemagne. Les Actes de Leipsick du mois de Sptembre 1754 en donnant l'extrait des premiers ouvrages de l'Auteur (1) & de celui-ci, en ont porté ce jugement général. » C'est dans cet esprit que le Sçavant M. *Verney* a publié des élémens de Philosophie à l'usage de la » Jeunesse Portugaise, ouvrage très-» propre à former l'esprit & à donner » de la pénétration. Ces élémens sont si » bien faits, qu'aucun Ecrivain moder-» ne en ce genre ne peut lui être com-

(1) *Apparatus ad Philosophiam & Theologiam, &c. Romæ* 1751. 8°. *De Re Metaphysicâ Libr. IV. Ibid.* 1754. 8°.

» paré ou du moins préféré . . . Quant
» à sa maniere d'écrire, elle est sans
» contredit très-pure & d'une élégance
» soutenue. Nous admirons principale-
» ment sa grande lecture : elle est telle
» que nous croyons qu'il y a peu de
» Sçavans en Allemagne qui connois-
» sent mieux ce qu'il y a de bon dans
» *Leibnits*, *Thomasius*, *Wolf*, *&c.* &
» qui puissent en faire un meilleur
» choix. « Et en un autre endroit :
» Tout l'ouvrage est semé d'une érudi-
» tion qui décele dans ce Philosophe
» une multiplicité de connoissances
» qui s'allient rarement ensemble. . . .
» Elle brille sur-tout dans ses notes,
» où l'on voit que l'Auteur a lû avec
» beaucoup de discernement & les an-
» ciens & les modernes. De plus, on
» apperçoit dans tous ses Ecrits une fran-
» chise, une candeur singuliere, un
» esprit éloigné de toute partialité, un
» discernement délicat & toutes les au-
» tres qualités d'un bon Maître de Phi-
» losophie, qualités qui se trouvent au-
» jourd'hui très-rarement réunies dans
» nos Philosophes. « (1)

(1) Hæc præclarè intelligens Vernius, vir il-

Cependant les Jéſuites de Portugal firent contre la Logique de M. *Verney* une ſatyre vive & piquante, intitulée *Furfur* (le ſon) ; mais il ne daigna pas répondre à une piéce frivole dictée par l'injuſtice & la jalouſie.

Donnons une idée de l'ouvrage de M. *Verney*.

---

luſt. & Rever. elegantiſſimæque doctrinæ, inſtituit elementa Philoſophiæ proponere juventuti Luſitanæ, quibus rectè & ad intelligendi ſubtilitatem & ad explicandi elegantiam conformaretur. In quo ei res ita feliciter ſucceſſit, ut non habeamus inter recentiores hujus generis ſcriptores qui ei vel comparari poſſint vel præferri . . . . Tùm verò genere utitur ſcribendi ſine cacozeliâ puro & totâ ſuâ forma, id quod caput rei eſt, elegante. Imprimis admirati ſumus lectionis copiam . . . . ut vix V. C. in ipſâ Germaniâ eſſe putemus qui *Leibnitii*, *Thomaſii*, *Wolfii*, *Rudigeri*, &c. bona melius norit, aut quæ omnes bona habeant melius delecta coagmentarit. . . . Totum autem opus variâ eruditione reſperſum & veſtigiis doctrinæ omnigenæ impreſſum eſt . . . . . Notulæ etiam ſubjectæ, unde varia & cum delectu inſtituta lectio apparet & veterum & recentiorum. Tùm toto opere candor quidam ingenuus, alienus à partium ſtudio animus, judicandi dexteritas, aliæque bonæ Philoſophiæ Magiſtri virtutes, rariſſimè hodie in eo genere hominum conjunctæ, agnoſcuntur.

Le premier Livre contient l'Hiſtoire de la Logique, morceau ſçavant & d'une préciſion ſinguliere. On en recherche ici l'origine; enſuite on en décrit les viciſſitudes & les révolutions d'âge en âge. L'Auteur parcourt rapidement les anciennes Ecoles de la Gréce depuis *Zénon Eléate*, juſqu'à *Epicure*, dont il rapporte les Canons. De-là il paſſe à la Logique des Chrétiens, à celle des Arabes, & à celle des Scholaſtiques. Il reconnoît que les premiers eſſais de réformation dans la Dialectique ſont dûs à *Ramus*; qu'il a le premier ſecoué le joug du Péripatétiſme, & qu'il a été le précurſeur de *Bacon*. C'eſt au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, & à l'ouvrage du dernier, intitulé *Novum Organum*, que M. *Verney* fixe l'époque de l'entiere réformation de la Logique. Viennent enſuite *Gaſſendi*, qu'il regarde comme le Reſtaurateur de la Logique, *Hobbes* lié d'une amitié fort étroite avec *Gaſſendi*, mais qui n'en fut pas plus religieux, (*non obſcurè in Epicureiſmum inclinans*), *Deſcartes*, l'Auteur de l'art de penſer, & *Mallebranche*. M. *Verney* caractériſe habilement tous ces Philo-

sophes. Suit le renouvellement de la bonne Logique, dont l'exposition termine le Livre. L'Essai de *Lock* sur l'Entendement humain; l'Art Critique de *le Clerc*; l'Essai de Logique de *Mariotte*; l'Introduction à la Philosophie de la Cour de *Thomasius*; la Philosophie Synthetique de *Rudigerus*; les ouvrages de *Wolf*; ceux de quelques autres Philosophes Allemands, & le Système de Réflexions de M. de la *Croze*, sont ici bien appréciés.

Le deuxiéme Livre traite de la nature & de la nécessité de la Logique.

Il est traité dans le troisiéme des idées & de leurs signes; dans le quatriéme du jugement & de la nature du raisonnement, ou de la *Ratiocination*; dans le cinquiéme de la connoissance de la vérité, & dans le sixiéme de la recherche de la vérité. A la fin est un *Appendix* sur l'Art Syllogistique, ou l'*Argumentation*.

Si après les Journalistes de Leipsick & ceux d'Italie, nous osons hazarder notre jugement sur cette excellente Logique, nous ne connoissons point d'ouvrages en ce genre qui réunissent autant

de bonne Critique, de Méthode & de bonne Philoſophie. Non-ſeulement elle nous paroît très-propre à former l'eſprit des jeunes gens pour qui elle eſt deſtinée ; mais nous croyons qu'elle peut être encore très-utile aux Maîtres, & leur donner des vûes ſur l'*Art de penſer*. Par-tout l'Auteur montre cette franchiſe, ce caractère de modeſtie & cette ſage défiance qui font tant d'honneur à *Gaſſendi*, le moins préſomptueux des Philoſophes.

ALLEMAGNE.

I.

PLAN einer Academie zu Bildung des Verſtandes und herzens junger leute, &c.

PLAN d'une Académie pour former l'eſprit & le cœur des jeunes gens. 1758. *in*-8°. ſans lieu d'impreſſion.

Quid dulci voveat nutricula majus alumno,
Quam ſapere. Horat.

L'Auteur de cet ouvrage qui a paru en Suiſſe, & principalement à Zuric, eſt M. *Wieland*, établi dans cette Ville, & déja connu par beaucoup de bons écrits.

Tout le monde convient, que l'éducation de la Jeuneſſe eſt l'affaire la plus importante, & chacun ſe plaint des défauts ſans nombre de la façon dont elle eſt élevée chez nous. Si je voulois projetter ici quelques idées Platoniques, je pourrois propoſer d'aſſez bons moyens pour ſatisfaire ſolidement à toutes les plaintes qui peuvent être faites ſur cette matiere. Mais je ne ferois rien de nouveau, & toutes mes ſpéculations

n'auroient apparament d'autre effet que les projets de Raphaël, dans l'Utopie de Thomas Morus. Ce ſont-là des caprices Scolaſtiques, diroient ceux qui connoiſſent le monde ; l'exécution en eſt impoſſible, parce qu'ils ſont trop incompatibles avec nos préjugés dominans, & parce qu'ils nous ſuppoſent bien plus raiſonnables que nous n'avons envie de l'être. Je me réduis donc maintenant à jetter ſur le papier, non pas mes foibles penſées, comme on dit ordinairement, par une très-fauſſe modeſtie, mais les meilleures & les plus réfléchies que je ſois en état de produire, ſur l'établiſſement d'une Académie ; & je tâcherai de les arranger de maniere qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait inutiles.

Pour donner à mon plan plus de perfection, je ſerai ſans doute obligé de conſulter les anciens Grecs, qui, comme on ſçait, ont ſur cet article, & dans beaucoup d'autres, de grandes prérogatives ſur nous, tellement que nous devrions les regarder ici comme nos précepteurs. Car nous ſerions encore plongés dans l'ignorance des tems barbares, ſi l'on n'avoit pas tiré de la pouſ-

ſiere & publié leurs écrits. Je veux donc, pour m'appuyer ſur une bonne baſe, me donner la légere peine d'examiner les idées des Anciens ſur l'éducation, & de faire voir comment ils dirigeoient une affaire dont ils croyoient que toutes les circonſtances importoient beaucoup à l'Etat.

Autant que je puis me rappeller les obſervations que j'ai faites en liſant les anciens Auteurs, je trouve que toute la méthode de leur éducation & de leur inſtruction étoit fort différente de la nôtre. Parmi nous, la premiere partie de la vie juſqu'à l'adoleſcence ſe paſſe d'une maniere très-ridicule, & ce n'eſt ſûrement pas trop dire, que d'oſer avancer que c'eſt le tems où l'on jette les malheureux fondemens de toute notre future détérioration. L'inſtruction ni la diſcipline ne ſont point fondées ſur la nature de l'ame humaine, & de chaque ſujet en particulier. On ſe contente d'exercer la mémoire par la méthode mal-à-droite & longue d'apprendre le Latin, où cependant le très-petit nombre de ceux qui en profitent le plus, ne parvient pas ſeulement à un dégré médiocre. Toutes les

autres facultés de l'ame restent en attendant incultes & en friche ; elles s'amolliſſent par leur inaction, & pour ainſi dire, ſe rouillent. On nous garde ainſi, comme par force & en dépit de la Nature, dans une longue enfance ; en ſorte qu'un homme de ſeize à dix-huit ans, qui a été fouetté dans les Ecoles pendant plus de huit à dix ans, pour l'amour des Auteurs claſſiques, ne s'en trouve ni plus ſçavant ni plus ſpirituel, quoique, ſelon les apparences, il ait été conduit aux plus pures ſources de la véritable érudition & du bon goût.

Sous les premiers Empereurs Romains, lorſque les Ecoles publiques devinrent plus fréquentes dans cette Nation, autrefois toute martiale, on faiſoit lire également à la Jeuneſſe les Auteurs des Grecs & Latins, comme des Auteurs claſſiques. Mais *Quintilien* nous apprend que l'on ne s'en ſervoit pas ſeulement comme des ſources de la Langue, mais encore comme du dépôt du ſçavoir & de l'éloquence. On ne croyoit pas que *Demoſthène* eût tant travaillé ſes diſcours au Peuple d'*Athènes*, pour que quelques ſiécles après les jeunes

gens de Rome en appriſſent à bégayer la langue Grecque, & l'on trouvoit dans *Xenophon* & dans *Iſocrate* des choſes plus importantes à apprendre que des régles de Grammaire. Chez nous au contraire la Jeuneſſe s'enrichit tout au plus de mots : les Maîtres pour l'ordinaire ſont contents, lorſque leurs Eleves ſçavent rendre les mots latins en ceux de leur langue naturelle, & quand ils peuvent les arranger eux-mêmes à-peu-près ſuivant les régles, mais rarement ſuivant le génie de la langue. On ne s'embarraſſe guères de leur apprendre quelles idées il faut qu'ils ſçachent combiner avec ces mots, ni comment & dans quel deſſein ces idées doivent être combinées les unes avec les autres.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on croit inconſidérément que les études qui conviennent le plus aux ames tendres & flexibles, ſont trop difficiles & trop ſublimes ; & qu'au contraire la Science Grammaticale, qui certainement eſt plus difficile que la Métaphyſique, eſt l'étude la plus convenable à la Jeuneſſe.

Les anciens Grecs, autant que je l'ai pû remarquer, faiſoient conſiſter l'édu-

l'homme étant né n'étoit encore
embrion qu'il falloit former, p
faire devenir homme ; que ſans
cice le corps & l'ame étoient foi
pareſſeux & comme impuiſſans ;
avoient tous deux beſoin d'une c
ne diſcipline, d'un certain régim
d'une ſorte de *Gymnaſtique ;* que
deux acquieroient par ces moyen
vivacité, leur agilité, leur viguer
toutes les qualités ſans leſquell
n'auroient jamais pû paroître avec
re, ou avec ſuccès, dans la carrie
la vie. Ainſi le but de leur éduc
étoit de former leurs jeunes cito
à ce qu'ils appelloient énergique
d'un ſeul mot (1) qui comprend t
les perfections & toutes les prér

qui n'en a que la figure, en un mot, les qualités qui élevent l'homme, qui l'embelliſſent, & qui le mettent en état de tenir honorablement ſa place dans l'ordre des Etres raiſonnables. Dans ce deſſein, qui ſeul eſt digne de la Nature humaine, on inſpiroit de bonne heure aux jeunes gens le goût pour le beau & pour le bon; on les rempliſſoit des meilleurs principes de Morale & de Politique. C'étoit toujours dans ce point de vûe qu'on leur faiſoit étudier Homere; qu'on avoit ſoin d'orner leur mémoire des ſentences les plus ſages des Poëtes qui furent les premiers Précepteurs & les premiers Philoſophes des Grecs; qu'on nourriſſoit leur imagination des images attrayantes de tous les genres d'héroïſme, Enſuite, lorſqu'ils étoient à un certain âge, on les mettoit ſous l'inſpection & dans la ſociété d'hommes ſages, pour apprendre dans leurs entretiens ce qui eſt noble ou vil, juſte ou injuſte, ſageſſe ou folie, les devoirs différens de la Religion, de la Société, ceux que l'état dans lequel nous vivons & tous les autres rapports de notre condition exi-

gent de nous (1). Cette étude que les Grecs appelloient proprement la Philoſophie, étoit réputée la partie la plus néceſſaire & la plus eſſentielle de l'inſtruction, comme celle à laquelle les ames ſont le plus propres, tant qu'elles ſont encore molles, flexibles, & non altérées par de mauvaiſes habitudes. Il n'étoit pas ici queſtion de ſpéculations curieuſes; l'objet de cette éducation étoit bien plus noble: on vouloit élever des citoyens vertueux pour l'Etat. Ainſi on regardoit la Philoſophie comme une diſcipline de l'ame néceſſaire à chaque homme en particulier, parce que chaque homme a des idées qu'il faut éclaircir, des inclinations qu'il faut diriger au meilleur but & à des objets convenables, des paſſions qu'il faut aſſujettir, des vices qu'il faut corriger, des vertus qu'il faut cultiver & même exalter encore. Toute l'inſtruction de la Jeuneſſe étoit alors tellement pratique, que des Sociétés Philoſophiques, dans leſquelles furent élevés quantité d'excellens Politiques & de

(1) *Xenophon. Memorab. Socrat.* L. I. C. I.

bons

bons Citoyens, avoient des exercices réglés pour l'ame ſeule, dont l'objet étoit d'accoutumer les jeunes gens aux vertus qui ſont en même tems les plus néceſſaires & les plus difficiles ; à la continence, à la modération, à la patience, à l'amour du travail, au mépris des douleurs. C'eſt dans la décadence & l'abolition de ces exercices qu'il faut chercher la véritable raiſon, pour laquelle le déſintéreſſement, la probité, la ſimplicité, la grandeur d'ame de la plûpart des Héros de *Plutarque*, nous paroiſſent aujourd'hui ſi romaneſques. L'oubli de cette éducation eſt en même tems une des premieres ſources de la corruption générale des nouveaux habitans de l'Europe, qui tiennent encore viſiblement & ſenſiblement, ſi j'oſe le dire, de la barbarie de leurs Ancêtres en une infinité de choſes.

On joignoit à cette Philoſophie morale & civile les Beaux Arts, & particulierement l'Eloquence, qui ſans contredit eſt un des ornemens les plus néceſſaires à un homme qui doit rendre à la Société des ſervices un peu plus que méchaniques. Perſonne n'ignore la hau-

te eſtime qu'on avoit généralement parmi les Grecs pour l'Eloquence ; combien cette Nation étoit ſenſible à ſa beauté & à ſa force magique ; combien un citoyen patriotique pouvoit par ce ſeul moyen ſe rendre utile à ſa Patrie. Tous les jeunes gens de famille ou d'un eſprit un peu élevé, étudioient l'art de parler, & la ſeule Ville d'Athènes a produit en aſſez grand nombre de cette ſublime eſpéce d'Artiſtes, dignes même d'être admirés dans le tems des Iſocrates & des Demoſthènes. Je ſçai bien que la liberté populaire & la conſtitution démocratique rendoient comme indiſpenſable l'uſage de l'éloquence, ou du moins l'art de manier la parole, & de s'exprimer en public d'une façon politique & judiciaire. L'émulation contribuoit auſſi à porter l'éloquence, comme le reſte des beaux Arts, à ce haut dégré de perfection, que les plus habiles Orateurs modernes ſçavent mieux admirer qu'imiter. Mais il me paroît toujours fort étrange qu'on veuille en conclure, que l'exercice de l'éloquence eſt moins néceſſaire aujourd'hui qu'elle ne l'étoit chez les anciens Grecs & Romains, ſur-tout dans les pays où

le mot de liberté eſt mal ſonnant. Quoique notre conſtitution actuelle ſoit politique, ſoit civile, principalement en Allemagne, ne paroiſſe pas être fort favorable à l'éloquence, il eſt cependant inconteſtable qu'il y a toutes ſortes d'avantages à cultiver cet Art merveilleux, pour ceux principalement qui ont à parler en public & même à écrire. Eh n'eſt-ce rien que ceux dont Cicéron fait un ſi beau tableau ? » N'eſt-ce rien que de pouvoir par la parole » aſſembler ſur ſes pas les hommes & » les y attacher ; d'entraîner les eſprits, » de s'aſſujettir les volontés, de les » pouſſer où l'on veut, & de les ramé- » ner à ſon gré ? Quoi de plus agréa- » ble à entendre & de plus flatteur pour » l'eſprit qu'un diſcours orné de ſages » maximes & d'expreſſions mâles, éner- » giques (1) ! «

Mais nous avons à retirer de la culture de l'Eloquence beaucoup plus que

(1) Nihil mihi præſtabilius videtur, quàm poſſe dicendo hominum tenere cœtus, mentes allicere, voluntates impellere quò velis, unde autem velis deducere. Quid enim tam jucundum cognitu atque auditu quàm ſapientibus ſententiis, gravibuſque verbis ornata oratio ?

du plaiſir ſimplement. Elle eſt d'une utilité infinie dans la Chaire, & l'indolence ou la froideur preſqu'univerſelle des Chrétiens la rend même indiſpenſable. La Chaire eſt chez nous l'unique endroit où l'on puiſſe parler au Peuple, pour qui les arts de l'éloquence ſont particulierement deſtinés. Souffrirons-nous encore long-tems que les François qui ont leurs Boſſuets, leurs Bourdaloues, leurs Maſſillons, & grand nombre d'autres Orateurs, nous faſſent rougir de notre indigence?

La faculté de bien écrire eſt liée immédiatement à l'éloquence, ou toutes deux ne ſont plutôt que le même art, ſi ce n'eſt que la derniere a de plus la déclamation & l'action. L'éloquence parmi les Grecs influoit encore ſur la Philoſophie, dans la Politique, & dans l'Hiſtoire. Platon, pour ſa ſublime éloquence, fut appellé l'Homere des Philoſophes: les Muſes mêmes, diſoit-on, emprunteroient, pour s'exprimer, le langage de Xenophon. Herodote ne s'acquit pas peu d'éloges par les agrémens de ſon ſtyle & par ſon éloquence naïve. Ariſtote même, le plus profond, le plus abſtrait & le plus ſec de

tous les anciens Philosophes, est estimé par l'élégance & par l'énergie de son style, quoiqu'il ne se piquât de rien moins que de sacrifier aux Graces. N'est-ce pas plutôt pour avoir entierement négligé la véritable éloquence, que nous sommes accablés de misérables écrivains sans nerfs, sans vigueur, sans substance, & nécessairement très-ennuyeux ? La plûpart de nos Ecrivains, tant Ecclésiastiques que Laïques, avouent communément eux-mêmes dans leurs impertinentes Préfaces, qu'ils ne se piquent point d'écrire poliment, & d'une maniere attrayante. Eh pourquoi donc ont-ils la fureur d'écrire ? Pourquoi serions-nous obligés de lire les ouvrages de gens, qui s'embarrassent si peu de quelle maniere ils écrivent ? Ils trouvent cependant des Lecteurs, & ils contribuent à corrompre le bon sens & le goût de toute une Nation. Ce n'est donc que par l'éducation qu'on peut remédier à ces inconvéniens. Revenons à mon sujet.

Les Grecs, à l'étude de l'éloquence joignoient la culture des autres beaux arts, & aucune Nation ne les a poussés aussi loin qu'eux. Les Raphaëls, les

Carraches, les Girardons des nouveaux tems, ainſi que les Miltons, les Thomſons, les Corneilles & les Racines, n'ont pû concevoir de penſée plus orgueilleuſe, ni prendre un vol plus ſublime, que d'imiter les Anciens qu'ils ont étudiés avec autant de ſoin que la Nature même, & qu'ils égalent à peine pour le génie & pour l'art, quoiqu'ils les ſurpaſſent de tems en tems pour l'objet. Le bon goût général des Grecs avançoit la perfection des beaux Arts, & brilloit dans tous leurs ouvrages. Ne pas être tranſporté en liſant, ou entendant lire une Ode de Pindare, regarder un tableau de Zeuxis ſans l'intelligente admiration d'un connoiſſeur, auroit été parmi eux auſſi indécent à un homme bien élevé, que de n'avoir aucune expérience à la lutte ou à la courſe. Ils allerent ſi loin à cet égard, que dans les éloges de leurs plus grands hommes, dont ils ont cent choſes dignes d'éloge à dire, ils oublient rarement de nommer celui qui leur apprit à jouer de la flute ou du luth. Ils regardoient tous ces Arts, nés de l'abondance & de la joie, comme les ſources d'un amuſement décent & modeſ-

te, & comme les meilleurs moyens de rendre les ames douces, flexibles & traitables. De-là le mot d'*Amouſos* (éloigné des Muſes) ſignifioit auſſi chez les Grecs un homme ſans graces, un ſtupide. Ils ſçavoient combien le goût, cette faculté délicate & prompte qui apperçoit le vrai Beau par une eſpéce de ſentiment ou de ſens interne, eſt liée étroitement avec la ſaine raiſon, la régularité de l'ame & la politeſſe des mœurs. Or comme il eſt preſqu'impoſſible de poſſeder ces dernieres qualités, ſans les premieres, ils exigeoient d'un jeune homme bien né qu'il fût élégamment conformé, tant pour le corps que pour l'eſprit (1), c'eſt-à-dire, un vrai *Virtuoſe* : titre dont on abuſe aujourd'hui preſque autant que du nom de Poëte, & ſous lequel le plus fin ou le plus ſpirituel des Anglois modernes *Shafteſbury* (2) comprend l'idée d'un homme dont les Muſes & les Graces ont formé l'eſprit & le corps; d'un ama-

(1) Καλος καὶ αγαθος.

(2) *Characteriſtick, T. III. Miſcellany III. Chap. I.*

teur de la Nature & de l'Art, qui connoît les ouvrages de génie, qui ſçait apprécier les Sciences, qui a étudié le monde, les caractères, les conſtitutions, les talens, les Loix, les mœurs, les Religions, tous les Arts, toutes les inventions humaines, & qui ſçait en tout cela démêler ce qui eſt véritablement juſte & beau ; *qui veræ numeros modoſque vitæ didicit, & ſuâ vivendi ratione exprimit.* Nous ne pouvons bien rendre l'idée d'un *Virtuoſe* de cette eſpéce, que d'après celles qui nous reſtent de Xenophon, de Platon, de Pericles, de Dion, de Scipion, de Brutus & de beaucoup d'autres.

On ſe trompe fort, quand on croit que ces hommes ſi diſtingués ont été parmi les Grecs & les Romains, ce que les eſprits réellement beaux (non les beaux eſprits), aujourd'hui ſi peu communs, ſont chez nous : *rari nantes in gurgite vaſto.* C'eſt dommage que nous n'ayons pas les vies de tous ceux qui méritoient d'être deſſinés par un Plutarque ou un Xenophon. Les grands Généraux & les grands Orateurs n'étoient pas abſolument communs chez les Grecs ; mais ils avoient bien des *Virtuoſes*, parce que

cette qualité étoit une ſuite de leur éducation.

Quoique je n'aye crayonné cette éducation que ſur les détails rapides qui ſe ſont préſentés à ma mémoire, je crois cependant qu'il ſera facile de comprendre par ces premiſſes hiſtoriques, pourquoi dans les anciens Perſonnages, ainſi que dans les Statues antiques, on opperçoit un certain air de grandeur & une noble ſimplicité, réunies à une élégance aiſée, & qui participe de ces deux caractères; pourquoi auſſi nous trouvons dans leurs mœurs plus de naturel & de décence, dans leurs Ecrits plus de génie & de force, que dans les mœurs & dans les Ecrits modernes, ſurtout des Allemands. C'eſt l'éducation qui forme les hommes. Si elle eſt défectueuſe & mal ordonnée, elle peut faire des mêmes hommes, qui, mieux ſoignés ſeroient devenus de très-beaux modéles, des caricatures ou de mauvais manequins.

Ainſi, comme parmi les Anciens, un goût exquis, un ſens droit, un jugement ſain, des ſentimens élevés, & des mœurs également élégantes & ſimples, furent des fruits naturels de leur éduca-

tion, la pédanterie, la ruſticité & une ſtupidité ſçavante ſont les fruits ordinaires de la nôtre. Chez les Anciens, toute la Science & l'Inſtruction furent pratiques; notre maniere d'étudier ne ſert qu'à rendre plus épaiſſe la cloiſon qui eſt entre la tête & le cœur. On ne doit donc pas être étonné que parmi les Grecs & les Romains un jeune homme de ſeize ans montrât plus de vertu & plus de capacité, qu'on ne peut en trouver chez nous dans la plûpart des jeunes gens du même âge, qui ſont encore enfans par l'eſprit, & barbares par la maniere de vivre. Tant que nous calculerons ſi différemment, la différence ſera toujours la même dans les réſultats.

J'ai mis ces conſidérations en avant, pour produire les idées fondamentales qu'on doit ſuivre dans le projet d'une inſtitution ſalutaire. Je penſe qu'on manquera toujours le but, tant qu'on s'écartera des vûes & de la méthode des Anciens, dont il faut ſe rapprocher tant qu'il eſt poſſible. Car quelque bien ordonnée que puiſſe être une Ecole ou une Académie, il faut toujours que les Maîtres ayent étudié dans les Anciens.

l'art de former l'eſprit & le corps des enfans (1); les vrais principes du bon ſens, la connoiſſance de la Nature humaine, & l'art de développer les ames, ou, comme diſoit Socrate, de les faire enfanter, art dont je parlerai plus amplement.

Dans cette vûe, je vais tracer un plan d'inſtruction, formé à-peu-près ſur la maniere des Anciens. Quand il ne ſeroit pas poſſible de l'exécuter dans toute ſon étendue, comme il en eſt de tous les projets de cette eſpéce, il pourra toujours nous rendre à-peu-près les mêmes ſervices, que l'idée parfaite de la beauté rend à un Peintre ou à un Sculpteur qui travaille ſur un modéle qu'il n'eſpere pas pouvoir exprimer jamais ſur la toile ou ſur le marbre. Lorſque j'aurai déterminé le but d'une bonne inſtitution propre à la Jeuneſſe, & les qualités qu'il faut tâcher de produire dans les Eleves, je traiterai des qualités des Maîtres, de ce qu'on doit enſeigner aux jeunes gens, de la méthode, des exercices, de la diſcipline,

(1) παιδείαν καὶ ἀνδρίαν.

& j'eſſayerai de donner enſuite un plan de l'ordre extérieur de l'Inſtitut que je propoſe.

Le but de l'inſtruction ne peut être raiſonnablement que de rendre les jeunes gens propres à remplir les vûes pour leſquelles ils ſont entrés dans le monde. Ces vûes ſont déterminées par les relations dans leſquelles nous nous trouvons, & qui ne dépendent pas de notre volonté. En qualité de créature raiſonnable, nous ſommes en relation avec Dieu; en qualité d'hommes, avec toute la ſociété humaine; en qualité de membres des Sociétés Politiques, avec les états dont nous dépendons; enfin en qualité de Chrétiens avec le monde inviſible. Notre vie, ſi elle eſt bien arrangée, doit conſiſter dans l'harmonie de ces divers rapports; mais il faut en apprendre la nature & les moyens de ſatisfaire à ce qu'ils exigent de nous. Or la maniere dont la Jeuneſſe doit en être inſtruite, eſt préciſément l'objet qui m'occupe.

Je conſidère ici tous les enfans comme appartenans à la Société ou à l'Etat; il lui importe donc beaucoup qu'ils deviennent des membres ſains qu'on puiſ-

ſe employer utilement chacun dans ſa ſphère, & ils ſeront tels, ſi les talens de chacun ſont tellement cultivés, qu'ils puiſſent ſe porter au but auquel ils ſont deſtinés par la nature, & par-là s'y rendre plus propres. Si, par exemple, on veut former des hommes braves, de bons citoyens, des Chrétiens pratiques, tout ce qu'on enſeigne dans notre Ecole a cela pour but direct ou indirect. Mais ce but, tout noble qu'il eſt, n'exclud point les Etudes les moins importantes, auxquelles la Jeuneſſe a coutume d'être exercée. Toute la différence conſiſte en ce que ce qui eſt l'objet principal des Ecoles, ne doit être ici compté que parmi les moyens de parvenir à un objet plus ſublime. La connoiſſance des langues, par exemple, ſemble être le but de tout le travail dans la plûpart des Ecoles, & chez nous ce n'eſt qu'un moyen. Les langues anciennes, & principalement la Grecque & la Latine ſont néceſſaires à un Sçavant de profeſſion; les langues modernes ſont néceſſaires à un homme de Cour, à un Gentilhomme, à un homme de Guerre. Les langues anciennes qui ſont un ornement du ſçavoir, ne ſont proprement utiles

que parce qu'elles ſont la clef des Sciences, ou des moyens de communication avec les Sçavans. Ainſi ces langues regardées comme moyens ou comme ſimples inſtrumens, ſont les moindres connoiſſances dont on doive occuper la Jeuneſſe.

Ce que j'ai dit de l'objet général de notre Académie, eſt à la vérité fort connu. Tout le monde ſçait, que c'eſt auſſi le but des Ecoles, dont cette Académie ne doit différer que par les moyens qu'elle employera pour l'atteindre plus ſûrement. Si pourtant l'exécution en paroît facile ſur le papier, il n'eſt pas auſſi aiſé de lui donner de l'exiſtence, & il eſt plus difficile encore de trouver des Maîtres qui ſoient propres à en remplir les divers objets. Mais les obſtacles n'effrayent jamais un bon eſprit; & s'il eſt glorieux pour un Miniſtre ou pour un Prince d'avoir fait un établiſſement utile, ce n'eſt que quand ils ont réellement le meilleur but, & quand ils viſent à la plus grande perfection poſſible. Pour nous, dont tout le partage eſt de penſer, nous ne pouvons guères faire plus que d'avoir d'excellentes idées; c'eſt au Souverain & à leurs coopéra-

teurs à les réaliſer. Combien eſt grand un Prince qui a le pouvoir de répandre ſes bienfaits ſur des Nations entieres, & de les étendre à pluſieurs ſiécles après lui ! Combien eſt-il encore plus grand, lorſqu'ayant cette faculté, il l'employe efficacement ! Mais qu'en même tems il entend bien ſes véritables intérêts ! Car le chemin le plus court & le plus direct pour ſon profit particulier, eſt d'avancer le profit public. Les ſources qui viennent de la Mer y retournent par mille routes différentes.

Cependant quelque bon que ſoit notre but, nous n'y parviendrons jamais, à moins que d'uſer de prudence & de dextérité dans le choix, ainſi que dans l'application des moyens. Ces moyens ſont les Maîtres en tout genre, les Arts & les Sciences, & la diſcipline. Dans l'Académie dont nous donnons le plan, les Maîtres doivent être & les plus ſages & les plus habiles, pour enſeigner à la fois de la maniere la plus réguliere, la plus ſolide & la plus agréable, des choſes néceſſaires & utiles. La diſcipline ſous laquelle il faut tenir la Jeuneſſe, doit être convenable à la nature de l'homme & à l'objet de l'inſti-

tur. Il faut donc qu'elle ſoit dégagée de toute contrainte (*liberalis*) , modérée, qu'elle tienne le milieu entre la rigueur & la négligence, entre la licence & l'eſclavage.

Chaque Nation , ſelon M. d'Alembert, a une partie qui conduit les autres, & une qui ſe laiſſe conduire. La premiere ſe partage encore en deux claſſes principales , dont l'une comprend tous ceux qui adminiſtrent dans l'Etat le pouvoir légiſlatif & exécutif ; la ſeconde , ceux qui, autoriſés par la ſupériorité de leurs talens & de leurs lumieres, ou par le Magiſtrat, preſcrivent comme on doit penſer , pour penſer juſte, & comme on doit vivre, pour mener une vie heureuſe. C'eſt aux derniers que ſont confiés l'eſprit & les mœurs d'une Nation, parce qu'il dépend d'eux d'y introduire, ou d'en éloigner la raiſon ou la ſtupidité, la liberté ou l'eſclavage de l'ame , des ſentimens bas ou nobles, du bon ſens ou un goût corrompu, la piété ou la ſuperſtition & le fanatiſme, ſelon ce que cette partie penſante penſe bien ou mal. Il n'eſt pas douteux que le Créateur, qui agit toujours conformément à ſes vûes, donne

à chaque Nation & à chaque ſiécle un nombre ſuffiſant d'hommes doués de tous les talens & de toutes les diſpoſitions néceſſaires, pour être les Docteurs des autres. Mais comme on n'y fait pas d'ordinaire grande attention, il arrive que beaucoup d'excellens eſprits ſont négligés & que bien des ſujets incapables ſe gliſſent dans la reſpectable claſſe des hommes à qui l'inſtruction de la Jeuneſſe & du Peuple eſt confiée. On peut bien leur donner le pouvoir, mais jamais la capacité d'exercer leur emploi; & un Magiſtrat qui nomme un pédant, quoiqu'habile dans la Scholaſtique, pour enſeigner la Philoſophie ou la Religion, n'agit guères plus ſenſément qu'un Prince qui nommeroit pour ſon premier Peintre un Maréchal très-expert dans l'art de ferrer les chevaux. Cependant on pourroit bien dire aujourd'hui à la plûpart de nos Candidats, ce qu'un célebre Prélat François dit un jour à un ignorant & jeune Abbé, qui lui demandoit la permiſſion de prêcher dans ſon Diocèſe: *Je vous le permets, mais la Nature vous le défend.* Il ne faut donc pas admettre dans notre Académie de Docteurs, à qui la Nature ait

défendu de ſe mêler de cette charge ; car il me ſemble qu'ils doivent poſſéder toutes les qualités qui ſont renfermées dans l'idée d'un habile Inſtituteur de la Jeuneſſe, dont partie doivent lui être communes avec chaque eſpéce de Maîtres, partie doivent lui être propres & particulieres. Les premieres ſont ſans contredit une raiſon ſupérieure, une tête bien faite & bien remplie, un eſprit philoſophique, l'art de rendre par d'ingénieuſes inventions facile & agréable ce qu'on veut enſeigner. L'eſprit de juſteſſe devroit être encore uni dans un Maître tel que nous le concevons, avec ce qu'on appelle *Bel-Eſprit*, dans la meilleure ſignification de ce mot : le premier lui ſerviroit à inſtruire ſolidement & ſagement ; le ſecond, à le faire agréablement & par conſéquent avec ſuccès. Il ſeroit facile à celui qui ſeroit chargé du choix des Maîtres, & que nous ſuppoſons un homme éclairé qui aura le diſcernement des eſprits, de découvrir dans un ſujet la préſence ou l'abſence de ces qualités.

J'exige outre cela des Maîtres, 1°. Qu'ils ſoient bien verſés dans la Littérature Grecque & la Latine, ſous la-

quelle je ne comprends point proprement ni l'étude des Antiquités, ni la critique verbale, & qu'ils ayent à cet égard fait leurs preuves, ou du moins soient en état de les faire.

2°. Que ce ne soit par aucun motif d'intérêt, ni par aucune autre vûe indigne d'un si grand objet, mais par un choix libre, & par une inclination sincère qu'ils se sont destinés volontairement & d'eux-mêmes à l'instruction de la Jeunesse (1).

3°. Qu'ils n'ayent ni le génie servile, ni l'esprit porté à l'extravagance. Il ne faut ici ni des Sçavans à la mode, ni des Pédans, ni de faux Dévots, ni des hommes indifférens sur la Religion; mais que leur vertu soit proportionnée à leurs lumieres, & que leurs mœurs soient la preuve & la confirmation de leur Doctrine.

4°. Qu'ils soient toujours bien concertés ensemble; qu'il y ait entre eux une noble émulation, exempte d'une basse jalousie; qu'aucun d'eux ne sorte

(1) On peut répondre à cet article par ce mot d'Horace: *Aut virtus nomen inane est; Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.*

de ſa ſphère, & ne ſe mêle point de ce qui eſt du département d'un autre : toutes conditions qui ſeront des ſuites de leur bon eſprit.

5°. Que chacun excelle dans une certaine Science, en ſorte qu'on puiſſe l'employer préférablement pour une certaine fin qu'on ſe ſera propoſée dans l'établiſſement & dans le détail de l'Ecole.

6°. Qu'abandonnant la méthode uſitée des Ecoles modernes, ils en employent une qui mene au même but, de la maniere la plus naturelle & la plus aiſée, à peu-près ſuivant les idées que nous donnerons ci-après.

Lorſqu'on a trouvé de pareils Maîtres, il n'eſt pas néceſſaire d'obſerver, qu'il eſt juſte & très-avantageux même à l'Inſtitut, de les mettre par des penſions convenables en état de vaquer ſans ſoins, ſans obſtacle, aux études de leur profeſſion. On ſçait qu'un vrai Philoſophe ſe contente de peu; mais ſied-il aux Grands de marquer moins d'eſtime pour les connoiſſances utiles, qu'on n'en a dans la plûpart des Cours pour les Arts frivoles ou de pur amuſement?

Paſſons aux objets d'inſtruction.

Quoique, dans un établiſſement de cette nature, on doive avoir principalement pour but de former l'ame ou l'homme intérieur, l'exercice du corps ne doit pas être oublié, & l'omiſſion de cet exercice eſt un très-grand défaut qu'il faut éviter dans la nouvelle Académie.

Quant à l'information de l'eſprit & du cœur, nous établiſſons pour régle fondamentale : qu'on n'apprendra rien à la Jeuneſſe que ce qui peut la rendre ſpirituelle, ingénieuſe, capable de grandes choſes, noble & vertueuſe. C'eſt donner par conſéquent l'excluſion à tous les objets trop ſubtils & ſimplement ſpéculatifs de l'eſprit humain, ainſi qu'à tous les exercices ſcholaſtiques qui ne ſervent qu'à envelopper & à obſcurcir la vérité ſimple.

Ici nous nous bornons aux Langues, à l'Hiſtoire, aux Diſciplines morales, à la Logique, à la Pſychologie, à la Religion, à l'Eloquence, à la Phyſique, & aux Mathématiques. Et comme je n'ai pas deſſein d'écrire une inſtruction pour les Maîtres, je vais renfermer ce qu'il y a de plus néceſſaire à conſidé-

rer ſur cet objet dans les articles ſuivans.

1°. Un habile homme doit déterminer l'ordre ſuivant lequel les différentes diſciplines ou les différens genres d'études doivent être traités avec la Jeuneſſe, afin que ce qu'ils doivent apprendre d'abord ſoit toujours la baſe des inſtructions ſuivantes.

2°. Comme les ſujets ſeront de différens âges & de différens dégrés de capacité naturelle ou acquiſe, on doit ordonner différentes claſſes, dans leſquelles la même Science ſera enſeignée de différentes manieres.

Il ſuffiroit dans la claſſe la plus baſſe de donner de chaque ſcience une connoiſſance hiſtorique. Dans la ſeconde, elle pourroit être enſeignée d'une maniere philoſophique, mais cependant *viâ compendiariâ*. Dans la troiſiéme, on en pourroit traiter plus amplement des parties ſéparées.

La même méthode auroit lieu pour l'Hiſtoire. Dans la claſſe la plus baſſe, on s'attacheroit à imprimer dans la mémoire des jeunes gens un abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle. Dans la ſeconde, cet abrégé ſeroit amplifié & rendu plus pragma-

tique. Dans la troiſiéme, on traiteroit des parties ſéparées de l'Hiſtoire, comme celle des Empereurs, ou des tems modernes, depuis le quinziéme ſiécle juſqu'à nos jours.

Il ſeroit bon que l'Hiſtoire Politique, l'Hiſtoire Naturelle & celle des Sçavans fuſſent traitées comme trois diſciplines ſéparées, & qu'elles fuſſent enſeignées dans différentes claſſes.

3°. On apprend aiſément les Langues par une explication claire des mots & des phraſes, & par l'exercice. Il faudroit donc dans chaque claſſe Latine & Françoiſe faire faire aux jeunes gens des traductions & des compoſitions de leur cru.

4°. Comme, malgré le débordement des Abbréviateurs en tout genre, nous avons fort peu d'abrégés des Sciences hiſtoriques & philoſophiques qui ſoient bien faits, les Maîtres ſeroient tenus d'en compoſer eux-mêmes, & d'en rendre compte aux Inſpecteurs de l'Ecole. Ces abrégés ſeroient imprimés & rendus publics ſous le nom de l'Académie.

5°. Chaque Science, mais particulierement l'Hiſtoire & la Morale, ſe-

roit enſeignée de la maniere la plus pratique qu'il ſeroit poſſible.

6°. La Religion dégagée de toutes les ſubtilités Théologiques, de la méthode uſitée des Théologiens, & de ſa mauvaiſe diviſion en Théologie dogmatique & en Théologie morale, ſeroit enſeignée à-peu-près de la maniere ſuivante. Elle auroit pour baſe la Religion naturelle, dont enſuite on feroit voir l'inſuffiſance, eu égard à l'état corrompu du genre humain.

On demontreroit en ſecond lieu l'autorité divine des Livres ſacrés, ou la vérité de la Religion révélée.

Enſuite on expoſeroit la Doctrine de Jeſus-Chriſt, tirée des premieres ſources, c'eſt-à-dire, des Evangéliſtes, & expliquée par les Ecrits des Prophêtes & des Apôtres d'une maniere auſſi diſtincte & auſſi pratique qu'il ſe pourroit, ſans y mêler ni conjectures ni diſtinctions, ni aucunes autres inventions humaines.

On ne parleroit des Articles de Foi proprement dits, ou des Myſteres qu'avec les paroles de l'Ecriture Sainte.

On feroit voir à l'occaſion de chaque vérité importante, & particuliere-

ment

ment à l'occaſion des vérités révélées ; qu'elles nous ont été révélées, pour qu'influant efficacement ſur notre vie, elles nous rendent à la fois & plus vertueux & plus heureux.

Si cette partie qui eſt de la derniere importance, eſt confiée à un homme d'un eſprit profond & éclairé, & s'il eſt lui-même intimement convaincu de la Religion qu'il profeſſe, tout ce que je pourrai ajoûter eſt ſuperflu. Il faudroit ſeulement que le Maître, chargé d'enſeigner la Religion, n'oubliât pas d'y joindre ce qu'il y a de plus néceſſaire à ſçavoir dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

7°. Je ne ſçais rien de plus utile pour conduire à l'éloquence & nous former le goût, que d'étudier les plus excellens modéles que les Anciens nous ont laiſſés. Il faut donc les lire avec les jeunes gens, lorſqu'ils ont ſuffiſamment appris à entendre la langue ; mais que le Maître en liſant ait ſoin de les rendre attentifs aux belles choſes, & d'en tirer les regles qui ſeront propoſées d'ailleurs dans des Traités particuliers d'une maniere moins agréable & pratique. Les Auteurs, dont je veux parler, ſont principalement, pour les Grecs, Euripide,

Homere, Xenophon, Iſocrate, & Démoſthène; & pour les Latins, Céſar, Cicéron, Virgile, Horace, Pline & Tacite. On peut auſſi leur faire connoître dans des Leçons publiques ou particulieres les ouvrages les plus exquis des meilleurs Ecrivains modernes, & leur en recommander la lecture.

8°. Tout le Cours Académique dureroit trois ans., & ſeroit enſuite recommencé de nouveau.

9°. Lorſque les Diſciples auroient été ſuffiſamment préparés dans les deux premieres années; quand ils auroient poſé les fondemens les plus néceſſaires pour l'intelligence des Langues & des Sciences, ils ſeroient admis à des exercices d'un genre plus élevé, qui ſuppoſeroient un eſprit déja cultivé. C'eſt alors principalement qu'on leur expliqueroit,

1°. L'*Eſprit des Loix*, comme un ouvrage qui contient l'introduction à la connoiſſance de toutes les Loix, la politique la plus ſolide, en un mot, preſque tout ce qu'il eſt important de ſçavoir de la Conſtitution politique, des Loix, des Mœurs & de la Religion de tous les Peuples & de tous les tems.

2°. Le *Traité ſur la Vertu* du Comte de *Shaftesbury*, ouvrage qui eſt un des meilleurs & des plus ingénieux Syſtêmes de Morale.

3°. On reprendroit *Demoſthène*, non plus par rapport à la Langue Grecque, mais pour faire remarquer aux jeunes gens l'eſſence & le caractère d'un véritable Orateur & d'un bon diſcours, avec tous les moyens de l'art qui ſervent à la perſuaſion, ainſi qu'à exciter ou à calmer les paſſions. On les exerceroit en même tems à compoſer des harangues ou des diſcours entiers, à déclamer & à ſe former à l'action publique, ſuivant Cicéron & Quintilien.

A ces exercices de l'ame, il ſeroit à propos de joindre ceux qui ſont les plus propres à donner au corps les qualités dont il eſt ſuſceptible, comme la force, l'agilité, la ſoupleſſe, & une certaine dureté qui le rendît capable de ſupporter plus facilement le travail, les fatigues & même la douleur. Mais comme je ne voudrois rien exiger à cet égard qui ne fût très-pratiquable, il ſuffiroit que les jeunes gens de diſtinction (comme on les appelle) fuſſent

appliqués aux exercices ordinaires de la Nobleſſe, & les autres au moins à tourner, à ſculpter, ou à polir le verre, de maniere qu'à un certain tems du jour chacun fût obligé de faire quelqu'ouvrage néceſſaire.

Il ne faudroit pas négliger de leur faire apprendre le Deſſein & la Muſique; car il ſied très-mal à un homme bien élevé de n'avoir aucune connoiſſance de ces Arts. Les Maîtres auroient ſoin cependant que ces Etudes accidentelles & ſecondaires fuſſent ménagées de telle ſorte, qu'elles ne puſſent détourner l'attention & l'inclination des jeunes gens des Etudes plus eſſentielles.

L'expérience n'apprend que trop, qu'on peut parvenir à un certain but plus aiſément & plus promptement, ou avec plus de peine & plus lentement; comme auſſi qu'on peut le manquer, & qu'on peut même ne rien faire en faiſant & de grands efforts & de bons établiſſemens. Il en faut chercher la raiſon dans le choix des moyens & dans la maniere de les employer; car le ſuccès de toute inſtruction dépend beaucoup de la maniere d'enſeigner. Il faut donc qu'un bon Maître ſoit attentif à beau-

coup de petites circonſtances qui influent dans tout ſon travail, qui ne ſont pas ordinairement obſervées, & qui cependant, quand elles ſont négligées, rendent tout le reſte des arrangemens qu'il a pû faire infructueux.

On entreprendroit de combattre la Nature de l'ame, ſi l'on eſpéroit de forcer quelqu'un à ſe vouer à des Etudes, pour leſquelles il n'a pas de goût. Mais ſi l'on veut en avoir pour quelque choſe, il faut ſe la repréſenter en même tems comme agréable & utile, & que le chemin qui y conduit nous paroiſſe aiſé. On rendra donc autant qu'il ſera poſſible les Etudes agréables & faciles, & l'on s'attachera ſur-tout à bien perſuader les jeunes gens qu'on ne veut rien leur apprendre, que ce qui leur importe en effet de ſçavoir.

Il faut encore épargner à la Jeuneſſe les ſubtilités, les ſpéculations vuides & ſuperflues, les controverſes épineuſes, & même une analyſe trop profonde de vérités univerſelles, & la conduire par le chemin le plus ſimple au but que l'on ſe propoſe.

On doit principalement éviter, autant qu'il eſt poſſible, ce qu'on appelle *Sal-*

tus in docendo, c'eſt-à-dire, il ne faut point ſuppoſer dans les jeunes gens des connoiſſances dont ils ne peuvent encore avoir d'idée, mais procéder toujours avec eux du connu à l'inconnu, du facile au difficile, du particulier au général. Ce qui mérite ici le plus d'attention, c'eſt la néceſſité de former le goût des jeunes gens, avant que de pouvoir les amener à une connoiſſance philoſophique de la vérité. J'entends par le goût une promptitude à ſentir avec juſteſſe & très-vivement le beau dans la Nature & dans l'Art, mais principalement la beauté & l'élévation dans les ſentimens, les actions, les mœurs & les caractères, &c, en un mot, le *ſenſum veri & boni*. Pour inſpirer ce goût aux jeunes gens, il faut les rendre attentifs aux beautés ſans nombre de la nature viſible, & leur faire voir en particulier que chaque créature a une fin, pour laquelle elle a été diſpoſée de telle maniere, & non autrement; que ſa beauté & ſa perfection proviennent préciſément des rapports qu'elle a néceſſairement avec ſa fin, & que ſa bienſéance y eſt unie d'une maniere indiſſoluble. Il faut leur inculquer encore, que cha-

que choſe eſt liée avec d'autres, & non-ſeulement qu'elle eſt utile à d'autres, mais encore qu'elle en tire quelque avantage, & que c'eſt de-là qu'il réſulte un ordre admirable dans le monde. Mais toutes ces vérités doivent être appuyées d'obſervations & d'exemples, & développées d'une maniere agréable. Telle ſera la Phyſique deſtinée pour les jeunes gens : elle leur donnera du goût pour la Nature, leur apprendra à connoître le fondement du beau dans les Arts, & par l'attrait du plaiſir, les rendra capables de parvenir à une connoiſſance de la Nature vraiment philoſophique. Il y a plus : dans les mains d'un habile homme, cette Phyſique ſera en même tems une Morale & une Théologie, faite à la vérité plutôt pour le cœur que pour la ſpéculation, & par cette raiſon infiniment plus utile.

On devroit encore, avant que de démontrer aux jeunes gens un Syſtême entier de Morale, développer de la même maniere, & pour ainſi dire, aiguiſer auparavant leur Sens Moral, *ſenſum honeſti*, comme l'appellent fort bien les Anglois ; & rien n'eſt plus propre à cela que les Fables & certaines fictions,

les exemples des actions vertueuſes, les peintures touchantes de caractères & de mœurs, &c. Mais tout dépend ici principalement de la meſure que le Maître aura lui-même de ce Sens Moral. D'ailleurs il eſt certain que les Fables de Phédre & de la Fontaine, Valère Maxime, le Spectateur Anglois, les Caractères de Théophraſte & ceux de la Bruyere, ſont beaucoup plus propres à inſpirer de l'amour pour la ſageſſe & la vertu, & de l'horreur pour la folie & les vices, qu'une Morale ſcientifique.

Je voudrois donc que les Maîtres, juſqu'à ce que leurs Eleves fuſſent parvenus à une certaine maturité d'eſprit, puſſent s'abſtenir de traiter des matieres ſéches, & de ſe livrer ou à des recherches & à des diſcuſſions abſtraites, ou à des démonſtrations ſubtiles & mathématiques, & qu'ils s'efforçaſſent au contraire de s'approprier la méthode d'Eſope & de Socrate, qui, par ſa ſimplicité & ſon agrément, en donnant à la vérité le plus facile accès dans les ames, laiſſe en même tems de la lumiere dans l'eſprit, & des ſentimens dans le cœur.

Ce ſeroit de cette maniere qu'on devroit principalement paſſer la premiere

année du cours Académique, où les Eleves seroient encore dans la derniere classe ; & si pendant ce tems les Maîtres & les Eleves rempliſſoient bien leur devoir, les derniers seroient déja capables de digérer une nourriture plus forte.

Il faut dire ici quelque chose des exercices par lesquels on fait préluder les jeunes gens (1), & de la discipline dans laquelle ils doivent être tenus. Si c'est un des premiers buts de l'éducation que de rendre les jeunes gens habiles, ils faut qu'ils soient bien exercés ; car comme tout genre d'habileté consiste dans la promptitude à concevoir & à exécuter quelque chose, celle-ci ne s'acquiert que par un exercice assidu. Or le principal exercice auquel on ne peut trop appliquer la Jeunesse, se réduit à l'art de bien penser, de bien parler & de bien écrire. Il est donc à propos que le Maître ou Régent de Logique fasse faire assiduement à ses disciples des définitions, des démonstrations, des discours exactement méthodiques, & pareilles compositions pour les exer-

(1) *Progymnasmata.*

cer dans toutes les opérations de l'ame, à qui la Logique preſcrit des Loix. Pareillement le Maître d'Eloquence, après avoir montré à ſes Eleves de quelle maniere ils doivent s'y prendre, les obligera de faire de petites narrations, des Lettres, des diſcours d'apparat, & ſemblables *Proluſions*. Ainſi, ſans m'arrêter à ces objets, je vais propoſer quelques exercices généraux que je regarde comme eſſentiels à notre Académie.

1°. Tous les Diſciples, ſans exception, doivent être obligés de traduire chaque ſemaine en leur langue quelque choſe d'un Auteur Latin. Perſonne au contraire ne doit être forcé de faire en Latin des traductions de ſa langue, parce que le but de cet exercice n'eſt pas principalement d'apprendre à écrire en une langue morte. Le Maître doit montrer des exemples de quelle maniere on doit traduire pour amener peu à peu ſes Diſciples à la perfection, qui dans une traduction conſiſte à approcher, autant qu'il eſt poſſible, de la force & de la beauté de l'original. Il faut laiſſer au diſcernement du Maître à choiſir la matiere de ces traductions, & à étendre ou limiter ce travail. *Phedre* & *Te-*

rence pourront ſuffiſamment exercer les plus foibles ; *Cicéron*, *Tite-Live* & *Pline* le jeune, ceux qui ſont un peu plus avancés ; *Virgile*, *Horace* & *Tacite* ſeront réſervés pour les plus habiles,

2°. Chaque Diſciple préſentera toutes les ſemaines une production naturelle de ſon eſprit. Ce ſera, ſuivant ſon génie, une deſcription, un récit, un petit traité, un dialogue, un diſcours, une allégorie, ou quelque choſe de ſemblable. Le Maître qui les guidera dans ce travail, doit les conduire principalement à l'imitation des Anciens, & leur poſer les modéles, d'après leſquels ils deſſineront.

3°. Tous les trois mois on propoſera de petits prix pour ceux qui auront le mieux travaillé dans chaque claſſe ſur les matieres propoſées. Cet honneur public non-ſeulement encouragera le vainqueur à continuer ſon application, mais donnera encore de l'émulation aux autres. *Honos alit Artes.*

4°. Tous les huit jours un des Eleves ſera tenu ſucceſſivement dans chaque claſſe de prononcer un diſcours ſur un ſujet qui aura été donné trois ſemaines auparavant. L'objet de ces diſ-

cours, dans la derniere classe, doit être ou le panégyrique de quelques vertus, ou une invective sur les vices. Dans les classes au-dessus, les grands hommes de Plutarque fourniront la matiere des discours. On traitera dans la premiere des Questions importantes de Morale ou de Politique, au choix des Maîtres.

5°. Il seroit bon qu'il se fît tous les mois un exercice composé de discours Académiques, où un nombre choisi d'Eleves monteroit en chaire pour prononcer ces discours, ou des dialogues sur des objets instructifs & intéressans, ce qui se feroit en présence, tant de ceux qui seroient de l'Académie, que des Etrangers qu'on inviteroit. La direction de ces exercices qui appartiennent à la Rhétorique, seroit prise par les Maîtres tour-à-tour, & le Directeur dresseroit le programme d'invitation. Les discours au commencement seroient composés par le Maître, & ensuite par les Eleves, lorsqu'ils seroient plus habiles. Le Professeur les préparoit d'avance, & avant que de les produire en public, leur montreroit en particulier le *decorum* dans l'attitude, les gestes & l'action.

Ces ſortes d'exercices avanceront autant les Eleves qu'ils feront d'honneur à l'Ecole.

Pour ce qui regarde la diſcipline, je ſouhaiterois en particulier qu'on prît un bon tempérament entre le relâchement & l'auſtérité. L'exemple de deux célebres Ecoles, d'ailleurs bien réglées, m'a fait voir combien l'excès, ſoit dans la rigueur, ſoit dans la négligence, eſt nuiſible. Je compte qu'on ne s'éloignera pas beaucoup du tempérament que je recommande, ſi l'on obſerve les régles ſuivantes qui tendent à établir le plus grand ordre poſſible, & peuvent être déterminées plus exactement, ſuivant qu'on le jugera à propos.

Les heures deſtinées pour les études doivent être réglées, ſans qu'aucun de ceux qui ſeront admis dans l'Académie en queſtion, puiſſe s'en diſpenſer; mais on ne doit employer aux leçons publiques que cinq heures par jour, & dans les heures conſacrées à ces leçons, il doit y régner un ſilence & une attention profondes. Quiconque péchera contre cette Loi à diverſes repriſes, doit être mis *ipſo facto* à la porte de l'Auditoire, & être employé à de bas ou-

vrages mécaniques, juſqu'à ce qu'il ſoit ſuffiſamment humilié.

On ne doit jamais punir rigoureuſement des fautes d'eſprit ou de mémoire, & moins encore des fautes de Grammaire ; un Maître qui contreviendroit à cette régle doit être repris par ſon Supérieur, ſelon l'exigence du cas.

Si l'on trouve qu'un ſujet ſoit tout-à-fait inepte à l'Etude, il doit être renvoyé ſur le champ. Ceux dans leſquels on deſire plus d'attention & d'application que de capacité, doivent être encouragés par des repréſentations raiſonnables & douces, d'abord en particulier, & enſuite publiquement, ſi l'on y eſt obligé.

On doit toujours louer publiquement la moindre choſe louable qui ſera faite par les Eleves, & ne blâmer au contraire publiquement que dans le dernier cas de néceſſité ce qui méritera de l'être, afin de ſe réſerver par-là un moyen efficace de correction, dont on a d'autant plus beſoin, qu'il faut abolir toutes les peines ſerviles, comme des moyens barbares & incapables de produire aucun effet fructueux.

On ne doit forcer perſonne à une

eſpéce d'Etude, pour laquelle il n'a pas de goût; mais on doit inſpirer à chacun du goût pour tout ce qui peut être utile.

2°. A l'égard de la conduite morale des Eleves, les Maîtres doivent leur ſervir eux-mêmes d'exemples, & tâcher de les corriger à chaque occaſion.

Tous les Eleves qui demeureront enſemble ſeront tenus ſous une inſpection très-exacte, & dans les heures qui ſeront à eux, n'auront pas même la liberté de ſortir, ſans permiſſion, de l'enceinte de l'Académie.

On ſera fort attentif aux diſcours & aux actions des jeunes gens, pour ne point laiſſer paſſer ſans admonition aucun défaut, quelque petit qu'il puiſſe paroître.

Il ne faut pas permettre aux Eleves une trop grande familiarité entre eux.

On ne doit pas même leur laiſſer former des liaiſons d'amitié trop étroites, ſi ce n'eſt celles qui leur ſeroient utiles.

Les défauts qu'il faut avoir ſoin de corriger le plus ſcrupuleuſement, ſont les défauts de tempérament.

Il ne doit être permis à aucun Elève de trop ſe diſtinguer des autres par les habits & la parure.

Il eſt néceſſaire d'établir parmi les Maîtres un Cenſeur (*Cenſor Morum*) qui ait principalement ſoin d'obſerver le caractère moral, ou les mœurs des jeunes gens, & qui appelle de tems en tems auprès de ſoi ceux qui ont mérité quelqu'éloge, & ceux qui doivent être blâmés, pour rendre juſtice à chacun.

S'il arrivoit (ce qui toutefois ne doit arriver que difficilement, ſi les Maîtres font bien leur devoir) qu'un Eleve commît quelque mauvaiſe action pire qu'un faux pas, il ne doit pas être puni par la verge ou par le bâton, comme un vil eſclave, mais, ſuivant le cas, par une rigoureuſe cenſure publique, & en préſence de toute l'Ecole; & s'il récidivoit, il doit être chaſſé.

Il eſt auſſi néceſſaire de preſcrire des Loix aux Maîtres qu'aux Diſciples; j'entends des Loix qui leur ſoient propres, qu'ils ſoient obligés de ſuivre, & de la tranſgreſſion deſquelles ils ſoient reſponſables. Car je ſçais de ſcience certaine, que les Maîtres ſont

ſouvent plus de fautes que les Eleves, & que c'eſt à eux ordinairement qu'il faut s'en prendre, ſi leurs Diſciples ne profitent point en ſageſſe & en bonnes mœurs. Voilà les gros traits ou l'eſquiſſe d'un Plan dont toutes les parties ſont ſuſceptibles de bien d'autres développemens. Il me reſte à dire quelque choſe touchant la maniere dont il doit être exécuté.

J'imagine & je me repréſente ou un Prince ou une ſociété de riches particuliers, qui, à l'exemple des Anglois, fuſſent aſſez grands pour employer une ſomme conſidérable à l'établiſſement d'un inſtitut public, dont il pourroit réſulter de grands fruits à la ſociété. Suivant cette imagination qui peut-être (au moins j'oſe l'eſpérer) ne reſtera pas une ſimple chimère, voici l'arrangement que je voudrois propoſer.

Le nombre des Académiciens n'excéderoit jamais beaucoup le nombre de cent.

Il faudroit fonder une maiſon ſpacieuſe, aſſez grande pour loger auſſi commodément qu'il ſeroit poſſible, au moins cent vingt ou trente perſonnes, & où demeureroient les Eleves. C'eſt

là qu'au premier étage, on établiroit les Auditoires, la Bibliothéque, le Cabinet des curioſités naturelles & la chambre des Machines.

Il y auroit des chambres pour ſix, quatre & deux perſonnes, & même pour une ſeule, en cas que cela fût demandé. Le loyer de ces chambres ſeroit réglé ſuivant cette proportion. Pour une chambre particuliere, on payeroit autant que pour deux perſonnes qui en auroient une en commun; deux payeroient autant que quatre, & quatre autant que cinq ou ſix.

Il y auroit toujours deux chambres pour ſix, deux pour quatre ou pour deux perſonnes, toutes attenant l'une à l'autre, & qui ne ſeroient ſéparées que par un mur mitoyen. On pratiqueroit au milieu de ces chambres un petit cabinet en maniere d'alcove, pour l'uſage de la perſonne qui auroit l'inſpection ſur les deux chambres: ce qui ſuppoſe qu'il doit y avoir la moitié autant d'Inſpecteurs, qu'il y aura de chambres. L'office de ces Inſpecteurs ſeroit de veiller ſur la conduite morale & extérieure des Eleves; de les encourager à s'appliquer à leur travail; de leur expliquer ce qu'ils au-

roient appris dans leurs leçons ; de les accompagner quand ils sortiroient, &c.

L'Inspecteur coucheroit dans la même chambre que ses Eleves ; il mangeroit avec eux à la même table, & en recevroit une pension annuelle (1).

Quelques-uns de ces Inspecteurs qu'on jugeroit les plus capables, auroient une augmentation d'honoraire, pour enseigner les Langues Grecque & Latine, & à certaines heures perdues, les Langues Françoise, Italienne & Angloise.

Il y auroit six Professeurs ou Maîtres publics pour les Sciences : l'un pour l'Eloquence ou pour les Belles-Lettres, un pour la Théologie, un autre pour les disciplines morales, un quatriéme pour la Logique & la Métaphysique, un cinquiéme pour l'Histoire & pour la Géographie, un sixiéme enfin pour la Physique & les Mathématiques.

Les Professeurs seroient logés dans des maisons destinées pour eux, & tout près du bâtiment académique.

Chacun d'eux auroit l'inspection perpétuelle sur une partie de l'Académie, c'est-à-dire, tant sur les Eleves que sur

(1) *Cent écus d'Allemagne.*

les perſonnes mêmes chargées de veiller ſur leur conduite. On choiſiroit toujours un de ces Profeſſeurs pour être Recteur de l'Inſtitut & en avoir l'inſpection ſuprême, de maniere cependant qu'il ſeroit lui-même ſubordonné aux deux Directeurs de l'Académie, dont l'un ſeroit Eccléſiaſtique, & l'autre Laïc. La place de Recteur changeroit tous les trois mois.

Les Inſpecteurs de la Jeuneſſe auroient un Regiſtre dans lequel ils conſigneroient la conduite de leurs Eleves. Ces Regiſtres ſeroient remis tous les mois au Recteur, pour être préſentés à l'aſſemblée des Profeſſeurs.

Cette aſſemblée ſe feroit une fois par mois, & l'on y traiteroit tout ce qui peut ſervir à l'avantage de l'Inſtitut. Mais on y examineroit avant toute choſe la conduite des Eleves & des Inſpecteurs, & on délibéreroit ſur les moyens les plus propres à corriger ce qu'il pourroit y avoir de défectueux.

Les Eleves ſeroient partagés depuis le commencement en trois claſſes principales déterminées par la différence de leur capacité actuelle. La promotion d'une claſſe à une autre ſe feroit tous

les ſix mois après un examen préalable.

Chaque claſſe auroit ſa ſalle particuliere garnie de bancs & de tables longues, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Il y auroit le premier, le ſecond, le troiſiéme & le quatriéme bancs, &c. & les Eleves y ſeroient rangés ſuivant leurs dégrés de capacité.

Chaque Profeſſeur des Sciences enſeigneroit dans toutes les trois claſſes, & par conſéquent dans chacune à différentes heures. Tout le cours dureroit trois ans.

Les heures deſtinées aux Leçons pourroient être réglées de la maniere ſuivante :

Les Eleves ſeroient levés & habillés tous les matins à cinq heures en Eté, & à ſix heures en Hyver.

A ſix heures, on feroit dans les trois claſſes la priere avec une courte exhortation. Depuis ſix heures & demie juſqu'à ſept heures trois quarts, on enſeigneroit pendant toute la ſemaine les Langues ſçavantes ; ſçavoir le Lundi, le Mardi & le Mercredi, le Latin, & le Grec tous les autres jours.

Quiconque ne voudroit pas apprendre

le Grec, employeroit le tems deſtiné à cette Langue à une leçon particuliere d'une Langue moderne ou de la Latine.

Le déjeûner dureroit depuis 7 heures 3 quarts juſqu'à huit heures & un quart; & depuis ce tems juſqu'à neuf heures, les Eleves pourroient s'amuſer ou à la Muſique ou à quelque ouvrage mécanique.

Depuis neuf heures du matin juſqu'à onze, & depuis deux heures de l'après-dînée juſqu'à quatre, on feroit les Leçons publiques des Sciences à-peu-près de la maniere ſuivante.

Dans la premiere claſſe:

Lundi, Mardi.

I.

Depuis 9--10. la Théologie.
10--11. la Morale.
2--3. la Théologie.
3--4. la Morale.

Mercredi, Jeudi.

II.

9--10. l'Hiſtoire.

10--11. les Belles-Lettres.
2--3. les mêmes.
3--4. les mêmes.

Vendredi, Samedi.

III.

Depuis 9--10. les Mathématique
10--11. la Métaphyſique.
2--3. les mêmes.

Dans la ſeconde claſſe les Sciences du n°. II. ſeroient traitées le Lundi & le Mardi : celles du n°. III. le Mercredi & le Jeudi, & celles du n°. I. le Vendredi & le Samedi. Dans la troiſiéme, on traiteroit celles du n°. III. le Lundi & le Mardi, & ainſi de ſuite.

On donneroit tous les ſix mois aux Eleves un catalogue de Leçons. Les autres heures ſeroient à leur diſpoſition, ſi ce n'eſt qu'ils ſeroient obligés d'en conſacrer une partie aux ouvrages déterminés ci-deſſus.

Quiconque reſteroit à l'Académie plus de trois ans, auroit la liberté de choiſir telles ou telles Leçons qu'il voudroit. Il pourroit encore aſſiſter chez les Profeſſeurs & chez les Maîtres de quartier aux Leçons particulieres, principa-

lement ſur le Droit Public, ſur les Inſtitutions du Droit Civil, ſur des parties ſéparées des Mathématiques, ſur la Phyſiologie, &c.

Chaque Eleve payeroit une certaine ſomme (1) par an, pour l'entretien de la Bibliothéque & du Cabinet des curioſités naturelles.

On établiroit pour le moins deux tables de différens prix, qui ſeroient arrangées avec un Traiteur.

Les deux repas dureroient, le premier depuis midi juſqu'à une heure, & le ſecond depuis huit juſqu'à neuf heures du ſoir.

Les Eleves ſe coucheroient à dix heures, & l'un des Profeſſeurs, (chacun à ſon tour pendant une ſemaine) feroit la viſite de toutes les chambres, pour voir ſi toutes les lumieres ſont éteintes. La penſion de chaque éleve pour la table, le logement, l'inſtruction, &c. ſeroit envoyée par les peres & meres ou par les parens, tous les trois ou tous les ſix mois au Recteur qui en feroit l'emploi convenable.

Les Eleves rendroient un compte exact

(1) L'Auteur l'a fixée à dix florins.

de

de l'argent qu'ils recevroient de chez eux pour le reſte de leur dépenſe, en habits, en linge, en Livres, &c, & pour leurs menus plaiſirs: ils ne pourroient rien achèter, ni vendre, ſans la participation des Maîtres de quartier.

Chaque Eleve apportera ſon linge, ſon lit, ſon couvert, &c.

Tous les Eleves payeront enſemble tous les trois mois mille florins d'Allemagne pour les Profeſſeurs, dont chacun en aura cent cinquante, & le Recteur deux cens cinquante, de façon que chaque Profeſſeur aura de fixe ſix cens florins de penſion annuelle.

Je ne ſçais que trop que ce plan n'eſt ni le meilleur qu'on puiſſe faire, ni même ſans défaut. Je crois cependant pouvoir rendre compte de tout, & je m'imagine qu'il ne ſera pas difficile d'ajoûter ce que j'ai omis, pour ne pas faire un Livre, ou ce que j'ai dit d'une maniere générale & indéterminée. Il me ſuffit à mon égard, & je croirai avoir aſſez bien employé le tems, ſi précieux pour moi, que j'ai mis à fabriquer ce Mémoire, s'il y a dans mon plan quelque choſe qui puiſſe être digne d'attention.

II.

Mélanges de M. C. F. Gellert, Professeur d'Eloquence, publiés par lui-même en deux parties. A Leipsick 1759. in-8°.

CETTE Collection contient, entre autres choses, diverses Poësies que M. *Gellert* a faites dans sa jeunesse, qu'il avoit successivement fait insérer dans les *Amusemens de l'Entendement & de l'Esprit*, dont, à l'imitation de *Corneille*, il fait lui-même une critique sévère, & qu'il redonne enfin revues & corrigées. Il se trouve ici quelques piéces qui paroissent pour la premiere fois. C'est de-là que nous avons tiré le beau morceau *sur l'utilité des Régles de l'Eloquence & de la Poësie*, qui est à la fin du Journal de Novembre, & nous en donnerons quelques autres en prose & en vers.

Du Mécontentement & de son usage.

NOUS nous plaignons souvent d'une certaine situation où se trouve notre ame, appellée Mécontentement, & cependant nous ne faisons rien pour nous

en débarraſſer ; mais dans bien des cas ce n'eſt pas ſans deſſein. Nous le ſupportons patiemment, parce que, pour le faire ceſſer, il faudroit renoncer ou à nos paſſions ou à nos devoirs ; nous le changeons même quelquefois peu-à-peu par adreſſe ou par vertu en agrément, lorſqu'il devient la nourriture de nos déſirs nobles ou ignobles. Mais ce n'eſt pas-là proprement l'eſpéce de mécontentement dont je veux parler. Nous nous plaignons ſouvent de quelque mauvaiſe diſpoſition de notre ame, d'inquiétude, de triſteſſe & de chagrin ; nous pourrions nous en délivrer, & nous nourriſſons ces inquiétudes, ou ces ſentimens de chagrin, avec autant de ſoin que ſi nous avions un déſir naturel d'être affligés. N'en pourroit-on pas conclure, ou que nous ne voulons pas être toujours contens, ou qu'il faut que nous trouvions dans quelques alternatives de triſteſſe une eſpéce de contentement, & qu'il eſt des momens dans la vie où nous aimons autant notre inquiétude que nous aimons ordinairement notre repos ? Ceux qui jugent du cœur humain, non par leurs propres ſentimens ou par leur propre expérience, mais ſimplement

par ſyſtême, trouveront cette opinion fort étrange. Quoi ! diront-ils, un homme trouveroit de l'agrément dans l'affliction & ſe plairoit dans le mécontentement ? Quelle contradiction ! D'autres nieront ſimplement l'expérience, & ils demanderont dans quelles circonſtances nous pouvons être mécontens de propos délibéré ? Quand on voudra conſidérer que nous ne ſçavons pas nous-mêmes ce qui ſe paſſe en nous ; que ſouvent nous voulons quelque choſe, ſans ſçavoir diſtinctement que nous le voulons ; que ſouvent encore nous ne pouvons être aſſurés de la préſence de tel ou tel déſir, que par nos actions, on comprendra ce que je veux dire. *Cléon* eſt chagrin, parce que *Dorante* devoit venir le voir aujourd'hui, & que cependant il n'eſt pas venu. Il s'emporte à propos de rien, & pour tout au monde il ne voudroit pas renoncer au prétexte ou au droit qu'il a d'exhaler ſa mauvaiſe humeur. Cependant il arrive un ami commun qui aſſure à *Cléon* que *Dorante* n'a eu d'autre raiſon de ne pas le voir, que parce qu'un ordre ſupérieur l'a retenu à la Cour. Si *Cléon* vouloit ſérieuſement & ſincérement ne pas tenir plus longtems

rancune, cette excuſe eſt bien ſuffiſante pour l'appaiſer. Mais il ne veut pas ſeulement l'entendre ; il ne veut pas ſçavoir pourquoi *Dorante* n'eſt pas venu chez lui : il veut ſe fâcher & reſter piqué. Pour faire diverſion à ſon chagrin, on lui propoſe quelques amuſemens, de ceux qu'on ſçait lui être agréables : il les rejette tous, & ne quitte pas ſa mauvaiſe humeur. Je conclus delà que ce petit déplaiſir ne peut être qu'agréable à *Cléon*, & qu'il s'en faut beaucoup qu'il lui ſoit auſſi incommode qu'il le prétend. Je juge même qu'il ſe complaît ſecrettement dans ſon chagrin ; & ſa conduite me dit avec beaucoup plus de certitude ce qui ſe paſſe en lui, que ſon cœur ne peut le lui dire. Un homme à qui l'on auroit ſervi du vin verd ou aigre, & que j'en verrois boire pluſieurs coups de ſuite, ſans que perſonne l'y forçât, tâcheroit en vain de me perſuader qu'il boit ce vin ſans aucun plaiſir. Quel qu'il ſoit, il faut à coup ſûr qu'il ait quelque choſe d'agréable pour lui. Car pourquoi ne laiſſe-t-il point ce vin là ? Pourquoi n'en demande-t-il point d'autre ? *Sejan* ſe plaint qu'il n'eſt pas ce ſoir de bonne humeur ;

ſans ſçavoir pourquoi. Ses amis s'empreſſent de diſſiper les ſombres nuages qui ſe ſont formés dans ſon ame. Il aime la Muſique, le badinage & les contes. On eſſaye tous ces moyens pour le remettre dans ſon état naturel. *Sejan* n'en devient que plus triſte & plus grondeur. Il trouve mauvais qu'on veuille lui ôter ſa méchante humeur. Ne faut-il pas conſéquemment qu'il veuille être chagrin ce ſoir ? Et pourroit-il jamais le vouloir, ſi ſon chagrin n'avoit rien d'agréable pour lui ?

Mais un mécontentement quelconque peut-il nous donner du plaiſir ? Notre ame peut-elle s'accommoder volontairement d'un ſentiment déſagréable ? Pourquoi non ? Cela me paroît très-naturel dans certaines circonſtances. Il y a toujours certaines images attachées à tous nos ſentimens, ſoit que nous les appercevions diſtinctement, ſoit que nous les démêlions pas bien. Ces images produiſent les ſentimens, & les ſentimens les ſoutiennent ou les fortifient même encore. Il peut donc arriver que nous aimions certains mouvemens agréables, parce que nous aimons la préſence de certaines images, qui ſans

eux ne ſeroient pas fort ſenſibles ou bien vives. Je deviens triſte pendant quelques heures, parce je n'ai pas ce que je ſouhaite, ou ce que d'autres ont. Cette triſteſſe eſt un ſentiment déſagréable produit par la conſcience que j'ai que je ne ſuis pas heureux. Mais tout déſagréable qu'il eſt, je ne cherche point à le bannir. Pourquoi ? C'eſt qu'il me dédommage de l'accès que je lui accorde en mon cœur. Ce ſentiment eſt accompagné de l'heureuſe idée que je mérite un meilleur ſort, & que je le mérite autant ou beaucoup plus que d'autres hommes. Or cette idée flatte mon amour propre, & je regarde mon chagrin comme une preuve que je devrois être beaucoup plus heureux que je ne le ſuis, quoique ce ſoit ſeulement une preuve du bonheur réel qui me manque. On vient mal-à-propos me troubler dans cette triſteſſe, & je ſens que, quand je la perds, l'image de ce que je vaux en comparaiſon de ceux qui ſont plus heureux que moi, s'affoiblit ſenſiblement. C'eſt pour cela que je ne veux point qu'on m'ôte ma triſteſſe, & que je commence à l'aimer. Bien des gens qui ſe plaignent tous les jours des mé-

contentemens qu'il faut eſſuyer dans le monde, ſe trouveroient plus malheureux, ſi l'on vouloit, ou ſi l'on pouvoit retrancher de leur vie certains momens de triſteſſe. Ils verroient alors qu'on leur a enlevé quelque choſe d'agréable, avec l'amertume dont on a voulu les délivrer. La faim eſt en elle-même quelque choſe d'incommode; mais elle aſſaiſonne nos mets, & nous ſçaurions très-mauvais gré à quiconque nous mettroit hors d'état de jamais ſentir la faim. Quand il n'y auroit aucun plaiſir attaché au mécontentement, il ſert peut-être à donner une pointe au plaiſir qui l'a précédé, ou au ſentiment dont il eſt ſuivi. Peut-être encore eſt-il ſoutenu par l'obſcur ſentiment qu'il adoucit nos joies. Qu'on examine, par exemple, ſi la joie qui ſuit un déplaiſir n'eſt pas plus ſenſible, que celle dont la continuité n'a point été interrompue par la moindre alternative. Il eſt de la nature des joies ou des plaiſirs de cette vie, que nous nous en raſſaſions bientôt. Telle eſt la condition humaine. Nous ſerions bien-tôt plongés dans une inſenſibilité ſtupide, ſi rien ne nous réveilloit au milieu du calme d'un con-

tentement parfait. Le ſouvenir du plaiſir paſſé n'auroit jamais tant d'agrément pour nous, parce que les traces en ſeroient d'abord effacées par la préſence d'un nouveau plaiſir. Combien la crainte, par exemple, n'eſt-elle pas déſagréable! Mais ſans elle auſſi, que deviendroit l'eſpérance, & qu'un ſentiment ſi doux ſeroit foible! La jouiſſance actuelle du plaiſir ne nous toucheroit pas tant, ſi la crainte ou l'idée de le perdre n'en avoit rendu le deſir plus vif, plus actif.

Si l'on peut regarder le mécontentement comme un mêlange de plaiſir & de peine, tantôt ſubordonnés l'un à l'autre, & tantôt exactement balancés, il ne faut pas s'étonner, ſi quelquefois nous ne voudrions pas changer une ſituation triſte contre un état plus content. Un ſentiment mixte, comparé avec un ſentiment ſimple, a quelque choſe de nouveau & de fort touchant qui nous plaît. Ne trouvons-nous pas quelquefois plus de goût dans le mêlange du doux & de l'aigre, que dans le doux ſeul? J'imagine donc qu'un mouvement mêlé de joie & de triſteſſe eſt ſouvent plus agréable pour nous qu'un pur ſentiment de joie.

Quand je dis qu'un certain mécontentement peut être agréable dans quelques momens de la vie, je ne prétends pas que ce ſoit pour la premiere fois qu'on l'éprouve, mais lorſqu'on l'a ſenti pluſieurs fois. Toute amertume nous cauſe une ſenſation triſte, mais l'habitude nous y fait trouver enfin quelque choſe d'agréable. Pourquoi n'en ſeroit-il pas des ſentimens de l'ame, comme du goût corporel ? Si on veut le nier, qu'on m'explique donc pourquoi certaines gens aiment tant à ſe fâcher, à quereller, à ſe mettre même dans un état violent ? Pourquoi les *Grondeurs*, caractère vrai & très-commun ? Il n'eſt guères poſſible qu'au commencement un Mélancolique & un Bilieux ſe ſoient attriſtés ou fâchés pour leur plaiſir ; la triſteſſe eſt accompagnée de quelque ſentiment de douleur, & la colere eſt un ſentiment violent. Mais on s'eſt accoutumé peu à peu à cette violence, & maintenant cette diſpoſition turbulente ou bruyante nous fait plaiſir, parce qu'elle convient à la diſpoſition que nous avons adoptée, & qui nous tient lieu de nature. (1)

(1) Si l'on veut bien examiner le caractère

L'eſpéce de plaiſir que peut cauſer le mécontentement à quelques perſonnes, provient ſouvent de leur indolence. Leur ſang pareſſeux & lent ne peut pas bien ſupporter le mouvement trop vif de la joie ; c'eſt pour cela qu'elles préférent une ſituation d'ame mêlée de plaiſir & de triſteſſe. Les hommes de cette complexion paſſent des jours entiers, chagrins, triſtes & muets ; ils peuvent ſe plaindre & pleurer même des heures entieres, ſans s'ennuyer (2). Ils s'attachent à ce qui les entretient dans leur déplaiſir, & fuyent tout ce qui les rameneroit à la joie ; ce qu'ils ne feroient pas ſans doute, s'ils ne ſe trouvoient bien de leur triſteſſe. Il en eſt de leur mécontentement, comme du ſommeil. Ils ne veulent pas veiller, & ils ne ſont pourtant pas aſſez fatigués pour dormir ;

---

de l'*Impatience*, elle provient autant d'habitude que de diſpoſition naturelle. Il en eſt de même de l'*Eſprit de Prévention*, ſi dangereux & ſi mépriſable, &c.

(2) Le pleureur Héraclite n'avoit-il aucun plaiſir ? On pourroit lui appliquer ce mot de S. Auguſtin ſur les ſpectacles tragiques, *Ipſa triſtitia eſt voluptas ejus.*

ils ſe contentent d'un demi ſommeil. Des plaintes, des larmes, un air triſte & d'autres ſignes extérieurs ne ſignifient plus chez eux ce qu'ils indiquent dans les autres. Ils ſe plaignent & ils pleurent par volupté. Ils n'ont pas le repos ni l'eſprit ſerein d'un homme en belle humeur. Comparés à cet homme, ils ſont au contraire inquiets & triſtes, & cependant dans leur façon de penſer ils ſont tout auſſi-bien que lui. Ils ſont dans l'état que leur caractère & la conſtitution de leur corps demandent en particulier ; ils peuvent donc, malgré toute leur inquiétude, être aſſez tranquilles, & s'y complaire. Qu'on ſe repréſente deux hommes, dont l'un boit de l'eau, l'autre du vin. Celui-ci ſent les mouvemens ſpiritueux de la boiſſon qui l'échauffe, & le Buveur d'eau n'en ſent aucun : il lui manque donc quelque choſe qui rend l'autre plus content que lui. Mais ſi l'on ajoûte que le Buveur d'eau n'a aucun deſir du vin, ou que peut-être même il le déteſte, ſera-t-il alors, ſuivant ſa conſtitution, privé d'un plaiſir ? Ne ſera-t-il pas dans ſa façon de ſentir tout auſſi content en buvant de l'eau, que l'autre en buvant le

meilleur vin ? C'eſt ainſi qu'un homme lent de ſon naturel doit trouver autant ou plus d'agrément dans ſes momens mélancoliques, qu'un plus éveillé n'en a dans les momens les plus joyeux de ſa vie.

Il ne ſeroit pas impoſſible de trouver des hommes qui reſtent dans leur mécontentement, pour ne pas ſe donner la peine de changer de ſituation. Ils aiment leur inquiétude, parce que le repos leur coûteroit du travail Car enfin, pour ſe mettre dans une ſituation d'ame oppoſée à celle dont on a lieu de ſe plaindre, pour paſſer tout d'un coup du chagrin à la joie, il en coûte plus qu'un ſimple vouloir. *Lucie* eſt fort mécontente, parce qu'elle a vû une de ſes amies dans une nouvelle parure qui lui manque. Son mari l'envoye chercher ſur le champ, ſans qu'elle le ſçache. *Lucie* regarde la parure, & reſte ſombre. Il lui arrive préciſément la même choſe qu'à ceux qui paſſent tout-à-coup d'une chambre obſcure dans un endroit fort clair; ils ferment les yeux à la lumiere qu'ils ſont pourtant charmés de revoir. *Lucie* ſent de même quelque répugnance à ceſſer tout d'un coup d'être

triſte, & elle aime mieux reſter ainſi ſombre ſans ſujet, que de ſe livrer ſubitement à la joie.

Il me ſemble qu'il y auroit trop à perdre pour bien des gens, s'il n'arrivoit rien dans le monde qui pût leur donner du mécontentement. Ne pouvant ou ne voulant pas être toujours dans la même aſſiette, qui eſt-ce qui pourroit les en faire changer, ſi leur ame n'étoit pas miſe en mouvement par quelque déplaiſir? Car notre ame ne peut pas reſter dans une perpétuelle inaction, &c.

III.

Parmi les Poëſies de M. *Gellert*, on trouve, 1°. Un Conte intitulé *La Veuve*, qu'il ſeroit aſſez difficile de rendre agréablement en François, & dont voici le canevas.

Une jeune femme ayant perdu ſon mari qu'elle aimoit beaucoup, étoit inconſolable de ſa perte. Parens, Amis, conſolateurs Evangéliques & Mondains n'y faiſoient que blanchir: on ne pouvoit rien gagner ſur elle. Sa douleur avoit déja duré plus de vingt-quatre heures, lorſqu'un Sculpteur habile

fit en bois la figure du défunt ſi reſſemblante, qu'elle fut admirée de toute la Ville. La nouvelle Laodamie mit la Statue dans l'appartement où elle avoit goûté les douceurs de l'union la plus parfaite. Cette Statue, en nourriſſant ſon amour, entretenoit auſſi ſa douleur & la ſource amere de ſes larmes. Elle paſſa ainſi quelque tems, ſans autre compagnie que ſa ſervante & ſon chien. Un jour qu'elle mettoit pour la premiere fois la tête à la fenêtre, elle fut apperçue par un fort aimable étranger. Elle plut beaucoup à ce Cavalier, & il entreprit de renouveller l'hiſtoire de la Matrone d'Ephèſe. Il frappe à la porte; elle lui eſt ouverte, & la ſervante vient annoncer à ſa Maîtreſſe, qu'un homme bien fait (qui de plus reſſemble au défunt) demande à la voir. Après toutes les façons que la bienſéance & la ſurpriſe demandoient de la triſte Veuve; après avoir ſur-tout embraſſé la Statue trois ou quatre fois, pour ſe munir contre les dangers d'une entrevue qu'on accordoit avec tant de peine, le Cavalier eſt introduit. Leur entretien les conduiſit inſenſiblement juſqu'à l'heure du ſouper, & le Cava-

lier qui ſçavoit le Monde, demanda la permiſſion d'aſſiſter au petit couvert de la Veuve. Que faire d'un pareil importun! Pour s'en débarraſſer au plus vîte, on ne put faire autrement que de l'inviter à ſouper. La ſervante avoit du poiſſon à cuire, & manquoit de bois ſec pour cette cuiſſon. Elle propoſe à ſa Maîtreſſe d'employer à cet uſage quelque meuble inutile : la Statue, par exemple ..... la Statue! s'écrie-t-on d'abord avec une ſorte d'horreur... Eh mais, après tout, il faut bien ſouper. L'embarras étoit de briſer cette Statue : jette-la par la fenêtre en bas, dit la Veuve. A peine elle a dit, que la Statue vole en l'air, & en tombant ſe met en piéces.

2°. Un *Poëme ſur l'Amitié*, & un autre *ſur la Gloire* qui paroiſſent ici pour la premiere fois.

3°. *Le Ruban*, Paſtorale qu'on redonne ici, mais ſans aucun changement. Nous donnerons dans un des Journaux ſuivans cette derniére Piéce traduite en entier, ou par extrait.

IV.

EXTRAIT d'une Lettre de M. le Docteur Schloſſer de Hambourg, *au ſujet d'une nouvelle eſpéce d'Inſectes*, 1755.

M. j'allai voir ce matin les ſalines le long de la Côte de la Mer, & après avoir obſervé tout ce qui ſert à changer l'eau de la Mer en une leſſive extraordinairement forte & ſalée, je découvris avec la plus grande ſurpriſe des millions d'Inſectes qui ſe remuoient prodigieuſement vîte. Leur couleur rouge couvroit l'eau d'une grande citerne, d'où on la met dans les chaudrons. Je remplis une cruche de cette eau, pour obſerver ſoigneuſement les occupations des Inſectes dans un élément qui leur paroît ſi agréable. Leur corps eſt un tube cylindrique, dont la longueur eſt à-peu-près d'un tiers de pouce. Au-devant de ce tube, on voit deux petites vergues qui ſont très-tendres, deux yeux noirs, ronds, & élevés, dont chacun eſt placé de chaque côté, & au milieu on trouve une autre petite tache noire, qui peut-être tient lieu de troiſiéme œil. Au-deſſous

de ces yeux, eſt une ouverture courbée, qui s'applatit & s'unit vers la poitrine. Toutes ces parties compoſent la tête. Le corps eſt muni de vingt-deux pieds qui ſont propres pour nager, & qui occupent la moitié de la longueur du tube. Il y en a onze de chaque côté qui ſont fort près les uns des autres. Le plus long eſt au milieu, & depuis celui-là les autres vont toujours en diminuant vers la tête & la queue. Cette derniere partie eſt toute nue, & l'on y remarque une fente. Outre ces différens organes qui leur ſont communs à tous, il y en a que l'on ne trouve que dans quelques-uns de ces Inſectes; & ceux-ci, quand j'examine les fonctions qui leur ſont propres, me paroiſſent faire la différence des mâles & des femelles. Les premiers ont tous entre la tête & les premiers pieds, deux eſpéces de bras longs & plats. La poſition de leurs jointures met l'Inſecte en état de les plier & de les mouvoir de toutes les façons. Les femelles ont ſous le corps, preſqu'aux dernieres jambes, un ſac tendu & couvert d'une peau dont la tranſparence laiſſe voir beaucoup d'œufs. Ce ſac eſt pour l'ordinaire trois ou quatre

fois plus grand que le diametre du tube. Ceux qui ont cet organe, n'ont jamais les bras dont je viens de parler. Les Inſectes pourvus de ces bras, ſe diſtinguent des autres particulierement en ce qu'ilss'efforcent de ſauter ſur leur dos, quand ils en rencontrent à la nage. Les deux bras leur ſervent à ſaiſir le ſac, d'où j'ai vû ſortir enſuite beaucoup d'œufs. Quand ces Inſectes ſe ſont unis, ils nagent pendant un certain tems enſemble; mais dès qu'ils ſe ſéparent, d'autres prennent leur place, & je n'ai jamais vû d'Inſectes de la même eſpéce unis de cette maniere. Je n'oſe pas déterminer, ſi cette action eſt un véritable accouplement; ſi les Inſectes qui ont des bras ſont les mâles, ou s'ils aſſiſtent ſimplement les femelles dans l'enfantement: car même avec un bon microſcope, je n'ai découvert autre choſe que ce que je viens de raconter. J'aurois volontiers conſervé une couple de ces Inſectes dans la poſition qui leur eſt ſi agréable; mais ni de l'eau fraîche de ſource, ni du vin de Portugal, ni de l'eau-de-vie diſtillée pluſieurs fois, ne pouvoit leur conſerver la vie au-delà d'une demi-heure, ni empêcher leur ſéparation.

Au reſte, ces Inſectes ſe remuent avec une vîteſſe ſurprenante. Ils font mille ſauts, mille culbutes & nagent quelquefois ſur le dos. Les gens qui travaillent dans les Salines leur donnent le nom de *Brine Worms*, ou de *Vers d'eau de ſel*. Ils m'ont aſſuré qu'il y en avoit, tant en hyver qu'en été, & qu'on en trouvoit fort peu, lorſque la leſſive n'étoit pas aſſez forte. J'ai voulu ſçavoir d'eux, ſi ces vers ne ſe changeoient pas en mouches, mais ils m'ont tous répondu que non; & en effet, je n'ai pas trouvé un ſeul Inſecte de cette eſpéce, dont j'ai examiné un grand nombre, qui ait donné le moindre indice de transformation. Suivant le Syſtême de M. *Linnæus*, le ſeul Auteur que j'ai pû conſulter, ces Inſectes ſont de la claſſe des *Apteres* ou non-aîlés. Mais aucune eſpéce de cette claſſe n'a les caractères que j'ai trouvés dans celle-ci.

On demande ſi ces Inſectes ont été déja décrits.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

HISTOIRE de Bedihuldgemal, *fille du Roi des Eſprits, & de* Seifulmulouk, *fils d'un Roi d'Egypte.*

Moralité Arabeſque.

ON lit dans l'Hiſtoire de l'ancienne Egypte, que le Roi *Haſm*, fils du Roi *Ahuand*, faiſoit obſerver une diſcipline très-exacte dans ſes nombreuſes Armées ; que ſes richeſſes étoient immenſes, & que le nombre de ſes ſujets étoit ſi grand, qu'on ne pouvoit le compter ; qu'enfin ſa puiſſance étoit ſi redoutable, qu'il avoit quatre cens Villes fortes, avec un nombre infini de Palais & de Jardins Royaux. Ce Prince étoit ſi bon & ſi juſte, qu'on trouve dans les Annales d'Egypte un événement de ſon regne qui donne une idée de ſon caractère.

Un jeune homme, nommé *Ahmed Tevaïl*, dont la beauté étoit raviſſante, après avoir bu du vin, peu capable alors de ſentir les conſéquences de ce qu'il

faiſoit, vint ſe purifier dans un canal qui lavoit le pied d'un des Palais du Roi. Une des plus belles Eſclaves de ce Prince l'apperçut, & ſa beauté fit une telle impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle lui jetta une pomme. *Ahmet Tévaïl* la ramaſſa, & voulant ſçavoir à qui il étoit redevable de cette faveur, il fut à ſon tour frappé de la beauté la plus accomplie de l'Univers. Son viſage auſſi éclatant que le Soleil le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda ſon nom, & le lieu de ſa demeure : il ſatisfit ſa curioſité. Quand elle lui eut appris à ſon tour qu'elle ſe nommoit *Aziz*, elle ſe retira en lui recommandant d'en faire autant. Quelques jours après la belle *Aziz* lui fit ſçavoir par un Eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choiſis pour le voir. Il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fend les airs ; ſon empreſſement fut payé par des plaiſirs impoſſibles à décrire, & leur commerce fut quelque tems ſecret.

Le Roi demanda un jour à ſes Courtiſans quel étoit le mets qui leur paroiſſoit le plus exquis. Il y en eut un qui l'aſſura que de petits oiſeaux cuits avec du

ſucre, du poivre, du giroffle, du piment, du ſaffran, & de bonne huile d'Amandes douces, étoit la meilleure choſe qu'on pût manger. Le Roi ſurpris de ce mélange, parut douter de ſa bonté. Le Courtiſan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé, & le porta au Roi qui le trouva ſi bon, qu'il en envoya une partie à la belle *Aziz*. Celle-ci de ſon côté la partagea avec *Ahmet Tevaïl*. Celui-ci pria un de ſes amis d'en venir manger avec lui, mais il fut bien étonné de trouver dans le corps d'un de ces petits oiſeaux un diamant de grand prix. Le faux ami, jaloux du bonheur de tous les autres hommes, ſe douta de la vérité, & rendit compte au Roi & du ragoût & du diamant, jugeant aiſément que lui ſeul pouvoit être intéreſſé à cette aventure, & qu'il reconnoîtroit l'Eſclave qui le trahiſſoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu, & le Roi ordonna qu'on amenât *Ahmet Tevaïl* en ſa préſence. En arrivant devant ſon Thrône, il apperçut la belle *Aziz* debout & dans l'abaiſſement de la plus grande douleur. Le Roi, après avoir fait retirer tout le monde, ſe tourna du côté de

ſon Eſclave, & lui dit : Tu es bien ingrate ! Quelle raiſon a pû t'engager à me trahir? Quoi ! les égards que j'ai eus pour toi, les préférences que je t'ai accordées, & les bienfaits dont je t'ai comblée, n'ont pû toucher ton cœur ? Comment du moins n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle *Azir*, deux choſes m'ont fait manquer à mon devoir : le deſtin le vouloit ainſi, & l'amour s'eſt emparé de mon cœur. En cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux : un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je ſuis coupable, puniſſez moi ; je le mérite, & depuis long-tems je ſuis préparée à votre vengeance. Cette réponſe & ce mépris de la mort étonnerent le Roi *Haſm*. Il réfléchit quelque tems, & s'adreſſant à *Ahmet Tevaïl*, il lui demanda d'où il étoit. Je ſuis de votre Capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je ſuis, continua le Prince ? Qui peut donc t'avoir rendu aſſez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit *Ahmet Tevaïl*, la grandeur de ma faute. Je conviens que la cruauté que tu dois exercer ſur moi eſt légitime ;

gitime ; mais j'ai conçu pour ton Eſclave la plus violente paſſion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à deſirer dans le monde. Je m'attends, à ſouffrir les plus grands ſupplices ; mais je mourrai content, puiſque j'ai poſſédé un ſi grand bien. Le Roi fut interdit de cette réponſe. Il ordonna cependant qu'on lui amenât l'Eunuque qui avoit favoriſé la belle *Aziz*. Malheureux, lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ſes préſens ; y a-t-il quelqu'un que les richeſſes ne puiſſent corrompre ? *Haſm* alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'*Ahmet Tevail*. Il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié, & d'avoir rendu ſa honte publique ; il donna ordre qu'on le conduiſît au ſupplice ; & ſe tournant enſuite vers les trois coupables : je vous pardonne, leur dit-il, à cauſe de votre ſincérité. Je donne la liberté à l'Eunuque, & la belle *Aziz* à *Ahmet Tevail*. Il accompagna cette belle action d'un riche préſent qui fit la fortune de ces heureux Amans qu'un mariage unit à jamais.

Un Prince ſi prompt à ſacrifier les plus

vifs ſentimens de ſon cœur, & qui ſçavoit ainſi vaincre ſes paſſions, rendoit ſes ſujets heureux, & n'avoit d'autre chagrin ſur le Thrône que celui d'avoir perdu tous ſes enfans que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi ſur la rapidité du tems & des années qu'il avoit vécu, lorſqu'il fut certain qu'il ne pouvoit plus eſpérer de ſucceſſeur, il forma la réſolution d'abandonner les affaires de ſon Royaume, & de ſe retirer dans un endroit écarté de ſon Palais. Il ſe couvrit d'un mauvais habit, mit ſur ſa tête un vieux bonnet, & défendit ſur peine de la vie qu'on le vînt interrompre pendant les quarante premiers jours qu'il vouloit paſſer dans la ſolitude & dans le recueillement de la priere. Cette conduite étonna tout le monde, & le Peuple commençoit à murmurer. Trois de ſes grands Vizirs, du nombre deſquels étoit *Edrenouk* pour lequel il avoit le plus de bontés, réſolurent de s'expoſer à toute la ſévérité du Roi, plutôt que de lui laiſſer ignorer le danger que ſa retraite pouvoit lui faire courir. Ils forcerent la garde des Eunuques, & parvinrent juſques à la retraite du Roi qu'ils trouverent en prieres,

Prince, lui dirent-ils en ſe proſternant à ſes pieds, nous vous apportons nos têtes : nous déſobeiſſons à vos ordres ſacrés, que ne méritons-nous pas ! Mais auſſi que ne devons-nous pas faire pour ſauver des jours auſſi précieux que les vôtres ? Quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos Vizirs de vous inſtruire de ce qui ſe paſſe ? Sçachez donc que vos Peuples ſont prêts à ſe ſoulever, & que vos Armées ſont au moment de ſe révolter. *Haſm* les regarda d'abord avec étonnement, & enſuite avec bonté ; il les fit relever, & leur dit : Vous vous avouez coupables, je vous pardonne votre témérité. Mais que m'importe que mon Royaume me ſoit enlevé ? Il y a long-tems que je regne. De quoi me ſert la ſoumiſſion de tant de Peuples, ſi je n'ai point d'enfant qui puiſſe hériter de mes Etats ? Seigneur, lui dirent alors les Viſirs, votre humilité devant le Seigneur eſt un devoir dont vous pouvez vous acquitter ſur le Thrône, & qui lui ſera d'autant plus agréable, qu'il eſt plus rare à la place où vous êtes ; mais ſongez qu'il n'eſt point de retraite paiſible pour un Roi qui a regné comme vous trop bien &

trop long-tems. Tout uſurpateur doit néceſſairement le priver de la vie en lui arrachant la Couronne. Croyez-nous donc, ne déſeſpérez pas des bontés du Tout-Puiſſant. Regnez & gouvernez votre Royaume auſſi ſagement que vous avez fait juſqu'ici.

Le Roi qui commençoit à être frappé de leurs raiſons, acheva de ſe déterminer par l'avis des Aſtrologues qu'ils envoyerent chercher, & qui l'aſſurerent qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la Princeſſe *Cahtan*, fille de Heumr, Roi de l'Arabie Heureuſe. Le Roi avalant à longs traits le miel de l'eſpérance, oublia les réſolutions qu'il avoit formées, fit aux Aſtrologues & à ſes trois Viſirs des préſens dignes de ſa grandeur, & donna tous les ordres néceſſaires pour faire partir inceſſamment *Edrenouch*, pour aller demander la belle *Cahtan*; car il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à ſa grandeur. Il fit tirer de ſon tréſor la charge de cinquante Chameaux des plus belles Etoffes de toiles d'or. Il choiſit cent Eſclaves les plus beaux des deux ſexes, qu'il chargea chacun d'une bourſe qu'ils de-

voient préſenter au Roi *Heumr* avec un beau colier de perles & ſept diamans qui brilloient la nuit, pour être offerts à la Princeſſe. Ces magnificences ne paroiſſant point encore ſuffiſantes, il fit prendre dans ſes écuries cinq cent de ſes plus beaux chevaux, parmi leſquels il y en avoit cent d'Arabie. Il les fit couvrir de harnois d'or maſſif ornés de pierreries. Cette magnifique Ambaſſade étoit ſi nombreuſe, qu'en arrivant ſur les frontieres de l'Arabie Heureuſe, elle épouvanta tous les Peuples. Le Roi *Heumr* lui-même fut allarmé des récits qu'on lui fit. On l'aſſuroit qu'une Armée formidable d'Egyptiens venoit fondre ſur ſes Etats. Il envoya pour s'inſtruire de la vérité un Officier de ſa Garde ; il fut reçu avec toute la magnificence poſſible, & renvoyé chargé de préſens par *Edrenouck* qui de ſon côté fut accueilli par des fêtes & par les acclamations de tous les Peuples juſques à la Ville Capitale, auprès de laquelle il établit ſon camp. L'Ambaſſadeur eut promptement audience, & préſenta la Lettre de ſon Maître. Voici ce qu'elle contenoit.

LETTRE d'Hasm, Roi d'Egypte, à Heumr, Roi de l'Arabie Heureuse.

»Ma gloire est obscurcie. Il manque »quelque chose à mon bonheur, & le »grand Prophête ne me promet tout ce »que je desire, qu'en obtenant l'alliance »du grand & à jamais célebre *Heumr*, »Roi de la superbe Arabie Heureuse. »*Edrenouck*, mon premier Visir, vous té»moignera, Seigneur, que la Princesse »*Cahtan* est la Houri la plus précieuse »de mon bonheur ».

Le Roi de l'Arabie porta la Lettre à son front, & reçut les présens qu'*Edrenouck* lui présenta avec la vénération qu'ils méritoient. Il lui répondit: j'obéirai au commandement du Roi votre Maître. Puis il fit revêtir l'Ambassadeur d'une magnifique Pelisse, le fit manger à ses côtés, & lui fit servir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. *Edrenouck* fut toujours logé dans le Palais & traité avec une magnificence sans égale. Cependant le Roi *Heumr* fit préparer des présens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus, & voici la réponse qu'il fit au Roi d'Egypte.

LETTRE d'Heumr, Roi de l'Arabie Heureuſe, à Haſm, Roi de l'Egypte.

» Si j'avois cent filles plus belles les» unes que les autres, vous ſeriez le » maître de choiſir; je n'en ai qu'une, je » vous l'envoye. Souverain Seigneur, » diſpoſez-en comme vous pouvez faire » de tout ce que le grand Dieu m'a don» né.

Il remit à *Edrenouck* la dot de ſa fille qui conſiſtoit en ſept cens Eléphans chargés des plus belles Etoffes de Bengialé & de Kiambaï, & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit eſtimer la valeur. L'Equipage de ſa fille étoit ſuperbe; il y joignit des Eſclaves ſans nombre, & le Viſir *Edrenouck* arriva ſans aucun accident ſur les frontieres d'Egypte.

Haſm envoya au-devant de la belle Princeſſe d'Arabie tous les Seigneurs de ſa Cour, pour l'accompagner juſques à ſon Palais. Ce bon Prince fut enchanté en la voyant; ſon cœur ému reſſentit alors tous les feux de l'amour, & quelques-uns de ſa jeuneſſe. Il l'é-

pouſa le jour même de ſon arrivée. Bien-tôt elle devint groſſe, & malgré toutes les inquiétudes que reſſent un vieux mari pendant la groſſeſſe de ſa femme, la Reine mit au monde un fils. Cet événement penſa coûter la vie au Roi, tant ſa joie fut immodérée. Les fêtes, les préſens, en un mot, tous les tréſors de l'Egypte ouverts, furent les moindres marques du contentement parfait que le Roi reſſentoit de cette faveur du Ciel. Cependant le hazard voulut que le même jour il nâquît un fils au Viſir *Edrenouck*. Le Roi fit mettre ce grand Miniſtre à ſa table, & lui dit après le repas: Faites apporter votre fils dans mon Palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne; & quand mon fils ſera Roi, ſon frere de lait deviendra ſon Viſir. La volonté du Roi fut exécutée. Son fils fut nommé *Seif-Ulmulouk*, & celui du Viſir *Saïd*.

Les Aſtrologues qu'on avoit fait aſſembler pour aſſiſter à la naiſſance du Prince, tirerent ſon horoſcope, & trouverent que les premieres années de ſa jeuneſſe ſeroient remplies d'aventures fâcheuſes & extraordinaires. L'idée de

ces malheurs troubla le Roi pendant quelques momens ; mais la joie d'avoir un fils qu'il desiroit depuis si long-tems, lui persuada que les Astrologues pouvoient se tromper : car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seïf-Ulmulouk & *Saïd* furent élevés dans le Palais avec tous les soins que purent prendre de tendres meres, qui, s'aimant elles-mêmes, inspirerent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vêcurent dans le Sérail jusqu'à l'âge de sept ans. Alors on les en fit sortir, pour apprendre toutes les Sciences, tous les Jeux & tous les Exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténébres de l'enfance, le Roi se plaisoit à leur entretien ; il étoit presque toujours avec eux, & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder *Seif-Ulmulouk*, ce n'étoit que pour voir *Saïd* qu'il aimoit le plus après son fils. Ce jeune homme méritoit de si tendres sentimens ; il étoit si bien né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son Maître, que, malgré l'amitié que le Prince lui mar-

quoit ſans ceſſe, il ne ſortoit jamais de la ſoumiſſion & du reſpect qui lui convenoient. *Seif-Ulmulouk* avoit de ſon côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complette ; mais l'amitié qu'il avoit pour *Saïd* en étoit & la preuve & le triomphe.

Le Prince *Seif-Ulmulouk* avoit à peine dix-huit ans, que le Roi qui n'étoit occupé que des préſens qu'il pouvoit lui faire, ſe ſouvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans ſon Tréſor. Il en fit la deſcription à ſon Tréſorier, & lui donna ordre de l'apporter: il renferme, dit-il, des choſes que l'on m'a dit être très-précieuſes; il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au Prophête Salomon. Le Prince de retour dans ſon appartement en fit l'ouverture ; il trouva qu'il renfermoit des Etoffes d'or, des Vaſes & de Baſſins du même métal, avec une bague de la plus grande beauté, ſur laquelle il y avoit des Caractères Hébraïques gravés, & qui ſe trouva juſte à ſon doigt. Il étoit ſeul quand il examina les richeſſes de ce coffre. Ainſi *Saïd* ne put ſçavoir l'effet que produi-

ſit ſur ſon cœur un portrait qu'il trouva dans le fond de ce même coffre. Auſſi-tôt qu'il l'eut conſidéré, il avala le poiſon ſubtil de la plus violente paſſion qui fût jamais. Il tomba dans une mélancolie dont le Roi & toute la Cour furent bien-tôt extrêmement inquiets. La ſolitude ſuffiſoit à ſon cœur, & *Saïd*, ce cher ami, qui couchoit toujours avec le Prince, fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ſes côtés en s'éveillant. Son inquiétude fut d'autant plus forte, qu'il étoit allarmé du ſecret que le Prince lui faiſoit de ſa mélancolie. Il ſe leva plein d'inquiétude, & trouva le Prince dans ſon cabinet baigné de larmes : il lui fit les plus tendres inſtances pour obtenir ſa confidence, mais elles furent inutiles.

Cependant le changement arrivé dans l'humeur du Prince, faiſoit d'autant plus craindre pour ſa ſanté, qu'elle commençoit à paroître altérée. Le Roi s'écrioit à tous les inſtans : la prédiction des Devins commence-t-elle à ſe vérifier ? Mais qu'a-t-il, & que peut-il avoir, ce fils ſi cher ? Car il ne répondoit rien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ; il paroiſſoit même qu'elles

ne lui causoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le Roi fit assembler son Conseil sur cette importante affaire. Il fut résolu qu'on ordonneroit des prieres publiques, & qu'on attacheroit sur le Prince quantité de passages de l'Alcoran. Ces remédes, quoique très-usités, n'ayant apporté aucun soulagement, on assembla les plus célebres Médecins qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que celui du Prince étoit d'autant plus dangereux, que la Médecine n'avoit point de remède pour cette incommodité. Enfin le Prince paroissant en danger de sa vie, tous les Grands du Royaume s'assemblerent, & convinrent que *Saïd* demanderoit au Prince avec de nouvelles instances le sujet de son chagrin, ajoûtant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fît semblant de se tuer. Le Roi approuva cet avis. *Saïd*, après avoir inutilement renouvellé ses instances auprès de *Seif-Ulmulouk*, lui dit enfin : Quoi ! Seigneur, vous m'aimez ; vous croyez que les sentimens de l'amitié vous sont connus, & vous pouvez refuser d'instruire un ami qui peut au-

moins vous ſoulager dans votre peine, ſi vous daignez lui en faire confidence? Non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le perſuader: l'amitié n'eſt pas faite pour les Princes; je veux donc me punir de l'avoir reſſentie pour vous, & d'être ainſi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira ſon poignard: il étoit ſi véritablement touché, que l'Hiſtoire aſſure qu'il ſe ſeroit percé en effet, ſi le Prince ne ſe fût jetté ſur lui avec tranſport, & ne lui avoit ſaiſi le bras. Cher *Saïd*, n'attentez pas ſur vos jours, s'écria t-il: que deviendrois-je, ſi je vous perdois? Vous ſerez ſatisfait. Son viſage alors ſe couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de ſon cœur. Mais comment avouer, reprit-il, un ſentiment qui me fera perdre votre eſtime, & celle de tous les gens ſenſés? Regardez le ſujet du trouble de mon cœur, dit-il, en lui montrant le fatal portrait. *Saïd* applaudit à ſon choix, flatta ſa paſſion, & lui dit: Il n'y a point de Princeſſe, il n'y a point de femmes dans l'Univers que l'on puiſſe refuſer au Prince de l'Egypte. Mais elle m'eſt inconnue, reprit *Seif-Ulmulouk*: je ne connois que

ſon portrait. Il y a peut-être cent ans que cette beauté n'exiſte plus, jugez de ma honte & de ma douleur. *Saïd* comprit alors tout le myſtère de la conduite du Prince, & prévoyant l'embarras que cette triſte aventure alloit lui cauſer, il examina avec une extrême attention la boëte qui renfermoit cette divine peinture. Au milieu des fleurs & des ornemens qui entouroient les pierres précieuſes dont il étoit enrichi, il découvrit quelques caractères; car ſi l'on a vanté les yeux de l'amour, on peut avec autant de juſtice célébrer ceux de l'amitié. *Saïd*, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, ſe perſuada qu'il en pourroit avoir l'explication. Après bien des recherches, il trouva un Sçavant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit: Ces caractères apprennent que c'eſt le véritable portrait de *Bedihuldgemal*, fille du Roi d'*Irem*. Cependant *Saïd* avoit averti le Roi *Haſm* de tout ce qui s'étoit paſſé, & la meilleure ſanté du Prince avoit indiqué le ſoulagement que ſon ami lui procuroit. *Saïd* rendit compte au Roi de la découverte qu'il avoit faite

du nom & du pays de la Princeſſe. Où la trouver, s'écria le Prince avec douleur ! Qui ſçait ſi elle reſpire encore ? Peut-être n'a-t-elle jamais exiſté ; il ſe peut faire encore qu'elle ſoit un eſprit. J'ai quelqu'idée d'en avoir entendu parler ſur ce ton. Jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait, continua-t-il ! Comment s'eſt-il trouvé dans ce coffre ? Je me ſouviens qu'un Sage, peu de tems après la naiſſance de mon malheureux fils, pour reconnoître quelque plaiſir que je lui avois fait, m'en fit préſent comme d'une choſe ſinguliere, & qu'il me recommanda de le garder avec ſoin. Que ferons-nous, mon cher *Saïd* ? Je flatterois toujours ſa paſſion, répondit *Saïd*, en lui promettant d'envoyer dans tous les pays du Monde, pour apprendre des nouvelles de cette Princeſſe. Peut-être en ſçaurez-vous en effet : peut-être auſſi que dans cet intervalle le Prince ſe guérira d'une paſſion ſi légerement fondée.

Le Roi *Haſm* approuva ce conſeil, & fit partir deux cens perſonnes diſtinguées pour aller à la recherche de *Bedihuldgemal*. Cette démarche produiſit

quelque calme dans l'esprit du Prince ; & il promit un Chameau chargé d'or, à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Au bout d'un an, les deux cens personnes expédiées dans les quatre parties du Monde, revinrent à la Cour d'*Hasm*. Les uns avoient été dans la Gréce, les autres dans la Kiovanie ; quelques-uns avoient parcouru l'Asie ; d'autres avoient traversé l'Afrique. Mais leurs soins & leurs peines avoient été inutiles ; ils ne rapporterent qu'une liste des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages.

Moins le Prince eut d'espérance, plus sa douleur augmenta, quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous satisfaire, lui dit le plus tendre des peres : il est à présumer que vous aimez un phantôme, & un objet idéal. La beauté qui vous enflamme est inconnue sur la terre, & l'on n'a pas même dans ses quatre parties la moindre connoissance du pays d'Iram. Comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette Beauté prétendue ? Ce qu'il y a

de certain, c'eſt que les larmes & le déſeſpoir ne ſont pas des moyens pour arriver à ſa poſſeſſion. Voilà, mon cher fils, continua le Roi les yeux baignés de larmes, un état circonſtancié de l'âge & des qualités perſonnelles de toutes les Beautés qui ſont dans le Monde connu : choiſiſſez, il n'y en a point que je ne puiſſe vous donner. Rien ne peut me faire oublier *Bedihulgemal*, reprit le Prince avec vivacité : quand celles que vous m'offrez ſeroient plus belles que le Soleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfére l'idée de ma Princeſſe à la poſſeſſion réelle de toutes les autres. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, je n'ai point encore perdu l'eſpérance de la trouver. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander ; ſi vous me l'accordez, je n'aurai plus rien à deſirer du meilleur pere que le Soleil ait éclairé. Elle m'eſt néceſſaire pour ne point mourir, ajoûta-t-il en verſant un torrent de larmes. Le Roi le voyant ſi cruellement déterminé, lui promit de lui accorder ſa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le Monde : je ſerai plus heureux

que vos Envoyés, mon cœur me le dit. Du moins ce cœur ſera-t-il ſatisfait ; il aura fait tout ce qu'une ſi belle paſſion lui inſpire, & pour lors je mourrai content. Ce fut en vain que ce bon Roi voulut s'oppoſer à ce deſſein, il fut obligé de donner tous les ordres néceſſaires pour un départ dont il avoit le cœur percé. Rien ne peut exprimer la douleur du pere en embraſſant ce cher fils ; le deuil de toute l'Egypte fut général & ſincère. Enfin le Prince s'embarqua ſur la Mer Rouge, & monta la ſuperbe & nombreuſe Flotte que le Roi avoit fait armer pour le ſuivre. La Jeuneſſe la plus brillante de ce grand Royaume, les Soldats les plus aguerris & les meilleurs Aſtrologues s'embarquerent avec le Prince.

La Flotte traverſa ſans aucun événement la Mer Rouge, & navigea très-heureuſement juſques à la Chine. Le Prince mouilla dans les Ports de ce grand Empire, & le Roi *Faquefour* ayant appris l'arrivée du Prince, lui fit rendre tous les honneurs dûs à ſon rang. Non content de la réception magnifique qu'il lui fit dans ſon Palais, il

eut assez de confiance en lui pour recevoir une fête superbe qu'il lui offrit sur son Vaisseau. *Faquefour* étonné de la tristesse qui obscurcissoit les graces & la beauté du Prince *Seif-Ulmulouk*, voulut en sçavoir la raison, & le Prince lui demanda des nouvelles de *Bedihuldgemal*, fille du Roi d'Iram. *Faquefour* lui protesta que la Princesse & le pays étoient également inconnus; mais il y a, continua-t-il, un homme dans mes Etats, âgé de 170 ans, qui peut seul, je crois, dans tout le monde satisfaire votre curiosité; & aussitôt il donna ordre qu'on allât le chercher. Il fut conduit avec beaucoup de diligence, & le Roi, en présence du Prince, lui ayant fait des questions sur l'Iram & sur la Princesse, il avoua qu'il ne lui restoit plus qu'une idée confuse de ce pays, dont il avoit entendu parler dans sa jeunesse. Mais allez, continua-t-il, à Kebr, le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les Marchands de tous les pays de l'Univers : vous y trouverez de plus un nommé *Madehour* qui pourra, je crois, satisfaire votre curiosité. Il indiqua précisément la route

qu'il falloit tenir pour ſe rendre à Kebr, & il ajoûta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le Prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclairciſſemens, prit congé du Roi, en ſe jurant l'un à l'autre une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuſe pendant vingt-cinq jours, il ſurvint une tempête ou plutôt un de ces ouragans qui font tant de ravage dans les Mers des Indes, & le Prince eut non-ſeulement la douleur de voir périr l'élite de la Nation Egyptienne, mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du Vaiſſeau ſur lequel *Saïd* avoit paſſé la veille : il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeſte accident le rendit inſenſible à ſa propre conſervation. Plongé dans la douleur de la perte d'un ami ſi cher, il ne s'apperçut pas que ſon Vaiſſeau, meilleur ou plus heureux que les autres, avoit réſiſté ſeul à la violence de la tempête. Cher *Saïd*, s'écria-t-il, c'eſt moi, c'eſt mon funeſte amour qui te cauſe la mort. Ces idées lui rappellerent tout ce que ſon pere lui avoit dit en le quittant. Il ne fut tiré de l'abî-

me affreux de ſes penſées, que par l'attaque d'un Vaiſſeau que les Officiers de ſon bord avoient pris d'abord pour un Marchand, mais qui étoit un Corſaire noir. Celui-ci profita du déſordre que la tempête avoit cauſé dans le Vaiſſeau du Prince : ainſi malgré ſa valeur & le déſeſpoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de ſa recherche & de la perte de ſon ami, malgré les efforts que firent tous les Egyptiens pour conſerver leur liberté, *Seif-Ulmulouk* ſe vit enfin priſonnier avec un ſeul homme de ſa ſuite, tous les autres ayant péri dans le combat. Le Prince, chargé de fers & dépouillé, arriva bientôt après ſur la Côte : les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne, & le préſenterent à leur Roi. Ce grand Homme Noir, dont les yeux étoient auſſi brillans que les Etoiles, étoit aſſis ſur ſon Trône. Le Prince lui parut ſi délicat & ſi bon à manger, qu'il l'envoya à la Princeſſe ſa fille, avec celui qui l'accompagnoit, lui conſeillant de les garder l'un & l'autre comme des mets dont il ſe privoit, pour rétablir ſa ſanté & lui faire

paſſer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque tems. La Princeſſe Noire fut ſenſible à la grace & à la beauté du Prince : l'une & l'autre ne perdent jamais leurs droits, & la ſeule vûe du Prince produiſit ſur la ſanté de cette Princeſſe l'effet que les mouvemens du cœur operent ſur le tempérament.

Le reſte pour un autre Journal.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ESPAGNE.

Ordonnance Maritime du Roi Catholique. pag. 4.

ITALIE.

I. *Suite de la Diſſertation ſur l'Opéra Italien.* 18.
II. *Eſſai ſur l'Architecture.* 33.

ANGLETERRE.

I. *Talens extraordinaires de* Jédediah Buxton, *en fait de calcul.* 65.
II. *Notice de différens Ports de la Grande-Bretagne.* 69.
III. *Récit d'un Naufrage.* 80.
IV. *Eſſai ſur l'Argent & ſur les Monnoies.* 84.
V. *Réflexions ſur le Gouvernement Anglois.* 89.
VI. *Méthode pour extraire du Sucre des Plantes communes.* 91.
VII. *Sur les Inſectes qui détruiſent les Livres.* 99.
VIII. *Expériences ſur la force du feu, faites avec un Verre-Ardent concave,* 101.
IX. *Autres ſur les Mines de cuivre de*

240
Wicklow en Irlande. 109.
X. *Deſcription des Mines de Charbon de* Caſtle-Comber *en Irlande.* 115.
XI. *Lettre ſur une Gomme, très-aſtringente.* 121.
XII. *Obſervations ſur l'Arrack.* 124.
XIII. *Deſcription de quelques Animaux de l'Amérique Septentrionale.* 127.

PORTUGAL.

Traité de Logique de M. Verney, *Archidiacre d'Evora.* 130.

ALLEMAGNE.

I. *Plan d'une Académie pour former l'eſprit & le cœur des jeunes gens.* 137.
II. & III. *Mélanges de M.* Gellert, *Profeſſeur d'Eloquence à Leipſick.* 194.
IV. *Extrait d'une Lettre de M.* Schloſſer *de Hambourg, ſur une nouvelle eſpéce d'Inſectes.* 209.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Hiſtoire de Bedihuldgemal *& de* Seif-Ulmulouk. *Moralité Arabeſque.* 213.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 20 Décembre 1758.

DEPASSE.

DO NOT CIRCU